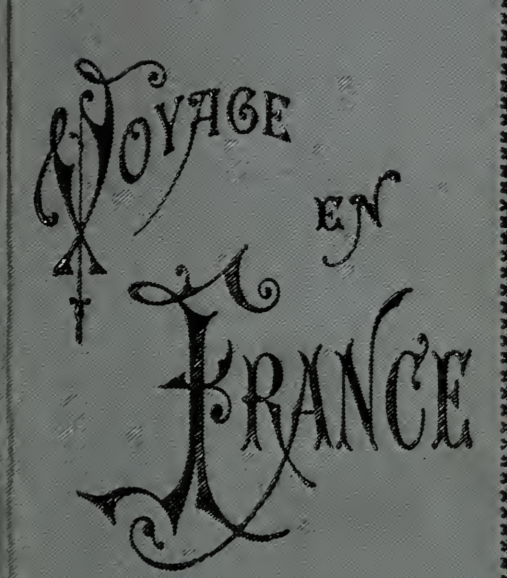
ARDOUIN-DUMAZET



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie

NORD-OUEST

Falaises de Caux
Aliermont
Pays de Bray
Vexin
Thelle
Beauvaisis
Santerre
Amiénois
Vimeu





ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

LITTORAL DU PAYS DE CAUX
VEXIN
BASSE-PICARDIE

17ème Série



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Armée et la flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la flotte en 1894. Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. 1 volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 centimes. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — 1 volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — 1 volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française, par la Société des gens de lettres et par la Société de géographie de Paris. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

— 1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche. 2e *édition* (1898).
— 2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime (1894).
— 3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon à Belle-Isle (1895).
— 4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant (1895).
— 5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire (1896).
— 6e Série : Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Haute-Normandie, Pays de Caux (1896).
— 7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez (1896).
— 8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue (1896).
— 9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois (1896).
— 10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins (1896).
— 11e Série : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin (1897).
— 12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes (1897).
— 13e Série : La Provence maritime (1898).
— 14e Série : La Corse (1898).
— 15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine (1898).
— 16e Série : De Vendée en Beauce (1898).
— 17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie (1898).

Sous presse :

— 18e Série : Les Flandres et l'Artois.

Quinze autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

17e SÉRIE

LITTORAL DU PAYS DE CAUX

VEXIN — BASSE-PICARDIE

Avec 24 cartes ou croquis



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS | NANCY

5, RUE DES BEAUX-ARTS | 18, RUE DES GLACIS

1898

CARTE D'ENSEMBLE DE LA XVIIe SÉRIE



Les cartes de ce volume sont empruntées à l'État-major de l'armée
L'échelle adoptée est indiquée au bas de chacune d'elles.

VOYAGE EN FRANCE

I

LES FALAISES DE CAUX

Du Havre à Étretat. — Sanvic. — Les « masures » cauchoises. — Octeville. — Étretat. — La grève. — Les caloges. — Les falaises. — L'aiguille de Bénouville. — Vattetot-sur-Mer. — Yport. — Fécamp, la ville et le port. — Les pêcheurs. — Le maquereau et la morue.

Fécamp. Mai.

La voiture qui fait le service du Havre à Étretat conduit peu de voyageurs en cette saison, les plages de bains de mer n'ayant pas encore un seul de leurs fidèles. Aujourd'hui, cependant, la guimbarde est remplie ; c'est dimanche, et nombre de Havrais vont passer la journée dans les hameaux de « masures » du pays de Caux [1].

1. La partie méridionale du plateau de Caux est décrite dans la 6e série du *Voyage en France,* au chapitre le Royaume d'Yvetot. Dans le même volume un chapitre est consacré au Havre.

Une brume épaisse plane sur la mer et fait prévoir une maussade matinée. A la grande stupéfaction du cocher, qui m'a réservé une place dans l'intérieur, à l'abri du brouillard, je me hisse sur l'impériale, d'où je pourrai jouir du paysage — si le rideau daigne se déchirer.

Par les rues régulières, tracées à angle droit, nous atteignons bientôt les pentes d'Ingouville, gravies par la rue d'Étretat, quartier populaire très vivant. Un instant on a une très jolie vue sur la mer avant de s'engager dans un repli de colline dominé par le fort de Sainte-Adresse. A Sanvic, grosse commune faubourienne, on prend pied sur le plateau, à côté d'une « école d'aviculture », vaste jardin rempli de petites cabanes peintes en vert, d'où s'élèvent les cris claironnants de coqs et les gloussements des poules.

Et voici la campagne, assez nue, dont la monotonie est relevée par les *fossés,* hauts talus de terre plantés d'arbres[1], enclosant les « masures » pittoresques : corps d'habitation de poutrelles et de torchis, auxquels font cortège les dépendances, isolées pour être à l'abri du feu : écuries, étables, granges ou hangars. Ces « masures » sont rare-

1. Ce terme de *fossé* appliqué non à une partie creuse, mais à un mur en terre est commun à la Bretagne et à la Normandie.

ment seules, elles forment de petits groupes alignés sur des chemins délicieux, entre les talus des fossés fleuris de violettes, de scilles, de primevères et de jacinthes, jetées à profusion par le printemps.

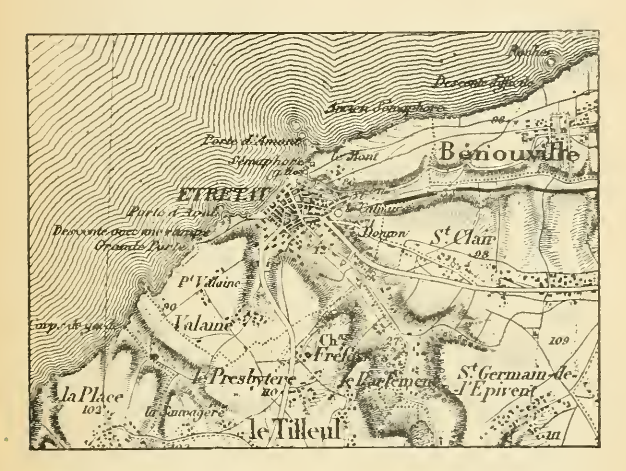
Les villages sont eux-mêmes des groupes de masures entourant une église, une école, deux ou trois maisons à boutique. Rares d'ailleurs ces centres de la vie communale et paroissiale. Sauf Octeville, à qui sa situation aux portes du Havre a valu des allures de bourg, il n'y a pas une seule rue de village au bord de la route. On court en pleine campagne opulente et grasse, remplie d'un beau bétail. Dans les seigles, déjà en épis, paissent, en longues files, des vaches attachées à la chaîne. La brume est trop intense pour permettre d'apercevoir autre chose qu'une bande étroite de ces belles cultures, de chaque côté de la route. Aussi le trajet est-il assez monotone. La voiture s'est peu à peu vidée, la plupart des voyageurs l'ont quittée pour aller à Saint-Jouin, village bâti sur la falaise. Du Tilleul à Étretat, je reste seul. A partir du château et du parc somptueux de Fréfossés, nous descendons à toute vitesse dans un profond vallon — une *valleuse,* comme on dit en Caux, pour désigner ces ravins d'érosion creusés dans la craie. La descente est rapide,

un écriteau du *Touring-Club* conseille la prudence aux vélocipédistes. Cet écriteau est un don de M. Félix Faure, président de la République, longtemps député du Havre.

De coquettes maisons, des villas ayant parfois l'allure de châteaux, précèdent la petite ville balnéaire, en ce moment endormie. La plupart des habitations, si élégantes par la disposition des matériaux de briques et de silex, sont closes. Sous la brume, cela est lugubre. Aussi vais-je aussitôt à la mer pour échapper à la tristesse ambiante de cette cité qui sera si gaie dans deux mois.

Au ras de l'eau, le brouillard est assez transparent. Il donne une apparence fantastique aux falaises, aux immenses arcades naturelles creusées par les vagues dans le massif crayeux et appelées porte d'Amont et porte d'Aval. Les hautes parois de craie et d'assises de silex, rongées à la base, dominent une grève de cailloux ronds et lisses; plus loin s'étendent des roches d'un blanc de neige striées et polies, plus loin encore des algues recouvrent le plateau sous-marin ainsi émergé pendant la basse mer. Pas de plage, pas de sable, pas de port non plus. Les bateaux de pêcheurs n'ont aucun abri, ils sont halés sur la grève au moyen de cabestans. Au-dessus des embarcations, couronnant le sommet de la digue na-

turelle qui ferme l'issue de la valleuse, les chaloupes incapables de tenir la mer ont été transformées en magasins par les pêcheurs, et même en habitation par des baigneurs. Recouvertes d'un toit, percées de portes et de fenêtres, elles servent



Échelle au 1/80,000e.

à serrer les filets, les avirons et autres apparaux. Ce sont les *caloges,* devenues fameuses par les récits des littérateurs et les dessins des artistes qui ont fait la célébrité d'Étretat et sont restés ses hôtes les plus fidèles.

Étretat a été trop célébré et chanté, je n'aurai pas la naïveté de le découvrir; tous les guides

abondent en renseignements sur les curiosités de son rivage et le charme de sa valleuse ; il est désormais à la portée de la foule, depuis qu'un chemin de fer le relie à la ligne de Fécamp et, par celle-ci, à Rouen et à Paris.

Cette voie ferrée me conduirait rapidement à Fécamp, mais par le plateau de Caux. Je préfère tenter la chance et m'en aller par les falaises d'Yport, puisque le soleil semble vouloir percer les nuages. Entre les villas désertes, un chemin gravit la colline du Mont, site d'un camp antique, à en juger par un talus très apparent encore. Le brouillard rase l'étroite plate-forme et semble plonger en cascade dans la mer invisible, devinée sous l'à-pic de la falaise. Le sentier passe devant le sémaphore aujourd'hui au repos, car les signaux ne sauraient être aperçus. On entend la mer se briser contre la gigantesque paroi de craie ; un bruit rauque couvre ces plaintes de la vague, mugissement plein de terreur pour qui ne sait point reconnaître la voix de la sirène du cap d'Antifer, avertissant du voisinage de la côte les navires perdus dans la brume.

Le sentier, bien tracé par les douaniers, dont les rondes sont incessantes, se tient à une faible distance de la falaise ; il est bon de ne point s'en écarter, car rien n'indique l'abîme par des temps

brumeux. Le vent a chassé les nues rampant sur le plateau, elles roulent maintenant sur la mer, je les vois onduler comme des lames, parfois elles s'entr'ouvrent et laissent apercevoir la nappe bleue. Au-dessus de ces nuages, qui me rappellent ceux des vallées aperçues du sommet des Alpes, je vois se dresser tout à coup une haute aiguille de rocher contre laquelle se heurtent les nuées chassées par le vent ; elles se retroussent un instant, se déchirent, et filent rapidement sans bruit. Ce pilier de craie strié par des rangées de silex noir, assiégé par la nappe silencieuse, est d'un effet saisissant.

Brusquement, la couche d'ouate grise disparaît : voici la mer bleue, vaste et profonde. L'aiguille a triplé de hauteur, elle surgit robuste et élégante au milieu du flot qui écume autour de sa base. On dirait d'une ruine féodale cyclopéenne.

En face du rocher, un couloir analogue aux « cheminées » des montagnes se creuse dans le rebord de la falaise et aboutit à la mer. Il est terrifiant par la vue des flots au fond de l'abîme. On a aménagé ce passage en y construisant un vertigineux escalier de briques qui troue un instant le rocher et descend en corniche jusqu'à la grève. J'ai fait la descente, mais me voyant au

pied de la gigantesque falaise blanche, à peine ourlée par une étroite bande de galets, je n'ai pas osé suivre ce rivage, dans la crainte d'être surpris par la marée. Remontant sur le plateau, laissant de côté le village de Bénouville, j'ai gagné la courte, profonde et sauvage valleuse de Vattetot, dont les pentes abruptes ont été entaillées pour le passage d'un sentier suivi par les douaniers et les récolteurs de varechs.

Le soleil brille maintenant, l'air est doux, le pays est charmant. Des sentiers bordés de hauts fossés, de jolies masures, une église composent Vattetot. Une de ces masures enfouies sous des pommiers en fleurs est une auberge rustique d'aspect accueillant. Je devais déjeuner dans un hôtel d'Yport, mais à la vue de la champêtre hôtellerie, je suis allé me mettre à table dans une salle à manger ouvrant sur la pelouse ensoleillée. Les hôtes sont aimables et pleins d'attention, le cidre est exquis, je fais largement honneur au menu improvisé. Et, de nouveau, en route ! par un chemin fleuri tracé dans la valleuse ou *fond* de Vaucottes, boisée, d'une aimable sauvagerie, où commencent à se construire des villas, où des terrassiers tracent des routes en attendant la venue des baigneurs. Un sentier très raide permet de couper un grand détour du chemin carrossable.

Après quelques minutes de marche, on voit apparaître un gros bourg à l'issue d'une valleuse admirablement boisée, entre de puissantes falaises dont les assises grisâtres sont souillées par le limon roulé par les eaux pluviales et dont le bord est d'une intense verdure.

Me voici à Yport ; c'est un village aux rues étroites pavées de silex glissant, tout autour quelques belles villas et des hôtels indiquent le séjour de nombreux baigneurs pendant la saison. Sur la plage de galets, un petit casino sommeille en attendant juillet. Pas de port, mais une grève préservée des érosions par une jetée. La mer est peu profonde ; pour permettre aux bateaux de pêche d'atteindre le rivage où des cabestans les hisseront, on a creusé un chenal donnant accès, à mi-marée, aux embarcations de moins de huit tonneaux. Malgré ces conditions défavorables, la population est entièrement composée de pêcheurs armant une quarantaine de barques. Beaucoup des marins d'Yport sont au service des armateurs de Fécamp.

De cette grève où les bateaux reposent, la vue est fort belle sur le village, les falaises, le port de Fécamp et les constructions des quartiers hauts de la ville.

Le chemin de Fécamp s'élève en pente raide

sur le plateau de Caux, longe Criquebeuf et va rejoindre la grande route à Saint-Léonard, mais un sentier plus court descend dans la courte valleuse de Grainval, en monte les pentes et conduit rapidement en vue de la vallée profonde où la cité des pêcheurs a creusé ses bassins. L'apparition se produit lentement : on voit d'abord le phare et Notre-Dame du Salut, sur leur haute colline, puis un campanile aigu, des cheminées d'usines ; plus loin, on découvre une tour gothique ; un instant après, on voit se dresser des mâts de navire et, brusquement, la masse des toits d'ardoises entre les coteaux aux lignes sévères.

Ma première visite est pour la plage. Heureuse surprise : les falaises, au lieu de fermer brutalement les lèvres d'une valleuse, décrivent ici un vaste demi-cercle d'une grande beauté. La vue s'étend librement sur la Manche en ce moment apaisée. Malheureusement, la plage n'a pas de sable ; comme à Étretat et Yport, elle n'offre que des galets aux promeneurs. Ici encore ces cailloux forment une digue naturelle préservant la ville des envahissements de la mer.

Derrière cet abri, dans la vallée creusée par les deux ruisseaux de Valmont et de Ganzeville, la ville s'est blottie. La plus grande partie du val

étant remplie par l'estuaire marécageux où l'on a successivement creusé des bassins de chasses et des bassins à flot, Fécamp n'a trouvé qu'une étroite bande de terrain pour ses rues. Aussi s'est-elle prolongée fort avant dans les terres. De la mer à l'extrémité des faubourgs, il y a une ligne ininterrompue de constructions sur une longueur de quatre kilomètres. La population étant de 15,000 âmes à peine, ne saurait animer cette étendue, aussi la ville donne-t-elle l'impression d'une solitude.

Cependant Fécamp est un des ports les plus actifs de la Manche, son accroissement est constant; en ce moment, de grands excavateurs creusent de nouveaux bassins aux abords de la gare. Les armateurs ont su se créer une belle part à côté des villes plus riches du Havre et de Dieppe ; s'ils n'ont pas des lignes de paquebots, comme ces deux ports, ils ont conservé le premier rang pour la grande pêche. Les marins fécampois ont apporté en 1895 13 millions de kilogrammes de harengs ; ils vont à Terre-Neuve pêcher la morue dont ils ont, la même année, pris 11 millions de kilogrammes. Le maquereau entre aussi pour une part très considérable dans l'activité des pêcheurs ; on le poursuit jusqu'en vue de l'Écosse. En 1897, Fécamp avait armé pour cette pêche 18 bateaux

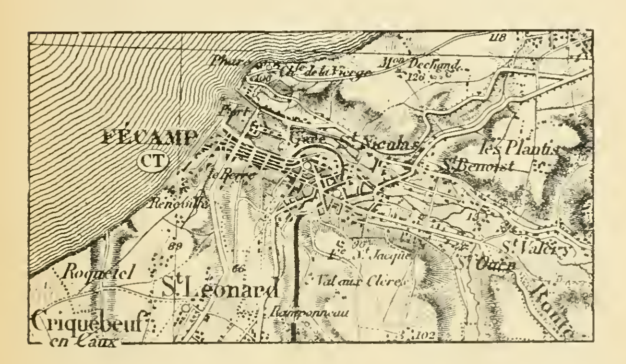
appartenant à 14 armateurs et montés par 392 marins. La pêche à la morue a employé, en 1896, 42 navires, jaugeant 8,140 tonnes, avec 1,250 hommes d'équipage. Le mouvement total du port a été de plus de 100,000 tonnes pendant la même période[1]. Les charbons anglais et les bois du Nord à l'importation ; les céréales à la sortie sont le principal élément d'activité maritime.

La prospérité de Fécamp se révèle par les nombreuses et belles constructions modernes mêlées aux maisons banales de la vieille ville ; la plus intéressante est le tribunal de commerce, élégant hôtel de style Louis XIII ; la plus opulente est l'usine où se distille la liqueur appelée bénédictine de l'abbaye de Fécamp. Malgré l'aspect monastique et le style ogival de cet établissement, ce n'est point ici la riche et puissante abbaye autour de laquelle la ville s'était fondée. Les restes de cet édifice sont dans une autre partie de Fécamp. Les bâtiments d'habitation, devenus l'hôtel de ville, renferment, en outre, un certain nombre de services publics. L'église abbatiale a été dénaturée par une façade de style jésuite qui jure fort avec la majestueuse tour du clocher et

1. Entrées : 251 navires, 54 916 tonnes ; sorties : 229 navires, 58 076 tonnes.

ne saurait faire prévoir la grandeur de la nef. Celle-ci, empâtée par le badigeon, est crûment éclairée par des verrières blanches. Les nombreuses œuvres d'art et les sculptures perdent beaucoup à cette lumière trop vive.

L'autre église de Fécamp, Saint-Étienne, a



Échelle au 1/80,000ᵉ.

échappé au badigeon, de belles peintures murales l'ont récemment transformée. Ces compositions représentent des scènes de la vie de Jésus ; l'auteur, rompant avec la tradition, s'est inspiré de l'Orient réel : une *entrée à Jérusalem* est toute une évocation de la vie arabe, telle que l'ont révélée les Gérôme et les Henri Regnault.

Ces églises présentent quelques détails intimes assez curieux. Chaque prie-dieu est muni d'un ti-

roir fermant à clé et, sur le côté, d'un anneau de cuir pour fixer les parapluies. Faut-il y voir une preuve de l'esprit méthodique de la population ?

Mais le véritable monument de Fécamp est son port, si grandement transformé dans ce siècle et dont le développement s'est accentué depuis que l'entrée est devenue facile, dès la mi-marée, pour de grands vapeurs. L'outillage, déjà considérable, doit être augmenté quand le bassin à flot en voie de creusement sera achevé. Toutefois, l'animation est due surtout aux bateaux qui font la petite pêche au large et poursuivent le hareng jusque dans la mer du Nord. Sur 32 armateurs, 16 font la grande pêche à la morue sur le banc de Terre-Neuve, leurs bateaux ne reviennent pas à Fécamp avec leurs chargements, les sécheries, desservies par eux, sont à Bordeaux, Cette et Port-de-Bouc [1]. Mais le hareng est salé à Fécamp par 35 saleurs ; une maison fait des conserves de filets de harengs, de nombreux mareyeurs alimentent les halles de Paris [2].

L'entrée et la sortie des bateaux sont la grande

1. Sur Port-de-Bouc, voyez la 13e série du *Voyage en France*, page 23.

2. La valeur totale de la pêche en 1895 a atteint 5,892,953 fr. A ce point de vue, Fécamp vient immédiatement après Boulogne qui pêche pour près de 15 millions de francs de poisson par année.

distraction des baigneurs, assez nombreux, qui choisissent Fécamp comme lieu de « saison » et pour lesquels on a construit un vaste casino. Malgré le voisinage de Dieppe et d'Étretat, Fécamp a su prendre place parmi les villes de séjour. Ses riantes vallées, si vertes et fraîches, et ses grandioses falaises lui auraient peut-être valu un développement mondain plus considérable, si elle avait eu la bonne fortune d'être vantée et *lancée* comme l'ont été ses voisines.

II

DIEPPE ET LA VALLÉE DE LA SCIE

La vallée de la Scie. — Auffray. — Longueville — Apparition de Dieppe. — Aspect de la ville. — L'église Saint-Jacques. — L'ivoirerie, son origine, sa prospérité et sa décadence. — Les tailleurs d'ivoire. — Le port. — La plage et le casino. — Les galets. — Le château — De Dieppe à Cany. — Saint-Valery-en-Caux.

Dieppe. Mai.

Quand, au matin, le voyageur s'éveille dans le train de Paris à Dieppe, il aperçoit une des plus riantes et des plus régulières vallées de la Normandie, ouverte au pied du bourg de Saint-Victor-l'Abbaye. Cette fissure dans le plateau de Caux, ravin au fond tapissé d'étroites prairies et arrosé par un clair ruisseau, est la valleuse de la Scie. D'abord capricieuse, c'est comme une rue de jolis bourgs : Saint-Maclou, Vassonville, Saint-Denis, Auffay, Heugleville, puis, bientôt, jusqu'à la mer, coupure d'une régularité singulière. La rivière a si nettement érodé le plateau, que l'on pourrait le croire entaillé par un trait de scie. Le chemin de fer a été tracé tout droit au fond de

la vallée, tantôt côtoyant le petit fleuve, tantôt le franchissant sur des ponts qui permettent d'admirer l'eau transparente.

C'est une suite de paysages aimables, qui touchent presque à la grandeur. A Saint-Victor, l'abbaye a laissé de hauts pans de murs, un colombier, des bâtiments encore robustes. Les coteaux ont des pentes abruptes, couvertes de bois et de pâturages émaillés de primevères. Parfois la terre végétale manque de profondeur, la craie se couvre d'un gazon ras et d'ajoncs aux fleurs d'un jaune sombre. Déserts exigus qui font mieux ressortir la fraîcheur des pelouses voisines. Dans ce paysage idyllique on ne rencontre pas sans surprise des bâtiments industriels comme la vaste sucrerie d'Auffay, contrastant par ses bâtiments réguliers avec les tanneries pittoresques qui bordent la rivière autour de la flèche élancée de l'église.

Sous ce climat humide et doux, la végétation est d'une opulence extrême, un gazon épais émousse les arêtes et enveloppe les ruines ; ainsi les débris du château ducal de Longueville sont à peine reconnaissables sous ce manteau, pourtant quelques lambeaux de remparts gardent encore fière tournure. Ce château abrita-t-il cette belle duchesse de Longueville, qui trouva des adora-

teurs longtemps après sa mort, en inspirant à Victor Cousin une si belle passion ?

Beaucoup d'usines sont mues par la Scie ; le chemin parallèle à la voie ferrée est, par instants, une rue de maisons de briques ou de maisonnettes à poutrelles apparentes d'une propreté idéale, tapissées de poiriers en espaliers à la floraison de neige. De grands pâturages sont remplis de beau bétail. Les derniers villages, menus, se pressent autour des humbles flèches d'ardoises de petites églises. La rivière grossit encore ; à Saint-Aubin-sur-Scie elle reçoit d'abondantes et limpides sources dont une partie est prise par Dieppe pour ses fontaines. Brusquement, à l'endroit où aboutit la nouvelle ligne du Havre, on abandonne la vallée pour pénétrer sous un tunnel. Quand on revient au jour, on découvre une autre vallée plus large et, sur de vastes bassins, on voit se dresser des mâts et des cheminées de navires. C'est le port de Dieppe.

La cité d'Ango et de Duquesne se montre sous un aspect sévère. La gare est sur le port, entre les bassins Bérigny et Duquesne, bordés de constructions ternes, remplis de navires, de voiliers surtout, venus des mers du Nord et déchargeant des montagnes de planches et de madriers de sapins. Seul, le bel hôtel de la Chambre de

commerce, bâti à la pointe qui sépare les deux bassins, met une note élégante dans ce panorama utilitaire.

Dieppe, bâtie sur un plan régulier, après la destruction de la ville par les Anglo-Hollandais en 1694, n'a malheureusement pas trouvé alors une édilité capable d'imposer aux architectes quelque souci des lignes. Les constructions ont été faites très simplement, en matériaux vulgaires, briques aujourd'hui couvertes d'un badigeon blanc ou jaune pâle que la brume, les fumées des vapeurs, des locomotives et des usines ont bientôt sali. Ces maisons tiennent plus des villes flamandes que de la Normandie. On ne rencontre pas sans surprise, au milieu de ces îlots de bâtisses quelconques, une merveille du style ogival, l'église Saint-Jacques, échappée aux bombes de l'amiral Barklay. Non loin de l'église est la statue de Duquesne ; ce grand homme de mer est né à Dieppe.

La place sur laquelle se dresse la statue s'ouvre sur la Grande-Rue, voie vivante, dont les magasins, les élégants pavillons, les enseignes, le tracé légèrement sinueux détruisent l'impression maussade causée par le reste de la ville. La présence d'une colonie estivale élégante et riche a amené cette transformation d'une artère jadis

semblable à ses voisines. D'ailleurs, la municipalité de Dieppe a fait beaucoup pour améliorer l'aspect et l'hygiène de la cité. Dans aucune autre ville de Normandie on ne trouverait plus grande abondance d'eau vive, trottoirs et chaussées mieux entretenus. Il y a loin de ce Dieppe à celui de 1788, dont Arthur Young disait : « il est vieux et sale ».

Comme dans toutes les stations balnéaires, les magasins de la Grande-Rue sont surtout affectés au commerce des bibelots-souvenirs. Mais si Dieppe s'approvisionne, ainsi que ses rivales, à Paris et à Nice[1] pour les mille objets offerts aux touristes, elle possède une industrie spéciale, bien atteinte aujourd'hui, il est vrai, celle des objets en ivoire. Paris et un peu Saumur ont enlevé à Dieppe l'espèce de monopole que lui valut longtemps son rôle maritime, lorsque ses armateurs ne craignaient pas d'aller chercher fortune sur les côtes d'Afrique jusqu'alors inconnues. Pendant de longues années, la sculpture sur ivoire eut à Dieppe son centre important, mais la décadence est venue. Quand, en 1882, une commission étu-

---

1. Voyez 13e série du *Voyage en France*, page 335, les passages sur l'industrie des objets en bois d'olivier à l'usage des villes d'eaux.

diait la situation de nos industries d'art, on estimait encore à cent cinquante le nombre des ouvriers dieppois. « C'est Dieppe qui nous a initiés



Échelle au 1/50,000e.

à notre métier », disait un ivoiriste parisien, M. Brisvin, en déposant devant la commission d'enquête sur les industries d'art, mais aujourd'hui l'ivoirerie de Dieppe est tombée.

Depuis 1882, cette situation s'est encore ag-

gravée : Dieppe, en devenant ville de bains de mer très fréquentée, a été amenée à faire de petites choses d'une vente facile : christs, statuettes, jouets, cadres de miroirs et de photographies. Ses ouvriers n'ont plus cherché à créer, ils se sont bornés à ces objets de défaite courante. Servis par une prodigieuse dextérité de main, ils ont fait ces bibelots à la grosse et Paris s'est emparé de la sculpture artistique. Déjà la capitale avait une partie de la fabrication : l'ivoire tourné et façonné à Paris allait à Dieppe pour y être sculpté. Sauf les articles très communs, comme crosses de cannes, parapluies et ombrelles, tout l'ivoire travaillé venait du port cauchois. En 1845, une maison parisienne appela des ouvriers de Dieppe ; ceux-ci, déjà habiles « à force de routine et d'adresse de main », a dit M. Moreau-Vauthier, sculpteur sur ivoire à Paris, dans sa déposition, ceux-ci, placés dans un milieu artistique, devinrent excellents. Ils formèrent des sculpteurs de goût, avec lesquels Dieppe ne put rivaliser. Même une partie des objets vendus à Dieppe sont produits à Paris, les ivoiriers sont rares aujourd'hui dans la première de ces villes. On rencontre cependant des ateliers où des ouvriers sculptent, liment et polissent les christs et les statuettes. L'un d'eux s'est installé au Casino et travaille

sous les yeux des visiteurs. Les crucifix sont l'article le plus commun ; ils reproduisent tous le même type original. Grands ou petits, ils offrent semblable attitude et pareils détails. Un sculpteur fait le corps de la tête au pied, un autre les bras, qui sont ensuite fixés. Beaucoup de dextérité, d'ailleurs, chez ces artisans ; ils ciselent merveilleusement cette matière dure qu'est l'ivoire, les couronnes d'épines sortent rapidement sous leur burin.

Après les christs, le grand homme de Dieppe, le brave chef d'escadre Duquesne, a les faveurs de la clientèle; sa statue est réduite en ivoire. Jeanne d'Arc, d'après la statuette de la princesse d'Orléans, est également un sujet familier aux sculpteurs. La variété des objets est d'ailleurs très grande, si elle n'est pas toujours d'un goût très pur. Mais on veut plaire à des acheteurs dont l'éducation esthétique est loin d'être faite, les Anglais, par exemple.

Il faut regretter cette disparition d'une industrie d'art. Dieppe aurait pu enrayer cette décadence en créant une école spéciale, le projet en a été fait bien souvent, il ne fut jamais mis à exécution.

L'ivoirerie joue donc aujourd'hui un rôle bien faible dans l'activité de Dieppe. Son port et sa

plage sont des éléments de prospérité autrement considérables. Malgré le voisinage de Rouen et du Havre, les bassins de Dieppe ne cessent de s'accroître, la proximité de l'Angleterre assurant à cette ville littorale la plus rapprochée de Paris un mouvement constant de voyageurs et de marchandises. Dieppe s'est décidée trop tard à remplacer son port d'échouage par des bassins à flot capables de recevoir de grands navires à toute marée. Depuis Duquesne, qui voulait creuser un port digne de ce nom dans la vallée de l'Arques, jusqu'aux premières années de ce siècle, les Dieppois ne voulurent pas participer aux travaux proposés par les ingénieurs. Mais depuis quelques années, les progrès sont rapides [1].

La population a lentement suivi : de 17,000 habitants vers 1830, elle s'est élevée de nos jours à 22,349, à 25,000 avec la commune limitrophe de Neuville.

Les bains de mer, plus encore que le port, sont une source de prospérité pour Dieppe. Depuis le

1. En 1897, les entrées ont été de 1,818 navires et 460,167 tonnes, les sorties de 1,821 navires et 453,513 tonnes. Depuis 1869, le tonnage a augmenté de plus de 100,000 tonnes. Sur ce mouvement total de 3,639 navires et 913,680 tonnes, l'Angleterre a fourni 3,318 navires et 798,905 tonnes. Dans ces chiffres, il est vrai, sont compris les paquebots de Newhaven. La houille entre dans ce mouvement pour 260,000 tonnes ; les bois pour plus de 65,000.

moment où la duchesse de Berry mit la plage à la mode, celle-ci n'a pas cessé d'être la plus fréquentée de la Manche, malgré le succès de Trouville. Le chemin de fer mettant Dieppe à trois heures et demie de Paris, a beaucoup contribué à conserver la vogue à cette grève de galets, où l'on ne pourrait circuler si l'on n'avait établi des chemins de planches pour empêcher les pieds d'être meurtris. On ne trouve pas ici les superbes estrans de sable de la basse Normandie, de Picardie et de Flandre. A basse mer seulement, on voit une bande de sable au-dessous de la pente de galets.

Ces cailloux de silex, provenant de l'érosion des falaises et sans cesse roulés par les vagues, furent longtemps le grand danger du port de Dieppe : les courants les portaient vers le chenal, plus d'une fois ils en menacèrent l'entrée. On les a maintenus en divisant la grève de Dieppe en compartiments, au moyen d'épis en charpente ; les galets ainsi encastrés ne peuvent bouger. En même temps, l'emploi d'une partie de ces pierres pour le lestage des navires a fort diminué la quantité de galets roulés devant le port et évaluée à 24,000, parfois 30,000 mètres cubes par année. Même certaines variétés de cailloux sont utilisés en Angleterre pour la fabrication de la faïence. En 1870, on en livrait 30,000 tonnes à

nos voisins. Le galet ordinaire et la marne fournissaient 40,000 tonnes de lest. En outre, une usine locale calcine et « porphyrise » ces galets pour produire la silice à l'usage des fabriques de faïence et de porcelaine. Cette extraction des galets, les chasses, la construction de jetées au large ont en partie fait disparaître le danger. Toutefois, en ce moment, les tempêtes ont de nouveau rendu la situation critique.

La berge rapide de galets et les épis donnent un singulier aspect à la plage de Dieppe, par le contraste avec les massifs d'arbustes et les superbes pelouses qui couvrent un vaste espace entre la ville et la mer. Pendant la saison, ces pelouses, les allées sinueuses qui les divisent, les parties réservées aux jeux, lawn-tennis et autres, sont remplies par une foule où le luxe cherche à s'imposer par les pires extravagances. Nulle part le code des bains de mer, en ce qui concerne les différents costumes de la journée, n'est plus étroitement suivi.

Le casino de Dieppe, un des plus vastes et des plus luxueux du littoral, est construit au-dessous du château transformé en caserne, dont les tours rondes, les remparts, les mâchicoulis, malgré l'adaptation aux besoins modernes, mettent une note archaïque dans le décor banal de la ville

nouvelle. Le rempart du rivage a disparu, faisant place à une rangée de maisons, d'hôtels et de villas. Au milieu de cette longue façade d'édifices en briques, se dressent les hautes cheminées d'une fort importante manufacture de tabacs occupant près de 1,000 personnes ; cette usine de l'État emploie — avec l'industrie assez peu active de la dentelle — une grande partie de la population féminine.

La beauté de la plage de Dieppe est due à la bordure de hautes falaises blanches, aux anses régulières, lavées çà et là de coulées de boues amenées par les pluies, coupées de valleuses, présentant comme une série de courtines et de bastions, creusées de grottes, offrant un aspect saisissant aux visiteurs habitués aux roches noires et déchiquetées de Bretagne, aux dunes de Gascogne, aux côtes sans relief du Poitou.

La crête de ces falaises est d'un vert profond. Les pâtures et les terres cultivées finissent au bord même des gigantesques escarpements.

En revenant par les bords du chenal jusqu'au quai d'embarquement des grands paquebots de Newhaven, j'ai atteint le fond de l'avant-port, au moment où le marché aux poissons est dans toute son activité. La pêche a été abondante aujour-

d'hui, en maquereaux surtout ; on les apporte à pleins paniers produisant un effet bizarre de queues rigides aux formes lancéolées[1]. A terre, on étale des soles encore vivantes, des rougets, des raies monstrueuses. En attendant l'heure de la criée à la Poissonnerie, les pêcheurs font eux-mêmes sur la chaussée une sorte de petite criée, à l'usage des bonnes et des bourgeoises de Dieppe.

La plupart de ces pêcheurs habitent le faubourg du Pollet, de l'autre côté du port, dont le caractère pittoresque a beaucoup perdu depuis que le nouveau chenal, conduisant au nouvel avant-port et aux bassins gagnés sur la vallée de l'Arques, a fait disparaître une partie des habitations. Le Pollet, contigu à la commune faubourienne de Neuville, est traversé par le chemin conduisant à la cité de Limes, camp antique sous lequel sont construits les hôtels et les élégantes villas de Puys, station mise à la mode par les deux Alexandre Dumas et où vint mourir l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

1. Dieppe possède une école des pêches, semblable à celle des Sables-d'Olonne, dont j'ai longuement parlé dans la 16e série du *Voyage en France*.

La valeur totale de la pêche pour les 131 bateaux du port de Dieppe, montés par 584 pêcheurs, a été de 1,187,123 fr. en 1895.

III

DE VALLEUSE EN VALLEUSE

Le chemiu de fer de Dieppe au Havre. — Offranville. — La valleuse de la Saâne. — Le plus grand village du Caux : Luneray-les-Trois-Portes. — Les tisserands. — La valleuse du Dun. — Doudeville. — Le cœur de Villars. — La valleuse de Néville. — Saint-Valery-en-Caux. — Le port. — Les galets. — En route pour Veules. — Le colza dans la Seine-Inférieure. — Veules, sa plage et sa valleuse. — Veulettes. — La valleuse de la Durdent. — Cany et son château. — Les Grandes-Dalles. — Les Petites-Dalles. — Saint-Pierre-en-Port. — Grainville-la-Teinturière. — Sur le plateau cauchois. — Valmont et sa vallée.

Fécamp. Mai.

Longtemps réduite à l'unique ligne de Rouen, Dieppe est devenue le point de jonction des chemins de fer du pays de Caux. Il lui manquait une ligne vers Fécamp et le Havre : on vient d'en ouvrir un nouveau tronçon jusqu'à Saint-Vaast-Bosville, où aboutissait l'embranchement de Cany. Entre cette dernière ville et les Ifs, la voie n'est pas construite, mais les travaux vont commencer. La section des Ifs au Havre est exploitée. Tout le pays de Caux, d'Eu à Dieppe

et au Havre, sera ainsi traversé par une voie ferrée.

La ligne quitte celle de Paris à l'issue du tunnel. Aussitôt après la halte du Petit-Appeville, destinée à desservir la station balnéaire de Pourville, à l'embouchure de la Scie, elle commence à s'élever sur le plateau de Caux en dominant la vallée d'un vert si profond dans laquelle scintille le ruban sinueux de la rivière. Les premières pentes sont couvertes de pâturages et de pommiers étendant leur verdure jusqu'aux abords du vaste village d'Offranville, aux maisons éparpillées dans les *cours-masures,* closes de hauts talus — fossés plantés d'ormes et de hêtres.

Et le train s'élance ensuite dans l'étendue du plateau cauchois, en ce moment dans toute sa grâce et sa solitude. Les colzas, base des cultures sarclées en Caux comme dans la plaine de Caen [1], sont fleuris. Ils mettent d'immenses nappes d'un jaune d'or au milieu des blés verts, des labours et des carrés de trèfle. Pas un village en vue, pas un hameau ; ils se dissimulent dans les innombrables massifs d'ormes, qui donnent au Caux une variété et une fraîcheur que la Beauce et

---

1. Voyez le chapitre VIII de la 6e série du *Voyage en France,* pages 124 et suiv.

les plaines de Flandres ne connaissent plus. Parfois, entre les arbres on distingue le toit rouge d'une masure, entourée des toits de chaume des bâtiments d'exploitation ; cela seul rappelle la vie.

Mais on retrouve les villages en descendant vers la valleuse de la Saâne, au-dessus d'Ouville-la-Rivière. Aux champs cultivés succèdent, sur les pentes, les pâturages plantés de pommiers, pacagés par un bétail nombreux au poil lisse et net. Au fond de l'étroite fissure, des chaumières et des usines bordent une rivière aux eaux abondantes et claires. Le flot court, s'apaise en avant des barrages, fait mouvoir les roues de filatures. Et c'est merveille qu'un si petit vallon, sans affluent, suffise à alimenter par ses sources une rivière d'une telle abondance. Joyeuse et mutine, la Saâne court ainsi entre ses pentes boisées, sans cesse bordée de villages pendant les 34 kilomètres de son cours. On pourrait la définir : une rue de maisons rustiques.

A peine ouvert, le chemin de fer a fait naître une industrie nouvelle. Les galets de silex, ou *galets de mer* que Dieppe exploite pour la céramique anglaise, abondent à l'embouchure de la Saâne, où jamais ils ne furent ramassés. On les recueille maintenant pour les porter au wagon ;

c'est pour la jeune gare d'Ouville un important élément de trafic.

La voie ferrée court un instant au flanc des collines et monte de nouveau sur le plateau. Pendant cette courte ascension, on a une vue charmante sur la vallée profonde remplie d'arbres, du milieu desquels émergent quelques cheminées d'usines; seules les fumées bleues des foyers décèlent les villages enfouis dans la verdure. Puis voici encore les champs de blé verdoyants et les nappes jaunes du colza. Au loin, grandit une vaste forêt, le chemin de fer se dirige vers la lisière, et l'on aperçoit sous les arbres des maisons de chaume et d'autres habitations de briques tapissées de pommiers. Ce que je prenais pour une forêt, est Luneray-les-Trois-Portes, le plus grand village du Caux, celui qui rend le mieux le caractère si particulier des demeures dans cette riche contrée.

C'est dimanche, les voyageurs sont assez nombreux, la plupart des hommes sont vêtus de vestons de velours et portent des casquettes plates; quelques-uns ont arboré la casquette de soie très élevée. Allure d'ouvriers campagnards et non de paysans.

Je descends à Luneray pendant que le train file sur Saint-Vaast; me voici, en quelques pas,

à l'entrée de ce bourg bocager. Bourg, il l'est peu ; c'est plutôt la vie champêtre dans sa grâce la plus complète, comme la rêvaient, au siècle dernier, les écrivains qui transformèrent notre littérature ; ainsi la comprirent les « honnêtes gens ». Les chemins sont des allées entre les talus fleuris de primevères, de pervenches et de cette fleur blanche, légère, portée sur une tige gracile, semblable à une étoile, qui se plaît au revers des fossés. J'ignore son titre en botanique : dans mon Dauphiné, nous l'appelons du joli nom d'argentine. Ces talus ou fossés plantés de grands arbres, hêtres mêlés d'ormes et de chênes, enferment les vergers ; les arbres de haute futaie abritent des vents de mer et des gelées printanières les pommiers qui donneront le cidre.

Dans ces enclos sont les maisons. A Luneray, toutes les demeures ne sont point ainsi enfermées, les cours-masures sont entremêlées d'habitations bâties à front de chemin. La plupart de ces nouvelles constructions sont en briques, elles remplacent les vieilles et pittoresques chaumières de torchis et de poutrelles, mais des poiriers fleuris couvrent les façades, au ras du mur fleurissent des violiers, des pensées, d'autres fleurs rustiques. Par les fenêtres ouvertes on voit des intérieurs très propres, dont le grand luxe

consiste en armoires, bahuts ou caisses d'horloge sculptées. Beaucoup renferment des métiers à tisser ; ils se taisent aujourd'hui, mais, en semaine, leur tic-tac se mêle au piaillement des moineaux, au sifflement des merles qui peuplent les arbres des fossés voisins et aux cris lugubres des bandes de freux.

Luneray doit à ce travail des tisserands sa population considérable pour un village du Caux — plus de 1,500 habitants — et sa grande étendue. Plusieurs fabricants font tisser des toiles dans les *masures* disséminées au milieu des vergers. Ce curieux village, avec la commune voisine de Cruchet-Saint-Siméon, appartenant au même massif d'arbres et d'herbages, couvre près d'une lieue en tous sens. Il ne prend l'aspect ordinaire des centres d'habitation qu'autour de l'église ou des cafés ; des auberges et des magasins bordent des embryons de rues.

Par ces chemins ombreux et fleuris, entre les maisonnettes riantes, évitant ainsi l'opulente monotonie du plateau, je traverse Luneray et Cruchet. Ici, un quart de lieue à faire dans les champs pour gagner un autre bosquet fort étendu formant le village de Crasville, d'où, par un chemin creux, on descend dans une riante valleuse, au joli bourg de Fontaine-le-Dun. Malgré la nuit

et la fraîcheur du site, malgré la végétation puissante et les gras pâturages, il n'y a pas de fontaine. Depuis bien longtemps aucun ruisseau n'arrose cette partie de la valleuse; la source, comme cela s'est produit pour tant d'autres cours d'eau cauchois, s'est portée en aval.

Pas de train avant l'après-midi, il est 7 heures à peine, car je suis venu rapidement. Où aller? Faut-il gagner Veules par le plateau nu et la grande route morose, ou atteindre Saint-Valery en cherchant l'ombrage propice des villages qui s'égrènent jusqu'à la valleuse du petit port? Je suis tiré de perplexité par une voix cordiale: un fermier cauchois, conduisant un cabriolet attelé d'un cheval fringant, me demande si je vais à Doudeville.

Doudeville! Cela n'était guère dans mon programme, mais il y a une gare; autant vaut profiter d'une invitation aimable et prendre place dans le cabriolet.

Au trot, le cheval monte sur le plateau, longe Tonneville, pénètre dans le vaste et verdoyant bocage où Cauville-les-Deux-Églises abrite ses masures; au trot dans Bénesville et nous suivons la grande route de Dieppe, d'où, toujours à la même allure, nous atteignons Doudeville une demi-heure avant le passage du train. Adorable cette

course sur le plateau, tantôt par les champs couverts de moissons et de colzas, tantôt sous l'abri profond des chemins bocagers.

La demi-heure à passer à Doudeville est amplement suffisante pour visiter cette petite ville sans grand caractère, qui perd le cachet amusant de ses vieilles bâtisses normandes par la construction de nouvelles demeures en briques. De belles villas aux jardins fleuris indiquent une bourgeoisie aisée. Le seul monument est la vieille église basse et trapue, comme si elle était destinée à résister aux assauts des tempêtes ; elle renferme le cœur du maréchal de Villars, le vainqueur de Denain.

Par sa situation au point de jonction de deux grandes routes, dans un pays riche et fertile, sur une voie ferrée, Doudeville est un centre pour le commerce d'une vaste région ; la ville la plus proche, Yvetot, est à 13 kilomètres de là. Saint-Valery et Cany sont plus éloignées encore.

Le chemin de fer de Saint-Valery descend au fond d'une valleuse sans eau allant rejoindre la Durdent à Grainville-la-Teinturière. Tantôt verdoyante, tantôt creusée entre des pentes crayeuses couvertes d'ajoncs, la valleuse s'épanouit dans le joli bassin de Saint-Vaast-Dieppedalle, dont les

masures fleuries sont d'une grâce extrême. Haletante, la locomotive s'élève sur le plateau et atteint la gare de Saint-Vaast-Bosville, perdue en plein champ, où viennent aboutir les lignes de Dieppe et de Cany. Désormais on descend jusqu'à la mer, d'abord insensiblement à travers le plateau cultivé, puis, par de fortes déclivités, à partir du village bocager de Néville, dans une valleuse étroite et sèche, à laquelle d'autres valleuses s'unissent, formant un bassin verdoyant ; au fond, entre de hautes falaises, est emprisonnée une petite ville, Saint-Valery-en-Caux.

L'époque est mal choisie pour visiter l'aimable cité. Les baigneurs ne sont point venus encore, les grands hôtels et les villas sont fermés ; les appartements destinés aux étrangers ont leurs volets clos. Solitaires sont les allées d'ormes encadrant le bassin de la retenue, mis à sec par le retrait de la mer ; sur les quais, bordés de belles maisons, ni un passant ni une voiture ; les navires du port sont au large, pour longtemps, sur les bancs lointains où se pêche la morue. Seule, la place, autour d'une très humble église, présente quelque animation : c'est le marché.

Comme tous les ports du rivage de Caux, Saint-Valery est bâti entre deux lèvres de la falaise ouvertes par les eaux des fleuves préhistoriques,

la côte rongée par les vagues présente une ligne régulière de murailles blanches hautes de plus de 70 mètres, les parties de rivages démolies ont donné lieu à la formation d'une formidable laisse de galets de silex, tandis que, par l'effet des courants, la craie, réduite en vase, va s'entasser dans les estuaires de la Seine et de la Somme. Ces bancs et plages de galets sont la plaie du littoral cauchois. Si l'ensemble du paysage maritime, la haute rangée des falaises dominant la mer superbe sont d'une réelle grandeur, ces pierres rondes et grises sont d'un effet navrant pour l'œil accoutumé aux plages de sables. A haute mer, quand le flot, ayant recouvert ces vastes étendues de cailloux, vient fuser au pied des falaises, emplit le chenal et fait flotter les navires tout à l'heure échoués, le paysage prend une beauté inattendue.

Le galet est donc l'ennemi pour Saint-Valery, comme pour Dieppe et le Tréport. Entrainés dans un mouvement continu par le courant général de la Manche qui les porte vers la Somme par un contre-courant appelé *resciade*[1], ils forment dans la rade des *pouliers* ou bancs dangereux et en-

1. Nom donné par les *Ports Maritimes* du ministère des travaux publics. L'*Annuaire* de la marine de commerce appelle ce contre-courant la *Seide*.

combrent le chenal. A basse mer les eaux de la retenue les refoulent au large ; sans cet effet mécanique des chasses, il n'y aurait bientôt plus de port à Saint-Valery, ou plutôt plus de chenal ; partant, l'accès de l'avant-port et du bassin à flot serait interdit.

Les difficultés d'accès, l'absence d'abri en avant de la ville pendant les basses mers n'ont pas permis à Saint-Valery de prendre le développement que semblerait lui assurer son excellente situation en face de l'Angleterre, à l'extrémité d'une voie ferrée qui le met à 202 kilomètres de Paris[1]. Aussi le mouvement est-il peu considérable et consiste-t-il surtout en bâtiments de pêche[2]. La mode des bains de mer, les facilités d'accès attirent de nombreux baigneurs. On a construit un casino, à l'entrée du quartier où vinrent se réfugier les pêcheurs de Veules chassés par la tempête qui détruisit leur port à la fin du XVIIe siècle, ce qui valut à ce gîte d'émigrants le nom de Bohême. La cité actuelle était le port d'un bourg, aujourd'hui presque abandonné, appelé la ville, dont il

1. Voici la distance de Paris aux ports voisins : le Havre, 228 kilomètres; Fécamp, 222; Dieppe, 201 par la voie ordinaire de Rouen, 168 par Gournay; le Tréport, 192.

2. Entrées en 1896 : 48 navires, 7,447 tonnes; sorties : 49 navires, 8,373 tonnes.

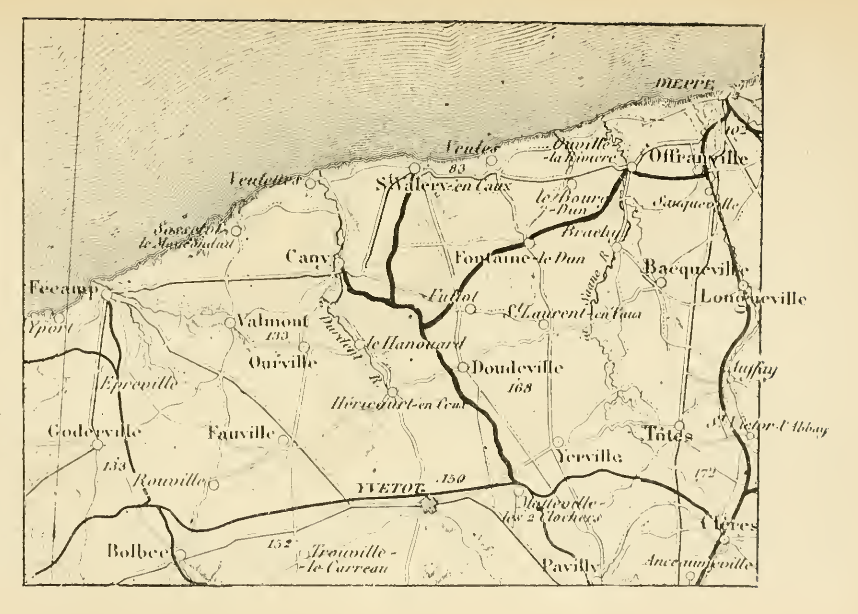
reste l'église dans un vallon abrité, au-dessous de la route de Dieppe. Le port se nommait *Navarre* ou *Navaille.*

La beauté de Saint-Valery réside surtout dans ses falaises escaladées par les villas et que longe un *chemin d'herbe* parfois vertigineux, conduisant à Veules. J'ai tenté de le suivre, mais il a plu ce matin, le passage dans le gazon mouillé est fort désagréable, et je suis allé prendre un chemin rural qui se tient à 200 mètres du bord, au milieu des cultures : champs de trèfles dans lesquels sont attachées à des piquets des rangées de vaches et de chevaux, blés ondoyants, rectangles éclatants de colzas. Malgré les embruns, cette végétation est superbe, les colzas[1] dépassent parfois la taille d'un homme.

A six kilomètres de Saint-Valery, le chemin descend tout à coup entre des parois couvertes de broussailles et ne tarde pas à atteindre un bourg

---

1. Le colza couvrait dans la Seine-Inférieure, c'est-à-dire dans le pays de Caux — le reste du département étant surtout en pâturages — 14,623 hectares, près du cinquième de la superficie occupée en France par cette culture. Le Calvados, qui vient après lui, n'avait que 7,676 hectares. La production a atteint 384,045 hectolitres valant plus de 6 millions. Comme dans le Calvados, la concurrence des huiles et des graines exotiques et du pétrole réduit chaque année le domaine du colza ; en 1897, les cultures ne couvraient plus que 10,796 hectares. (Voyez sur ce sujet la 6e série du *Voyage en France*, pages 142 et suiv.).



Échelle au 1/600,000e

allongé au fond d'une valleuse étroite. Les rues bordées de jolies maisons, les pentes couvertes de villas dont quelques-unes sont élégantes et luxueuses, une petite rivière aux eaux pures qui fait mouvoir des moulins, forment un des plus jolis coins de la côte normande. C'est Veules, qui a sur les stations voisines l'avantage de posséder de vastes laisses de sables où les enfants peuvent jouer, pêcher l'équille et la crevette.

Le bourg est encore endormi, la plupart des maisons sont closes, le Casino est sans rumeur. Le seul bruit est celui du ruisseau tombant sur les galets, du haut de l'écluse d'un vieux *moulin de la mer*.

La petite rivière naît dans le village même, elle n'a pas un kilomètre de cours. Ses sources abondantes s'épanchent sur un terrain plat où l'on a créé de vastes cressonnières admirablement entretenues et jouissant en Caux d'une certaine célébrité. Échappé de ces cultures, le ruisseau court rapidement, retenu par les barrages d'usines, dont une fournit la lumière électrique au bourg.

Les eaux claires, les grands arbres, les falaises, le vaste développement de côtes aperçues de la plage, font de Veules un site charmant ; cependant la mode lui est moins venue qu'à d'autres stations. La vie y est plus simple qu'à Veulettes.

Cette dernière, malgré son nom, n'est point voisine; elle est tout à l'opposé, par delà Saint-Valery, dans une valleuse voisine de celle de la Durdent. Je m'y suis fait conduire ce matin au point du jour, avant d'aller à Cany.

Le paysage ne change pas d'aspect; la valleuse de la Durdent, très large, pleine de belles prairies, avec sa rivière abondante et claire, serait partout considérée une très belle et riche vallée. Les dernières villas de Veulettes viennent jusque-là, mais la petite cité balnéaire s'est blottie dans une valleuse voisine et tapisse de ses chalets les lèvres de la falaise. Le site est gracieux; la vallée de la Durdent, aux abords de la côte, est au contraire solitaire et nue, les bords escarpés se creusent de carrières.

Il faut remonter la Durdent pendant près d'une lieue, pour reconnaître la vallée cauchoise fraîche et ombreuse; Paluel et Vittefleur offrent de gracieux paysages; des coteaux boisés, des moulins, de jolis hameaux se mirent dans le petit fleuve, plus abondant, malgré son étroit bassin et sa longueur de 24 kilomètres, que nombre de rivières trouvant place sur les cartes de France à petite échelle ou donnant leur nom à des départements. Et quelles eaux transparentes et pures! On comprend que la truite se plaise dans cette riante

Durdent, née des grandes sources d'Héricourt, que les Grecs eussent divinisées.

Par ce gai pays, au pied des collines, au long des eaux que n'ont pu troubler les déjections de nombreux villages, la route atteint Cany, petite ville riante et proprette, formée de deux rues parallèles, jetée en travers de la vallée. Le chemin de fer y aboutit depuis longtemps. L'embranchement doit, par Ourville et Valmont, relier les tronçons déjà ouverts de la ligne de Dieppe au Havre. Cette gare ne dessert pas seulement un riche pays agricole, elle est le point de départ des voyageurs pour Veulettes, les Grandes-Dalles, les Petites-Dalles et Saint-Pierre-en-Port, stations balnéaires assises au fond de courtes et fraîches valleuses qui s'ouvrent autour du gros bourg de Sassetot-le-Mauconduit.

Cany possède un singulier monument : une sorte de place complètement encadrée par des constructions basses, au rez-de-chaussée en arcades, et renfermant la mairie, les halles, des cafés et des magasins. Au centre, sur un socle, est le buste de Louis Bouilhet, le délicat poète normand qui fut l'ami de Flaubert et, comme le romancier, resta fidèle à sa province. Bouilhet est né à Cany.

La rivière, par ses bras bordés d'arbres et de jardins, est le charme de l'aimable ville. En

amont elle arrose d'amples prairies bordées de jolies routes dont une, conduisant à Ourville, est une avenue de beaux arbres longeant une colline boisée. C'est la promenade de Cany; elle dut être la voie d'accès pour un superbe château construit au XVII[e] siècle au milieu de la vallée. Quand, à un détour de la route, on aperçoit la vaste façade se mirant dans l'eau d'un petit lac, on croirait à un palais des contes de fée. La singulière disposition des matériaux est pour quelque chose dans cette impression. L'architecte — Mansart, dit-on, — au lieu d'employer la brique pour les pleins et la pierre pour les cordons et les encadrements, a adopté le mode contraire. C'est une disposition assez rare, donnant aux ouvertures, portes et fenêtres, une netteté qui n'est pas sans heurter l'œil.

Le parc est ouvert au public : la population de Cany jouit donc d'une promenade princière, comme Rouen et le Havre ne sauraient en offrir à leurs habitants.

Je me suis proposé d'aller coucher à Valmont et de faire à pied cette excursion sur le plateau de Caux. Ce matin il faisait froid, l'après-midi, dans ce val encaissé de la Durdent, il fait une lourde chaleur d'orage. Je tente de prendre à tra-

vers le bois de la Garenne pour descendre à Grainville la-Teinturière; les chênes n'ont pas de feuilles encore, et le soleil darde de brûlants rayons.

J'ai tenu à voir ce gros village, presque une petite ville, où naquit un des Français qui eurent au plus haut degré l'esprit d'aventure : Jean de Béthencourt, le découvreur des Canaries. Une plaque dans l'église rappelle la naissance du grand navigateur.

Grâce à la carte, je puis prendre au plus court à travers le pays; un sentier dans les cultures conduit à la valleuse où se blottit Bertheauville, un autre s'engage dans les blés et atteint Gerponville, un des plus délicieux parmi les villages cauchois. Dans les encadrements des hauts fossés sont les maisons peintes, tapissées d'espaliers; les haies d'aubépines, autour des pâturages, sont soigneusement taillées. Tout ici respire l'aisance.

Encore un sentier par les cultures de colzas et de céréales, il conduit au frais hameau de Miusement, dont les masures rient entre les talus fleuris de primevères et de pervenches. Un chemin le longe et descend dans une valleuse large, profonde, remplie de grands arbres. On passe sous de beaux hêtres, entre des haies verdoyantes. Et c'est exquis cette descente rapide à l'issue de

laquelle on trouve encore une rivière abondante, des sources, les ruines majestueuses d'une abbaye, un fier château féodal dont le donjon dépasse le sommet des arbres qui l'entourent, la haute flèche d'une vaste église et les constructions d'une petite ville semblable à une cité construite dans les fabriques de jouets de Nuremberg.

La ville, digne du nom charmant de Valmont, est un de ces coins que l'on ne saurait oublier. Il faut la quitter, hélas ! la voiture d'Ourville va passer ; le temps de monter sur la colline, et en route pendant près de trois lieues, au sein de la tranquille vallée. Celle-ci rejoint le vallon de Ganzeville ; les deux rivières confondent leurs eaux, désormais c'est la rivière de Fécamp. La ville commence ici par une longue rue de faubourgs et de grandes usines où l'on file le coton.

IV

L'ALIERMONT

Une rue de dix-sept kilomètres. — L'Aliermont — La rivière et le bourg d'Arques. — La forêt. — Saint-Nicolas et ses horlogers. — Origines et développements successifs de cette industrie. — La situation actuelle. — La fabrication des chronomètres. — Crise de l'industrie horlogère. — Les vanniers de la Béthune. — Les villages pastoraux de l'Aliermont.

Gournay. Juin.

En étudiant la carte d'état-major en vue de mes excursions autour de Dieppe, je fus surpris par la disposition étrange d'un village assis sur le plateau entre les deux petites rivières d'Eaune et de Béthune. Pendant 17 kilomètres de longueur, étendue supérieure à celle du plus grand trajet possible dans Paris, s'allonge une rue répartie entre quatre communes : Saint-Nicolas, Notre-Dame, Sainte-Agathe et Croixdalle. A la suite de leur nom les trois premières ont les mots « d'Aliermont », également portés par un autre village, Saint-Jacques-d'Aliermont, parallèle au premier et long de près d'une lieue. Saint-Nico-

las commence non loin de Dieppe, aux dernières futaies de la forêt d'Arques ; Croixdalle finit aux premières futaies de la forêt du Hellet, aux confins des pays de Caux et de Bray.

Je me suis proposé de gagner Neufchâtel par cette voie singulière, espérant trouver quelque détail intéressant en parcourant cette rue, peut-être la plus longue du monde entier.

Les chemins de fer ne desservent pas le plateau d'Aliermont, mais les vallées sont parcourues par les lignes de Neufchâtel et du Tréport. Arques, Dampierre, Bellengreville et Envermeu desservent la partie la plus populeuse de l'Aliermont, c'est-à-dire la commune de Saint-Nicolas. La première de ces gares me permettait de visiter le champ de bataille où le « brave Crillon n'étoit pas », ce pourquoi le Béarnais lui conseillait de se pendre.

Arques est pour Dieppe et ses baigneurs une excursion classique, presque aux portes de la ville, en un des plus beaux sites de la Normandie. La route est charmante aux bords des grands prés remplis de bétail, au milieu desquels le petit fleuve d'Arques roule ses eaux claires réunies, devant Arques, par le tribut de l'Eaune, de la Béthune et de la Varenne, venues du pays de

Bray. Le confluent des trois rivièrettes est dominé par une haute colline revêtue des futaies moutonnées de la forêt d'Arques. A l'extrémité même du promontoire, dans une clairière, sur le vert des arbres, on voit se détacher un obélisque érigé en souvenir de la bataille du 21 septembre 1589.

Malgré une fabrique d'agglomérés construite dans la vallée de la Béthune, malgré les chemins de fer et le voisinage de la ville, le paysage a conservé sa tranquillité. Le bourg d'Arques est blotti dans un pli de collines, au pied des superbes ruines du vieux château des ducs de Normandie qui, si longtemps, fut une formidable citadelle et dont les canons décidèrent la retraite des troupes de la Ligue. Les ruines sont encore précédées par de profonds fossés creusés dans la craie et flanquées de tours énormes.

Le bourg, petit, mais riant et coquet, a conservé d'intéressants édifices. L'église est une des plus gracieuses de la Normandie par le charme des détails; la pierre, délicatement fouillée, donne l'impression d'une œuvre d'orfèvrerie. Quelques maisons rappellent la prospérité de la ville avant le développement de Dieppe. L'une d'elles montre un haut pignon et, dans la cour, une porte élégante conduisant à un bel escalier en colimaçon.

Elle fut un édifice public comme l'indique encore le nom de *baillage*.

Le chemin de l'Aliermont franchit la Varenne et la Béthune à l'endroit où les deux rivières se réunissent. Dans leurs eaux claires et profondes on voit par myriades se jouer les anguilles et d'autres poissons. Le joli hameau d'Archettes borde la Béthune, au-dessous de la forêt à travers laquelle le chemin monte, entre les hêtraies silencieuses. Les hêtres peuplent presque entièrement cette belle futaie, vaste de 972 hectares, bien percée, dont les carrefours portent des noms historiques : rond des Ligueurs, rond du Congrès, rond Henri IV, rond Duquesne. La route de l'Aliermont la traverse pendant deux kilomètres avant d'atteindre le plateau nu, couvert de cultures. Elle est comme barrée par un rideau d'arbres entourant une vaste cour de ferme ou *masure* remplie de constructions isolées en briques ou en torchis. Cette ferme appelée Milan est la première habitation de la rue gigantesque d'Aliermont. Aussitôt commence Saint-Nicolas, principal centre communal du singulier village[1].

1. Voici la population de la *rue* d'Aliermont d'après le recensement de 1896 : Saint-Nicolas, 2,208 habitants ; Notre-Dame, 482 ; Sainte-Agathe, 293 ; Croixdalle, 357. Le village parallèle de Saint-Jacques a 218 habitants. En tout 3,588 âmes.

Maisons basses en torchis avec poutrelles apparentes ou de briques à la façon flamande, isolées au milieu d'un jardinet clos de haies vives, rempli de fleurs, d'arbres fruitiers et de buissons de groseilliers. La plupart de ces maisons, très coquettes, ont de grandes baies vitrées indiquant des ateliers. Quelques-unes sont presque des villas.

Rien de singulier et de charmant à la fois comme ce cordon de toits de chaume, de petites habitations dont les murs disparaissent parfois sous les vignes et les poiriers en espaliers, encadrant les larges fenêtres aux grandes vitres. Si l'on s'approche, on aperçoit, assis devant des établis, des hommes et des femmes qui liment ou burinent des pignons, des roues, des engrenages de cuivre. La population presque entière de Saint-Nicolas se compose d'horlogers.

Et les maisonnettes continuent à border la route, séparées par des ruelles tracées entre des haies de charmilles bien taillées, disparaissant parfois sous les clématites et les roses.

Cet aspect de bien-être est dû à l'industrie. Les horlogers de l'Aliermont vivant en pleine campagne trouvent l'aisance dans des salaires qui seraient fort insuffisants au milieu des villes. La

fabrication des rouages pour montres, pendules, chronomètres, lampes et jouets a pris une importance considérable dans la commune de Saint-Nicolas. Elle est malheureusement menacée aujourd'hui par les erreurs économiques de quelques producteurs. L'existence de ces ateliers au milieu d'une contrée où l'on ne rencontre aucune autre industrie similaire est assurément curieuse. L'horlogerie, dans le reste de la France, est répartie sur une vaste zone allant du pays de Montbéliard au Faucigny par Besançon, Morez, les environs de Saint-Claude et Cluses [1]. On ne s'expliquerait donc guère la présence d'un petit îlot horloger si loin de toute région consacrée à la fabrication des horloges et des montres, si l'on ne savait le rôle important de Dieppe dans le passé. Ce port, dont les armateurs et les corsaires firent preuve d'un tel esprit d'entreprises, devait naturellement posséder les industries nécessaires à la navigation, au premier rang les montres marines et les chronomètres. Un historien normand, M. Féret, relève une tradition d'après laquelle des horlogers de Dieppe, chassés par la destruction de la ville causée par le bombardement de 1694, seraient venus

1. Sur l'industrie horlogère en Faucigny et Genevois, voir la 8e série du *Voyage en France*, chapitre XIV.

se réfugier sur le plateau d'Aliermont. Cependant il devait déjà y avoir des horlogers dans le pays. Un écrivain rouennais, M. Georges Dubosc, qui m'a fourni d'intéressants détails sur ce petit point d'histoire, m'a signalé divers spécimens exposés au Musée des Antiquités de Rouen et portant la date de 1621, notamment une horloge en cuivre gravé, signée Duchaussoy, horloger à Saint-Jacques-d'Aliermont.

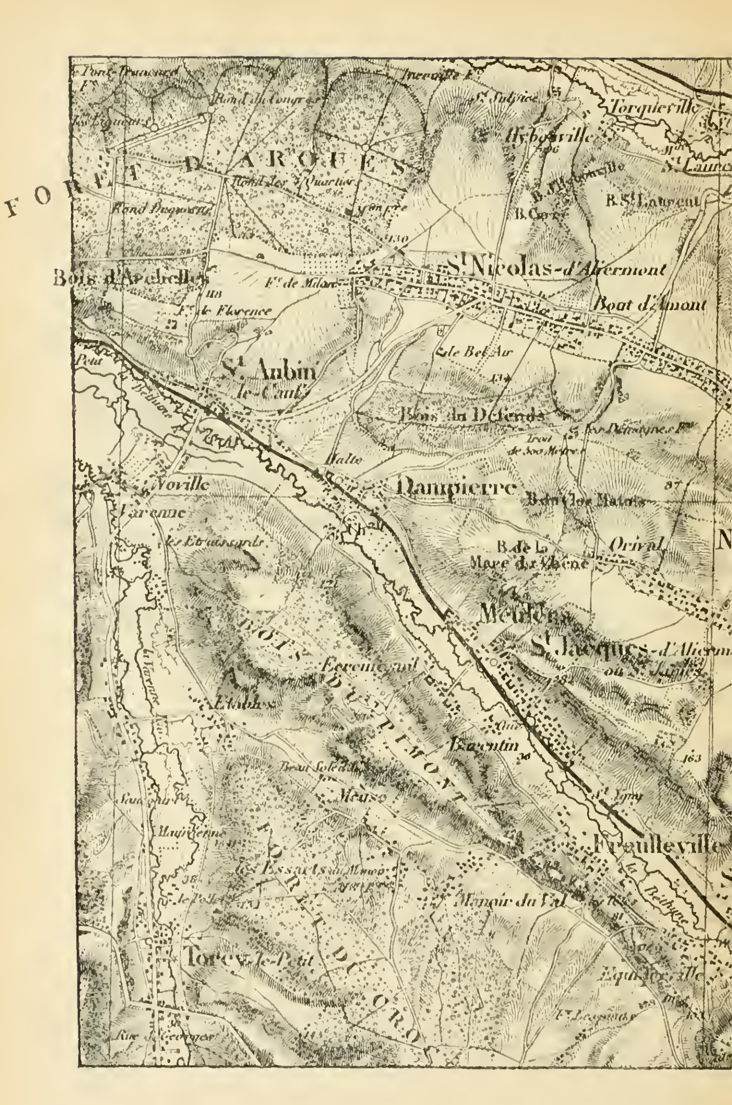
Toutefois, l'horlogerie ne paraît pas s'être maintenue longtemps dans l'Aliermont. Dieppe, relevée de ses cendres, retrouva une partie de ses ouvriers, car tous les écrivains et la tradition font naître l'industrie actuelle au siècle dernier. M. de Beaurepaire en attribue la création à une famille Gloria, de Dieppe. Elle aurait fondé un atelier pour profiter de la main-d'œuvre, Saint-Nicolas possédant d'habiles ouvriers chaudronniers en cuivre et pouvant fournir la matière première. Ces *maigniens* auraient été transformés non en horlogers, ce qui serait bizarre, mais en producteurs de mouvements pour pendules à ressort, faits en *blanc* et envoyés à Paris pour y être montés.

Au commencement du siècle, il n'y avait encore que 60 ouvriers, répartis en 20 ateliers ; avant 1790, le nombre d'ouvriers était de 150 et la production atteignait de 2,500 à 3,000 mouvements,

en grande partie vendus à l'étranger. Ces mouvements produits en *blanc,* c'est-à-dire livrés à l'état brut par les *blanctiers,* se vendaient de 30 à 36 livres ; achevés, ils en valaient 60.

Après la Révolution, quand l'industrie reprenait son essor sous l'impulsion de Napoléon, l'horlogerie de l'Aliermont fut l'objet de précieux encouragements. Sur la demande du préfet, M. Savoye-Rollin, le ministre de l'intérieur, M. de Champagny, envoya en 1806 un jeune maître de grand talent nommé Pons, qui, faisant adopter la division du travail et l'emploi des machines, améliora la fabrication des dentures. Deux ans plus tard, d'après un rapport du grand horloger Bréguet, le prix de revient était réduit d'un cinquième. Dès 1806, M. Pons était récompensé par une médaille. Chaque nouvelle exposition révéla des progrès et, en 1839, M. Pons obtint la croix de la Légion d'honneur, juste récompense de trente-trois années de travail infatigable. Ses horloges marines étaient réputées.

Un médecin de Saint-Nicolas, M. Hébert, a relevé à ce sujet des chiffres intéressants. En 1806, les 60 ouvriers de Saint-Nicolas gagnaient à peine 6 fr. chacun par semaine ; après la division du travail, on livrait pour 8 ou 10 fr. ce qui en avait coûté 80. En 1840, il y avait 800 ouvriers à Saint-


F O R
A R Q U E S
Bois d'Archelles
St. Nicolas-d'Aliermont
Bout d'Amont
Torqueville
St. Sulpice
B. St. Laurent
Fe. de Milan
Fe. le Florence
St. Aubin
le-Cauf
le Bel Air
Bois du Défends
Dampierre
Noville
Varenne
Orival
B. de la Mare du Chêne
Meulers
St. Jacques-d'Aliermont
ou St. Jaques
Etables
Meuse
Manoir du Val
Fréauleville
la Béthune
Torcy-le-Petit

LE PLA



'ALIERMONT

Échelle au 1/80,000e.

Nicolas; Dieppe conservait encore quelques horlogers produisant notamment ces petits tableaux où l'on voit, sur des flots crûment peints, se balancer un navire mû par un mouvement d'horlogerie.

Longtemps l'industrie de Saint-Nicolas fut prospère. D'après les rapports de l'exposition de Rouen en 1859, le succès fut grand pour les mouvements ordinaires de tous diamètres et « fort bien faits », les *huitaines* simples et à réveil, les réveils de poche, les chronomètres à l'usage de la marine, les mouvements de pendules à sonneries de toutes grandeurs, des compteurs pour daguerréotypes et des rouages pour la télégraphie. Les connaisseurs admirèrent fort un micromètre entièrement achevé indiquant des centièmes de millimètre, véritable tour de force de précision.

La principale fabrique de Saint-Nicolas fournissait toute l'année 2,000 rouages pour la télégraphie et plus de 48,000 pièces de toutes sortes; elle occupait 250 ouvriers et produisait 3,200 pièces par mois.

En 1873, au moment où M. Corneille publiait une étude sur la Seine-Inférieure industrielle et commerciale, l'industrie avait encore progressé : 14 fabricants occupaient 1,200 ouvriers, le chiffre des affaires atteignait 800,000 fr., dont 200,000 fr. de matière et 360,000 fr. de main-d'œuvre.

A l'Exposition de 1889, le rapporteur constatait que Saint-Nicolas avait abandonné la fabrication des roulants de pendules à sonnerie pour le commerce et se livrait plus particulièrement à la fabrication de la petite pendulerie, « comme les huitaines, les réveils à bon marché, les pendules de voyage, les pendules diverses, les carillons ». Cette fabrication avait pris un grand développement. On produisait également des régulateurs, des mouvements pour la télégraphie, des rouages divers, de la petite mécanique et « depuis peu un article nouveau, la lampe à incandescence ».

Le rapporteur constatait que les horlogers de l'Aliermont, imitant ceux du Doubs, envoyaient de moins en moins des pièces détachées à Paris, finissaient les mouvements, faisaient les boîtes et exportaient une grande partie de leurs produits entièrement terminés. Les derniers chiffres recueillis donnaient une production de 1,500,000 fr. en 1878, de 2,200,000 fr. en 1889 ; le nombre d'ouvriers, hommes, femmes et enfants, atteignait le chiffre de 1,200 à 1,500 ; le salaire des hommes était de 3 à 6 fr., celui des femmes, de 1 fr. 50 c. à 2 fr. 50 c.

Il n'était pas sans intérêt de faire connaître les progrès de cette industrie aujourd'hui considéra-

blement atteinte par la lutte avec les établissements de Franche-Comté et, hélas! par la concurrence locale elle-même.

Grâce à la bienveillance de M. le docteur Vitet, maire de Saint-Nicolas, qui a bien voulu m'accompagner chez un des principaux fabricants, M. Baveux, j'ai pu visiter les ateliers et recueillir des données nouvelles.

Sauf chez M. Baveux, les ateliers sont rares où l'on rencontre plusieurs ouvriers. Le travail se fait à domicile, le mari et la femme sont installés au même établi. Le fabricant fournit la matière première dans laquelle on taillera les roues, les pignons et les engrenages. Parfois les horlogers se groupent pour faire une pendule, chacun ayant une partie spéciale ; mais la division du travail a été poussée à un tel degré, que nul ne saurait faire un objet en entier, aucun ne pourrait, à lui seul, fabriquer une pendule. Seules les vieilles femmes, héritières des traditions, seraient encore capables de faire complètement un article.

Les échappements ne sont pas produits à Saint-Nicolas ; pour cet article, l'Aliermont est tributaire du pays de Montbéliard. Tout le reste : pignons, cadrans, aiguilles, boîtes, est l'œuvre locale.

On ne fait guère que la pendule de voyage et

le réveil-matin dans l'Aliermont ; ces articles sont la base de la production. Il en est du reste de tous les prix, depuis les objets les plus communs jusqu'aux plus riches. Certaines pendules sont ciselées avec un goût parfait

A côté de cette fabrication industrielle, la production des chronomètres s'est maintenue dans une maison placée au premier rang par ses efforts. Chaque année on peut lire au *Journal officiel* une note annonçant que la prime annuelle de 1,200 fr. est décernée à M. Delépine de Saint-Nicolas-d'Aliermont, pour un chronomètre présenté au concours ouvert par le service hydrographique du ministère de la marine. L'établissement de M. Delépine n'est pas une manufacture, bien loin de là ! Quatre ouvriers seulement sont employés à la fabrication des chronomètres, au moyen de rouages fabriqués à Saint-Nicolas et de pignons venant de Suisse. Cet atelier, par ses produits, a répandu dans toutes les marines le nom de ce village normand ; il fournit en quantité aux chronométriers du dehors les éléments de chronomètres, les « blancs roulants ».

Je trouve Saint-Nicolas sinon en décadence, du moins en pleine période de crise. Le nombre des ouvriers était déjà descendu à 600, il est de 500 seulement ; tel horloger qui gagnait 2 fr. 50 c.

par jour arrive à peine à 50 centimes! Et cependant la production s'accroît. Cette situation est due à la concurrence. Un des industriels a brusquement baissé ses prix de vente, les autres ont dû suivre; telle pendule de voyage valait 26 fr., on la vend aujourd'hui 10 fr. 50 c. Le prix des matières premières étant resté le même, le salaire des ouvriers a dû faire les frais de cette énorme diminution. Aussi l'état de cette population laborieuse est-il précaire; sans le nombre considérable des vieux ouvriers qui ont pu acheter ou construire une maison et possèdent un petit morceau de jardin, la fabrication deviendrait impossible, les salaires ne pouvant faire vivre une famille.

J'achève ainsi, sur une note douloureuse, cette enquête que l'aspect du pays semblait devoir rendre satisfaisante. Puissent les industriels dévoyés par l'esprit de concurrence, revenir à une plus saine appréciation des choses! et l'Aliermont pourra conserver cette fabrique intéressante de l'horlogerie.

Saint-Nicolas a seul gardé des ouvriers; il y en eut jadis à Dampierre et Saint-Aubin-le-Cauf dans la vallée de la Béthune, aujourd'hui ces villages et Freulleville ont trouvé un autre champ

d'activité : la population fabrique en immenses quantités les bourriches d'osier pour l'expédition du poisson et des fleurs.

Mais l'Aliermont proprement dit, en dehors de Saint-Nicolas, est une contrée agricole. Les autres communes ne possèdent point d'horlogers.

Quand on a dépassé un château auquel donnent accès de majestueuses avenues montrant, au nord, la vallée de l'Eaune, au sud celle de la Béthune, on trouve longtemps encore les ateliers; beaucoup sont installés dans les combles, la fenêtre ouvrant dans l'angle du pignon. La rue, insensiblement, se fait plus champêtre. A partir de la route d'Envermeu au « bout d'Amont » jusqu'au « bout d'Aval », à la croisée du chemin de Saint-Jacques, les maisons perdent leur caractère d'élégance, mais elles sont toujours entourées de leur parterre clos d'une haie d'aubépine ou de charmille bien taillée. Les jardinets s'agrandissent, deviennent des pâturages plantés de pommiers; au milieu sont les bâtiments pittoresquement éparpillés des masures. De temps à autre on trouve encore des jardins fleuris, des façades tapissées de clématites et de roses, véritables cottages où il ferait bon vivre; ce sont des demeures construites par des horlogers aux temps prospères.

Ce plateau manque malheureusement d'eau courante ; des puits pour les hommes, des mares verdâtres pour les animaux suffisent à peine aux besoins. Mais on ne s'en douterait pas en suivant cette route tracée sur l'arête entre deux vallées. Il y a tant de haies bien taillées, tant d'arbres autour des maisons, que l'horizon en est masqué. A peine peut-on apercevoir par instant les abîmes de verdure formés par les vallées. Un moment on distingue la petite ville d'Envermeu gentiment groupée autour d'une belle église et, de nouveau, la vue est fermée par cette muraille d'arbres et de haies qui emprisonne régulièrement les masures et les granges de torchis.

Voici sur le bord du chemin l'église ogivale, trapue, de Notre-Dame-d'Aliermont. Désormais le caractère rural du pays va s'affirmer encore, les masures sont plus espacées, on rencontre même quelques champs de blés. Au delà des pâturages, le plateau se couvre de moissons. Et la rue se poursuit ainsi, interminable. Bientôt elle remplit une crête étroite ; à droite et à gauche, des ravins profonds se creusent, laissant à peine place sur l'arête à la partie de l'Aliermont composée de la commune de Sainte-Agathe, et appartenant au canton de Londinières, dont le chef-lieu apparaît à une grande profondeur dans la vallée

de l'Eaulne[1], elle-même *rue* continue de villages de masures.

Encore quelques kilomètres et j'atteins Croixdalle, le dernier village de l'Aliermont, à demi sylvain celui-là, il est en partie enclavé dans la belle forêt de Hellet, qui s'étend jusqu'aux portes de Neufchâtel.

Je voulais gagner cette ville à travers bois, mais il se fait tard, je suis las et prosaïquement je me dirige sur la gare de Bures pour rentrer à Gournay. Le train arrive bientôt. Et nous voici en marche dans la vallée d'un charme si pénétrant à cette heure crépusculaire. Voici le château de Mesnières, un des plus beaux de Normandie, puis Neufchâtel.

1. Dans le pays on écrit *Eaulne*, la carte de l'Etat-major porte *Aulne*, comme on le verra page 69.

V

LE PAYS DE BRAY

Neufchâtel-en-Bray. — La Fête-Dieu. — Le mont Ricard. — Le pays de Bray. — Vallée de dénudation. — La boutonnière du pays de Caux. — L'industrie de la laiterie dans la Seine-Inférieure. — Les trayeurs. — Saint-Saëns et ses tanneries. — Serqueux. — Forges-les-Eaux et ses sources. — La vallée de Bray. — En descendant l'Epte. — Gournay. — Ferrières et ses fromageries.

Neufchâtel-en-Bray. Juin.

J'ai assisté à la transformation de la calme bourgade de Neufchâtel — en-Bray, dit-on, pour la distinguer de tant d'autres villes, bourgs ou villages qui eurent, au temps jadis, un *neuf chastel*.

Hier, cette capitale de la vallée de Bray m'était apparue avec toute la nudité de ses maisons de briques, semblable à une cité des Flandres, par hasard nette de brume, de fumée et de suie. Sauf une rue montueuse, large, bordée de magasins où se porte toute l'animation, toutes les autres voies sont d'un calme monacal. Peu d'édifices. Une ancienne abbaye renferme, dans ses vastes bâtisses, l'hôtel de ville, des écoles, des gendarmes. L'église est assez lourde, une grande et

grosse tour la signale de loin. Deux ou trois vieilles maisons mettent une note originale dans le décor.

Peu à peu, la ville s'anime. De toutes les portes on sort des draps qui sont tendus au mur, on y pique des roses, des guirlandes de verdure. La Grande-Rue prend aussitôt un air de fête, le sol se jonche de mousse sur laquelle, avec des fleurs, on dessine des croix, des cœurs et autres emblèmes religieux. Des reposoirs s'élèvent au fond de portes cochères ; le plus beau est à l'extrémité d'une merveilleuse allée de tilleuls conduisant à un château. A l'entrée de cette avenue, on a étalé une couche de plâtre sur laquelle on a peint une couronne comtale.

C'est la Fête-Dieu ; la ville s'est parée pour la procession, les cloches sonnent, les fillettes habillées de blanc, les bourgeoises en toilette luxueuse se pressent vers l'église. Le jour est bien mal choisi pour venir étudier le commerce local et l'industrie des fromages !

Pendant que la procession commence à se dérouler par les rues, je monte sur la colline pompeusement appelée mont Ricard. A mi-hauteur, sur la lisière d'un bois plein de pervenches et de violettes, on jouit d'une vue charmante sur la mignonne ville aux toits ardoisés ou roux, en-

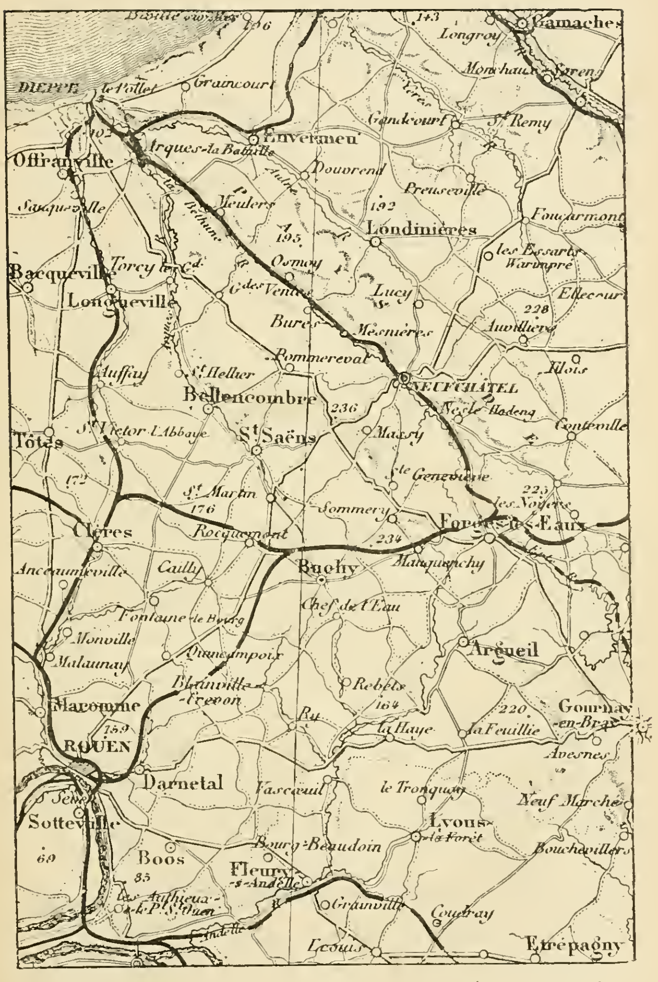
fouie dans une conque de verdure. Ah! le charmant coin de Normandie, fait pour la méditation et le rêve!

Pendant que le son apaisé des cloches vient jusqu'à moi, je continue l'ascension par de maigres pâtures ou de pauvres taillis sous lesquels la craie apparaît. Si le fond de la vallée est vert, d'un vert puissant, les pentes montrent souvent à nu la roche blanche; seul, le genévrier consent à vivre, ses touffes sombres se dressent çà et là, montant à l'assaut de la crête de hauteur régulière comme si le sommet des collines eût été brutalement nivelé.

Le mot colline est impropre. En réalité, ce pays n'a pas de chaînes de hauteurs, les vallées sont des dépressions creusées par les eaux. Chaque ruisseau, torrent formidable aux temps géologiques, a creusé peu à peu son thalweg et en a fait, au cœur du plateau de Caux, un val étroit et profond, une valleuse, dit-on vers la côte. Le phénomène s'est produit en double sens, selon la pente du plateau. Vers la mer, la Béthune a creusé son sillon, rythmiquement imité à droite par l'Eaulne, à gauche par la Varenne[1]. Ces

---

1. Sur les cartes de l'État-major, la Varenne porte le nom d'Arques que les gens du pays attribuent seulement au fleuve de Dieppe, formé par la réunion des trois rivières.



Échelle au 1/600,000e.

fissures se sont continuées vers l'Oise et la Seine par le Thérain et l'Epte. Les rivières sont séparées par d'étroites bandes crétacées, débris du plateau ainsi érodé.

Cette région curieuse forme le pays de Bray. Elle est semblable au reste du Caux par ses horizons réguliers, ses cultures, son absence d'eau. Les pentes montrent à nu la craie infertile ; le fond des vallées est couvert d'une végétation puissante.

La plus longue et la plus régulière des vallées, celle de la Béthune, est resserrée entre la crête de l'Aliermont et le plateau large, creusé de valleuses, portant la vaste forêt d'Eawy. Avec la vallée de l'Epte, entre Forges-les-Eaux et Gournay, elle forme plus spécialement le pays de Bray, sorte de long couloir que M. de Lapparent a comparé à une boutonnière ouverte dans le tapis vert du plateau de Caux. L'érosion a été puissante, car la contrée a une altitude variant de 200 à 250 mètres, et le fond de la vallée, vers Neufchâtel, est à moins de 70. Cette dénudation a mis à jour, dans le fond, le terrain jurassique, si propice à la production des herbages savoureux. Aussi, les vallées de la Béthune, du Thérain, de l'Epte et, à un degré moindre, celles de l'Eaulne et de la Varenne, se sont-elles revêtues de pâturages comparables aux prairies les plus

riches de la vallée d'Auge[1]. Nulle part, les animaux ne trouvent nourriture plus abondante. Le nombre des vaches élevées dans ces grasses vallées est prodigieux. Voilà pourquoi le pays de Bray est devenu un des plus puissants producteurs de France en lait, fromage et beurre[2].

Du sommet de la falaise du mont Ricard, près de la jonction des routes de Foucarmont et d'Aumale, on découvre la plus grande partie de la vallée de la Béthune, c'est-à-dire du Bray, les grandes prairies entourées d'arbres, « édifiées de constructions », comme disent les affiches pour ventes d'immeubles, et appelées *herbages*, mot qui

---

1. Sur la vallée d'Auge, voyez la 2e série du *Voyage en France,* chapitre XI (le Camembert), et surtout la 6e série (chapitre XII).

2. Le département de la Seine-Inférieure, c'est-à-dire, surtout, le Bray, a produit en 1896 une quantité de fromages à pâte grasse estimée à 423,477 kilogr., valant 431,936 fr. ; 226,456 kilogr. de fromage à pâte maigre valant 158,519 fr. Ces deux catégories sont des fromages à pâte dure. Dans les fromages à pâte molle, la production en pâte grasse a été de 1,948,200 kilogr., valant 1,820,442 fr. ; en pâte maigre on a produit 635,257 kilogr., valant 304,635 fr. La quantité de lait traitée s'est élevée à 423,060 hectolitres. La valeur totale des fromages produits s'est donc élevée à 2,715,532 fr.

Pendant la même période, le département de la Seine-Inférieure a produit 5,567,065 kilogr. de beurre, ayant une valeur totale de 13,426,202 fr. Le Nord, le Calvados, l'Ille-et-Vilaine, l'Orne et la Manche ont seuls produit une quantité supérieure de beurre.

Le département comptait, au 30 novembre 1892, 137,368 vaches, ce qui représente une valeur de plus de 3 millions.

désigne à la fois la terre, l'habitation et les étables. Les animaux qui paissent font des taches blanches ou rousses ; il sont innombrables. Sur le plateau, on ne trouve pas une seule vache. Sur les pentes crayeuses, des troupeaux de moutons pacagent sous la garde de bergers ; ici, le sol est sec, on n'a d'autre eau que celle des pluies recueillies dans les mares. Ces réservoirs donnent leur nom à plus d'une ferme, plus d'un hameau. Il y a tout près Sausseuzemare, nom que porte déjà une commune du Caux.

En descendant à Neufchâtel par Bouelle, je me suis arrêté dans les herbages pour contempler le spectacle placide de ces beaux troupeaux de vaches. C'est l'heure de la traite ; les *trayeurs,* nom donné à ces domestiques *brayons,* recueillent le lait dans de grands vases ; les vaches, en attendant leur tour, sont couchées autour d'eux.

Dans les herbages et dans les fermes, le lait recueilli est transformé en fromages qui ont fait la réputation de Neufchâtel. Les environs de la ville produisent surtout le *bondon,* semblable pour la forme, mais plus allongé, à l'ustensile de ce nom. A côté du bondon est un fromage de qualité moindre, le fromage de foin, vendu en grande galette comme le brie, et enrobé dans du foin sec. Le commerce est considérable à Neuf-

châtel et à Saint-Martin-l'Hortier, commune voisine, mais on ne saurait le comparer à celui de Gournay.

Le pays de Bray est donc une région purement pastorale, cependant il renferme un centre industriel considérable, sinon par la population, du moins par la valeur et la réputation des produits; c'est la petite ville de Saint-Saëns, entièrement consacrée à la tannerie des cuirs forts. Les eaux de la Varenne, les écorces de la forêt d'Eawy, une des plus vastes de France avec ses 6,559 hectares — peuplés surtout de hêtres superbes — ont sans doute fait naître sur ce point les établissements dont la marque n'est pas moins fameuse que celle de Châteaurenault[1]. Les cuirs d'origine étrangère préparés à Saint-Saëns « sont, dit le rapporteur de l'Exposition de 1889, de très bons produits d'un excellent usage. »

Seize tanneries, trois battages de cuir, diverses industries annexes emploient la plus grande partie des 2,400 habitants de cette petite ville travailleuse, qui a transformé les bâtiments de son abbaye en atelier de préparation des cuirs; la prospérité se maintient malgré l'éloignement des voies

1. Sur Châteaurenault et l'industrie de la tannerie en général, voir la 1re série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

ferrées. La gare la plus rapprochée, Critot, est à 7 kilomètres et les relations se font de préférence par celle de Montérollier-Buchy, à 10 kilomètres, mais à la jonction des lignes du Havre et de Rouen sur Amiens. Prochainement, un embranchement sera construit.

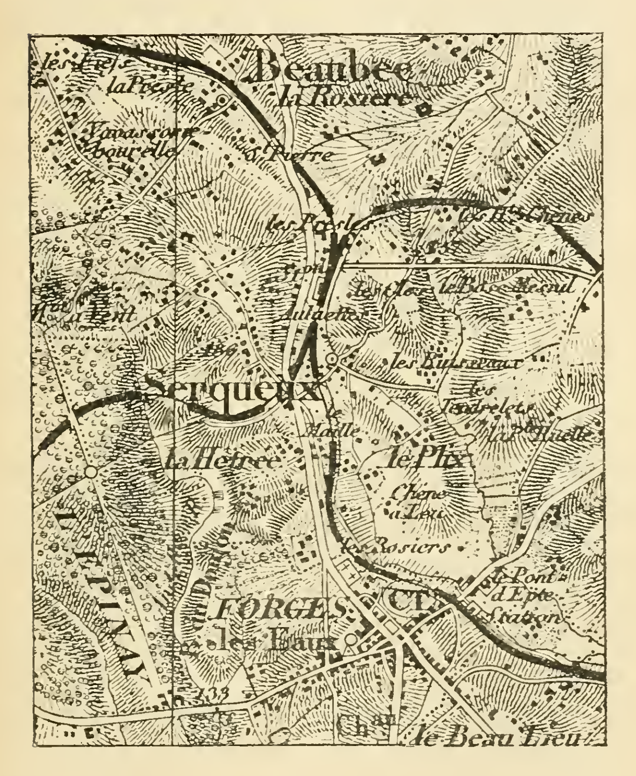
Au delà de Neufchâtel, en remontant la Béthune, la vallée se resserre, en conservant toujours son caractère herbager, coupée d'irrégulières rangées d'arbres masquant les toits rouges ou ardoisés. Des barrières de fil de fer commencent sur beaucoup de points à remplacer les haies qui prennent trop de place et réduisent la surface réservée au pâturage. Toute cette partie du Bray rappelle les abords de la vallée d'Auge ; ne retrouve-t-on pas ici un nom du Calvados, dans un autre Mesnil-Mauger[1] et les mêmes maisons de poutres et de torchis?

Serqueux, village jadis insignifiant, est devenu un centre pour cette partie du Bray. Les chemins de fer de Paris à Dieppe et de Rouen à Amiens s'y croisent, non loin de la ville balnéaire de Forges-les-Eaux. L'assiette du bourg est en un point hydrographique important. L'Andelle, l'Epte et un

---

1. *Voyage en France*, 5e série, chapitre XII.

affluent de la Béthune naissent sur ce seuil où se partagent les deux versants du Bray. La gare de



Échelle au 1/50,000e.

Serqueux, avec ses lourds wagons du réseau du Nord et les bâtiments de briques adoptés par

celui-ci pour ses constructions, détonne dans ce coin de Normandie ; on se croirait plutôt en Hainaut, vers Maubeuge ou Bavai.

Serqueux est une rue d'auberges et de maisons à étages, construites pour les employés du chemin de fer, formée par la route de Forges. 1,500 mètres séparent la petite ville de la gare de jonction ; pendant la saison, des voitures circulent entre celle-ci et Forges, dont la station dessert uniquement la ligne de Dieppe. Elles parcourent de beaux herbages, clos de haies bien taillées, où domine le charme. Ces haies masquent souvent le paysage. Cependant, on peut un instant découvrir le vallon où naît l'Andelle, active rivière qui, plus bas, fait mouvoir tant de grandes usines [1].

Forges n'est pas au bord de l'Andelle, elle est assise à la jonction de cinq grandes routes, sur l'étroite colline au pied de laquelle cette rivière, d'un côté, le Thérain de l'autre, roulent leurs eaux rares encore, dans un lit étroit, simple fossé. C'est une jolie bourgade aux maisons coquettes, les unes peintes de couleurs tendres, les autres en briques à deux tons. La place, c'est-à-dire le carrefour des

---

1. Sur la vallée industrielle de l'Andelle, voir la 6e série du *Voyage en France*, chapitre XX.

routes, possède le buste du graveur Brevière, né à Forges en 1797, mort à Hyères en 1869. L'inscription gravée sur le piédestal revendique pour cet excellent artiste le titre de « restaurateur en France de la gravure sur bois ».

Les eaux qui ont fait la réputation de Forges sont assez loin de la ville, dans le calme et verdoyant vallon de l'Andelle naissante. La route de Dieppe y conduit, bordée de villas, de maisons coquettes louées aux baigneurs, d'hôtels, dont quelques-uns assez luxueux. L'établissement est entouré d'un beau parc, dont les curiosités sont tarifées pour le visiteur. Moyennant un franc, on a droit à circuler et admirer. Les sources ferrugineuses portent des noms rappelant le séjour d'Anne d'Autriche, qu'accompagnaient Louis XIII et Richelieu : la Reinette, la Royale, la Cardinale. Deux vieux ormes évoquent le séjour de *Rousseau* et de *Voltaire,* un chêne de sept cents ans est consacré au souvenir de Mme *de Sévigné.* Forges est assez animé, pendant la saison, pour posséder un casino.

Le pays de Bray, sur ce versant de la Seine, se divise en trois dépressions, les hautes vallées du Thérain et de l'Epte et une sorte de vaste plaine qui prend plus particulièrement le nom de *vallée de Bray.* Entre Forges et Gournay, la carte

d'État-major, assez avare de ces indications de régions naturelles, porte ces mots. C'est une des parties les mieux délimitées de cette belle contrée ; tout le versant occidental est formé par le grand escarpement appelé falaise de Bray. A l'est, les hauteurs sont plus capricieuses, mais n'en forment pas moins une limite très caractéristique.

La falaise de Bray est fort régulière jusqu'aux environs d'Argueil. De là à Forges, des érosions latérales l'ont divisée en collines isolées, ou *monts,* en promontoires hardis. Sur l'un d'eux, fièrement campé, est le village de la Ferté-Saint-Samson, dont le nom rappelle, comme tant d'autres *fertés,* quelque forteresse puissante. Le village est au bord de l'escarpement ; il domine un immense paysage et offre sur le Bray une vue merveilleuse. La vallée étend jusqu'à Gournay sa nappe d'herbages, au milieu desquels la forêt de Bray met le tapis sombre de ses futaies. Cette vallée n'a pas de rivière, mais un ruisseau clair ou *rû* prenant le nom de la commune de Mésangueville. Ni bourg, ni village, de nombreux hameaux et d'innombrables *cours* ou *masures* bâties au pied des hauteurs. Le ruisseau de Mésangueville va rejoindre l'Epte en se creusant une sorte de défilé, les autres eaux de la vallée de Bray se

réunissent dans un ruisselet, la Morette, qui atteint l'Epte à Gournay, au sein des prairies les plus opulentes de toute la contrée.

Le temps m'a manqué pour gagner Gournay par la vallée ; revenu à Forges, j'ai pris le chemin de fer. Le trajet est charmant. La voie ferrée longe sans cesse l'Epte naissante aux innombrables méandres, parfois tracés dans de petites gorges. Le val de l'Epte est admirablement dessiné ; les collines, vertes et hautes, sont plantées de pommiers. Les herbages, où le gazon pousse dru, sont remplis d'un bétail superbe, à la robe rousse tachetée de blanc, et de jeunes chevaux pleins de feu. Partout on assiste au travail des trayeurs, sur tous les chemins on voit passer les voitures des laiteries. Cette région est la plus active pour l'industrie laitière : elle alimente Paris et toutes les grandes villes de la région. A Forges, j'ai vu dans la gare des wagons spéciaux appartenant à une maison locale et consacrés uniquement au transport du lait à Amiens.

Le centre du commerce est dans la petite ville de Gournay et son faubourg de Ferrières, commune particulière, mais, en somme, partie du même organisme commercial. Gournay a 4,000 habitants ; Ferrières, qui en a 1,200 seulement, renferme les établissements les plus considérables

pour la fabrication des fromages ; la gare est sur le territoire de cette dernière commune. Un mince ruisseau, dérivé de l'Epte, est la seule démarcation entre les deux centres. Une étroite et longue rue, bordée de maisons basses, se poursuit jusqu'à l'Epte, où commence la véritable ville, d'apparence prospère ; on y trouve des magasins de fruitiers et de primeurs et même un fleuriste.

La place centrale, vaste carrefour irrégulier, est ornée d'une fontaine de belle allure, donnant à cette partie de la ville un grand caractère d'élégance. Les halles et les hôtels animent la place, près de laquelle une ancienne tour des fortifications, pavillon trapu coiffé d'un dôme, a été transformée en hôtel de ville.

Devant l'église, un écriteau : *Louée des domestiques,* fait connaître un détail de mœurs dans le pays de Bray. L'édifice, assez lourd, est fréquenté par les pèlerins qui viennent faire leurs dévotions devant les reliques de saint Hildevère, évêque de Meaux, dont un seigneur de Gournay fit jeter le corps dans les flammes. Celles-ci refusèrent de détruire le cadavre. Le seigneur émerveillé se convertit et, dit une notice, fit bâtir une église *romane.* Il lui était difficile d'adopter un autre style en 960 !

Ce pays a pour sport favori l'art du pompier.

En Bray et dans le Vexin, les concours de pompes sont une institution. Pour amener pompiers et curieux, on fait des trains spéciaux ; il en est venu de Chartres cette année.

Ferrières n'a pas l'aspect citadin de Gournay : c'est un calme village aux maisons isolées, tapissées d'espaliers, vignes ou poiriers. Il possède de belles écoles dont une montre cette inscription : « fondée par Charles Gervais 1886 ». Gervais, c'est le nom populaire du fromage double crème. L'usine où celui-ci est produit, est à la sortie de Ferrières, sur le chemin de Senantes. J'espérais pouvoir visiter l'établissement et recueillir des détails sur cette industrie, mais la porte est rigoureusement close, je n'ai pu être admis dans cette vaste manufacture constituée par des bâtiments construits au fur et à mesure du développement pris par le commerce.

Je m'en reviens donc mélancoliquement à Gournay. Près du chemin de fer, la route porte une indication étrange : « Rouen, 50 kilomètres ; Marseille, 21 kilomètres. » — Hé quoi ! nous voilà si près de la Méditerranée !

— Ce Marseille n'est pas le Marseille de Provence, mais Marseille-le-Petit, chef-lieu de canton de l'Oise !

Près de là, une usine dresse une cheminée d'où monte un nuage de fumée noire. D'après une grande enseigne, c'est l'établissement de la Société de laiterie des fermiers normands. Je fais passer ma carte au directeur ; cette fois, cordialement accueilli, je puis suivre la marche de la fabrication.

En ce moment, le lait arrive sur les voitures des producteurs. Les brocs sont aussitôt déchargés et apportés dans une salle tenue très fraîche ; la voiture se recharge de brocs vides, qui ont été soigneusement lavés et stérilisés ; précaution indispensable pour obtenir des produits de première qualité.

Le lait traité dans les usines de Gournay vient d'un rayon de 10 à 12 kilomètres au maximum. Il est payé 25 centimes le double litre ; l'hiver, le prix atteint 40 centimes. La crème vaut de 80 centimes à 1 fr.; elle sert à la fabrication des fromages double crème.

Trois grands établissements à Gournay et à Ferrières emploient ensemble, par jour, 24,000 litres de lait en moyenne, il faut parfois de 3,000 à 4,000 vaches pour fournir aux besoins d'une seule usine. Les ouvriers se comptent par centaines.

La fabrication faite avec des précautions minutieuses, pour conserver au fromage l'arome spé-

cial au lait du pays de Bray, comporte surtout le fromage double crème ou petit gervais, et le demi-sel, fromage frais, de forme carrée, sur lequel est placée une petite étiquette blanche et bleue. Mais plusieurs établissements fabriquent aussi le port-salut, le brie, le camembert et le bondon de Neufchâtel.

En dehors des nombreuses laiteries établies dans le pays de Bray, beaucoup d'herbagers font des fromages ; ils emploient des laits écrémés et parviennent à produire des « neufchâtels » à des prix très modérés. Mais, peu à peu, on prend l'habitude de livrer le lait aux fabricants ; ils le paient à un taux supérieur au bénéfice que l'on peut attendre de la fabrication directe.

La valeur du fromage et du beurre dans le Bray, la Seine-Inférieure ou les départements voisins, dépasse certainement 30 millions. Si l'on considère la faible étendue de cette région longue de 70 kilomètres, large, en y comprenant toutes les vallées latérales, de 14 à 16 kilomètres, on reconnaîtra qu'il est peu de pays plus riche en France, même dans la riche Normandie.

VI

EN VEXIN

De Vernon à Gisors. — La vallée de l'Epte. — Le laminage du zinc. — Dangu, son haras et ses usines. — Gisors. — L'église Saint-Gervais. — Les ruines du château. — La vallée de la Troesne. — En Vexin. — Le Vexin normand et le Vexin français. — Chaumont-en-Vexin. — La grande falaise de Bray. — Éragny. — Les usines de Sérifontaine.

Neuf-Marché. Juin.

J'ai pris le chemin des écoliers pour gagner Gisors. Cette petite métropole du Vexin est reliée directement à Paris par la ligne de Dieppe, mais le trajet par Vernon et la vallée de l'Epte est plus intéressant. A remonter la petite rivière jusqu'à Gournay, on pénètre davantage dans l'intimité du pays.

Par un grand circuit autour de Vernon, le chemin de fer, passant près de l'atelier de construction du train des équipages [1], va franchir la Seine, permet d'apercevoir un instant le donjon carré de

1. Sur Vernon et son atelier militaire, voir 6e série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

Vernonnet, flanqué de quatre tours drapées de lierre et atteint l'Epte au moulin de Giverny. Désormais il suit sans cesse la jolie rivière, roulant ses eaux pures sous les grands arbres, entre des pentes douces cultivées en céréales. Dans les parties les mieux exposées sont de nombreux carrés de vignes, les dernières sans doute en cette partie de la grande banlieue de Paris. Les caves destinées à renfermer le vin légèrement âpre de ces confins de la Normandie et de l'Ile-de-France, sont creusées dans la craie affleurant partout dans ces vallées d'érosion. Les villages sont tous au fond de la vallée, sur un terrain profond où l'on fait en grand la culture maraîchère. La partie la plus marécageuse, au pied d'une colline très étroite, derrière laquelle sont la Roche-Guyon et la Seine, à moins de deux kilomètres de l'Epte, a été plantée de peupliers et d'autres arbres aquatiques. De beaux hameaux entourent cette sorte de forêt percée de canaux ; l'un d'eux, Gasny, emploie une partie de sa population à la fabrication des chaises, industrie si répandue dans la vallée de l'Eure, vers Pacy[1]. A en juger par la faible étendue des cultures, la propriété est très morcelée. Au delà de Gasny, le fond de la vallée est

1. 6e série du *Voyage en France*, page 287

nu jusqu'à la ligne d'arbres penchés sur l'Epte. Il n'y a là que des blés. Les pentes sont couvertes de pommiers, car la vigne a désormais disparu.

La rivière forme ici la limite entre l'Eure et Seine-et-Oise. Un des villages de ce dernier département, Bray, se présente sous un singulier aspect : presque toutes les maisons, même l'église, sont recouvertes en feuilles de zinc simulant l'ardoise, mode de couverture assez inattendu dans ce pays. Le phénomène s'explique par la présence à Bray d'une importante usine où sont laminés les zincs de la Vieille-Montagne. Cet établissement a succédé à des laminoirs de cuivre auxquels l'Epte fournissait la force motrice. Parmi les produits fabriqués à Bray, les ardoises en zinc, si l'on peut accoupler ces mots, sont devenues production considérable. Les bâtiments de l'usine, les maisons ouvrières ont été couverts par ce procédé et la population a imité l'exemple.

La vallée ne présente pas partout ce caractère industriel. On retrouve aussitôt les belles prairies au milieu desquelles l'Epte déroule son clair ruban. Quelques sites sont charmants. Ainsi, dans l'Eure, le château d'Aveny, entouré d'un grand parc, précédé par un joli pont de trois arches, au-dessus duquel de grands platanes étendent

leur ramure. La rivière coule rapide. Berthenonville offre d'aussi riants paysages. Le village, habité en partie par des fabricants de chaises[1], entouré de jolies villas, domine de grandes prairies où paissent en grand nombre des poulains et des pouliches; des vaches et des bœufs attachés au piquet font deviner l'approche du Bray. En même temps, les deux rives se font plus pittoresques, des ruines couronnent les coteaux. Les cultures empiètent parfois sur les prés, dans le fond de la vallée, où les betteraves donnent lieu à une grande exploitation pour le service des sucreries.

De nouvelles fumées d'usines annoncent Dangu. C'est encore un des laminoirs de la Vieille-Montagne. Mais Dangu doit sa notoriété à un autre établissement, le haras fameux du comte de Lagrange, d'où sont sortis nombre de chevaux vainqueurs dans les grandes courses. *Gladiateur* fut le plus fameux de ces héros à quatre pieds. Le château est une masse blanche, aux tourelles drapées de lierre, à demi enfouie dans les grands arbres. Le haras est au delà, au milieu d'immenses prairies, à travers lesquelles est dessiné le champ d'entraînement. Il est voisin d'une

---

1. Sur cette industrie, voyez la 7e série du *Voyage en France*, chapitre XVIII.

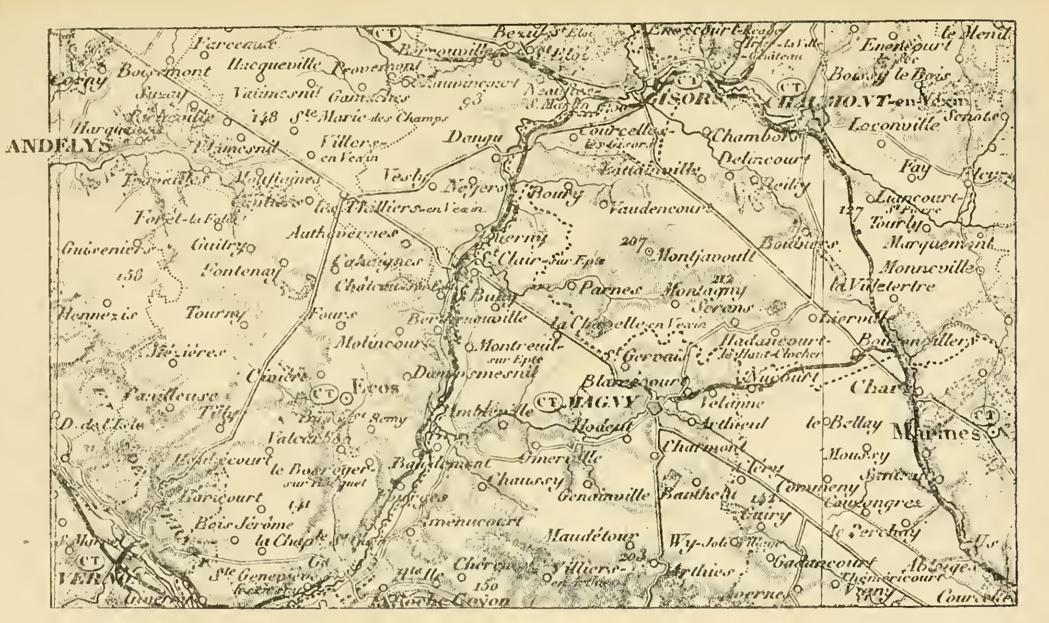
grande usine, assise dans un méandre de l'Epte, autour de laquelle sont étalées des peaux d'un blanc de neige; c'est une chamoiserie.

Le pays prend un caractère industriel. Déjà Dangu, où l'on fabrique des dominos, dépend de la région de Méru. Entre Courcelles et la colline couronnée par la tour démantelée de Neaufles-Saint-Martin, le hameau d'Inval possède des fabriques de chaussures et de lacets.

Voici la plaine de Gisors; à l'entrée, au milieu des prairies, une grande ferme offre un curieux aspect avec ses tours et ses bâtiments délabrés. Du sein des herbages, on voit surgir Gisors, la belle tour de son église, les tours ruinées de son château.

Dès l'entrée, la ville s'affirme prospère. La route de Dieppe, bordée de villas vers la gare, est, au cœur de la vieille ville, une large rue, sinueuse et montueuse, très amusante avec ses maisons à pignon, ses mansardes, ses enseignes, ses auvents, ses restes d'encorbellement. Elle l'est surtout sous le nom de rue du Bourg, au delà d'une dérivation de l'Epte appelée Fossé aux Tanneurs. Les magasins, nombreux et luxueux. dénaturent cependant ce coin archaïque de vieille petite ville.

A la jonction de l'Epte, de la Troesne, du Reveillon et de la Levrière, dans un cirque de belles



Echelle en 1/320.000e.

hauteurs. Gisors eut de tout temps une grande importance, militaire et commerciale jadis, simplement commerciale aujourd'hui. Les chemins de fer en ont fait un nœud secondaire du réseau, leurs rails rayonnent vers Paris, Beauvais, Dieppe, Vernon et Pont-de-l'Arche. Une preuve de cette ancienne prospérité est l'église Saint-Gervais, dont le superbe porche s'ouvre dans l'axe d'une ruelle de deux mètres à peine, bordée de maisons de bois assez banales, et portant le nom gracieux de ruelle des Épousées. Ce porche est une fort belle chose à laquelle la municipalité de Gisors devrait donner toute sa valeur en élargissant la voie d'accès. A l'intérieur, les artistes de la Renaissance se sont donné libre carrière. Leur œuvre enveloppe en entier l'édifice primitif construit pendant la période ogivale. Du xve au xviie siècle, on n'a cessé de doter cette église d'œuvres d'art, c'est comme une floraison de la pierre. A côté des emblèmes religieux, les corporations de métier ont marqué leur participation, les tanneurs et les autres professions ont fait sculpter sur des piliers les scènes de leur existence.

Tout cela manque d'unité, et pourtant l'ensemble est harmonieux. De même, la façade où les conceptions de la Renaissance ne sont pas

encore dégagées des formes générales de l'art gothique, est une page d'architecture bien particulière et digne d'attention.

Gisors est moins fière de ce monument que des ruines du château, rappelant le passé guerrier de la ville. Cette forteresse fut une des plus considérables de Normandie : elle couvrait un espace de trois hectares. Aujourd'hui, les avancées et les enceintes sont converties en promenades plantées de grands arbres. A l'entrée de la principale avenue, les habitants ont élevé une statue de marbre au général Blanmont, qui, soldat au régiment d'Auvergne en 1786, à l'âge de 16 ans, devint général de brigade en 1811. Ce vaillant enfant de Gisors, mort en 1846, avait fait toutes les campagnes de la République et de l'Empire. Sur le piédestal sont inscrits les noms d'Arlon, fort d'Exilles, Marengo, Eylau, Friedland, Stralsund, Rugen, Eckmühl, Ratisbonne, Essling, Wagram, Smolensk, La Moskowa, Krasnoë et Borisov. Les gamins de la petite ville, sans respect pour le vieux brave, ont bombardé la statue à coups de cailloux de silex et de verre brisé. Ils ont cassé l'épée et meurtri sur plus d'un point l'uniforme de ce général qui avait eu trente-deux blessures et neuf chevaux tués sous lui !

Le château a été démantelé de telle sorte, tant

de parties ont été si complètement nivelées, que l'on ne saurait se rendre compte de ce qu'il fut autrefois.

Pour remplacer les parties absentes, on a imaginé de faire, en bois et toile peinte, de faux mâchicoulis, de faux créneaux et même une fausse flèche, passablement dépaysée sur ces tours guerrières. La flèche est à demi renversée ; la toile, lamentablement effilochée, claque au vent! L'idée de ce décor est au moins baroque. Le jardin tracé dans l'enceinte est charmant, mais l'aspect est gâté par de laides halles au crépi de plâtre qui s'écaille.

Sauf l'hospice, les autres monuments de Gisors sont de faible intérêt. L'hôtel de ville est un ancien couvent de carmélites, où l'on a pu, en outre, installer un musée et, dans la chapelle, un théâtre. Sur le Fossé aux Tanneurs est une curieuse maison de bois sculpté.

.Peu d'industrie ; les habitants ont pour principale source d'activité le commerce avec les campagnes du Vexin et du Bray. Cependant, une grande usine de blanchissage et d'apprêts a été construite aux bords de l'Epte, pour traiter les toiles d'Alsace et du pays de Belfort.

Si Gisors est dans le Vexin normand, une de ses rivières, la Troesne, lui amène les eaux du Vexin

français par Chaumont et Trie-Château. Les deux parties du Vexin, celle de Normandie, celle de l'Ile-de-France, sont séparées par l'Epte. Cette région s'étend de l'Andelle à l'Oise, vers la rive gauche de la Seine. Gisors en Normandie, Pontoise dans l'Ile-de-France, en sont comme les capitales.

Entre l'Epte et la Troesne, le Vexin est fort accidenté ; le plateau, sillonné par d'étroits vallons, présente des mamelons réguliers, couronnés de bois ou de villages. Un de ceux-ci, Montjavoult, atteint 207 mètres d'altitude ; le bois de la Molière est à 212. Mais le sommet de Montjavoult, presque aigu, très découvert, offre un panorama bien plus vaste. Tout le Vexin, une grande partie de l'Ile-de-France se déroulent au regard. Pendant les grandes manœuvres, par un clair soleil d'automne, on distinguait jusqu'aux collines du bassin de Paris, au-dessus desquelles s'élançait le fuseau ajouré de la tour Eiffel. J'ai voulu aujourd'hui revoir ce tableau, mais le temps est brumeux, à peine distingue-t-on Gisors et la motte de Chaumont.

Celle-ci, étrangement régulière, se dresse au milieu de l'étroite vallée de la Troesne. Tout autour de cette hauteur, le bourg de Chaumont décrit une rue circulaire. Au sommet, des pans

de murs à peine visibles et des talus verdoyants sont la seule trace d'une forteresse jadis fameuse. L'église, au flanc du petit mont, est un élégant édifice de la Renaissance, demeuré inachevé, mais dont les pierres d'un gris doré se détachent admirablement sur le fond vert du coteau. Du sommet, on a une vue moins étendue que celle de Montjavoult, mais fort belle encore; le Vexin se présente comme un immense plateau sillonné d'ondulations basses et boisées.

Moins populeux, mais plus actif, est le bourg voisin, Trie-Château, dont l'hôtel de ville et l'église, une merveille, sont classés parmi les monuments historiques. L'industrie des centres voisins, Méru et Beauvais, s'est étendue jusque-là. Trie-Château fabrique la brosserie, des mètres, du cartonnage; une usine y chamoise des peaux. La Troesne et l'Aunette alimentent les usines. Trie est à deux kilomètres à peine de Gisors.

Le chemin de fer de Beauvais, en quittant la vallée de la Troesne, monte sur le plateau du Vexin par le fond de dépressions sans eau; il rencontre une ligne de hauteurs et les troue par un tunnel de 1,500 mètres. A peine le train a-t-il débouché, et l'on découvre de vastes campagnes semées de grands bois. C'est le Beauvaisis.

Au lieu de descendre vers Beauvais, je me suis arrêté à Auneuil pour faire l'ascension des pentes de la grande falaise de Bray. Nulle part la preuve de l'érosion par les eaux n'est plus saisissante. C'est une ligne, un mur formidable ; aucune chaîne de collines n'est plus régulière. Le plateau, d'une horizontalité absolue, — car le nivellement ne descend pas au-dessous de 224 mètres et ne dépasse pas 231, — domine Beauvais, le pays de Thelle et, par delà le Thérain, les plaines du pays de Hez. Le Thérain étant à 52 mètres d'altitude seulement, le pays de Hez à moins de 100 mètres, on comprend combien est vaste le panorama présenté par la crête de la grande falaise.

La trouée du tunnel d'Auneuil marque la limite de ces petites régions naturelles. Sur le chemin de fer même, au-dessous d'Auneuil, Saint-Léger-en-Bray est le dernier village portant le nom de la vallée. A l'est, c'est le pays de Thelle ; la falaise borne les parties hautes du Vexin.

Les pentes de la falaise, très raides, çà et là revêtues de bois, sont surtout tapissées d'un gazon maigre et court, qui fait ressembler l'immense paroi à un rempart revêtu de mousse.

Quelques-uns des villages du Vexin sont des sortes d'annexes du pays de Méru pour l'indus-

trie. Le Mesnil-Théribus fabrique des boutons de nacre, Liancourt fait des ressorts d'horlogerie. D'ailleurs, toute la contrée appelée Thelle est parsemée de villages industrieux. Je me propose de les visiter avant de gagner Beauvais.

Entre Gisors et Gournay, l'Epte parcourt une vallée très *brayonne* par l'aspect, par ses bords réguliers, ses beaux herbages remplis de bœufs, de vaches et de chevaux. Mais des cultures couvrent les pentes, des retenues servent à faire mouvoir des rouages d'usines. Éragny fabrique des feutres; Sérifontaine, gros village noirci par la fumée des usines, est un des plus grands producteurs de cuivre laminé de la France entière; on y emboutit les enveloppes métalliques pour gargousses de notre artillerie. Ruelle s'y alimenta en disques de laiton jusqu'à la mise en activité de ses ateliers de fonderie et de laminage[1].

La Vieille-Montagne lamine le zinc, une usine fabrique des lacets. Une rue est entièrement formée par des cités ouvrières.

Avec Sérifontaine finissent les usines. La vallée de l'Epte, en amont, est entièrement pastorale ou

---

1. Voyez 15e série du *Voyage en France*, page 95.

agricole. Toutes les gares sont remplies de vases à lait revenant vides de Paris, pendant que d'autres arrivant remplis sont immédiatement chargés sur des wagons à deux étages.

La betterave cultivée sur le plateau descend parfois jusque dans la vallée. Deux grandes fermes, Guerguetalle et Gueuloncourt, sont entourées de champs où commencent à poindre en longues lignes les feuilles de la plante sucrière. Mais c'est un accident; aussitôt recommencent les herbages peuplés de vaches superbes, aux robes lustrées de couleurs variées. Le village de Talmontiers est gracieusement assis au bord de la rivière, au milieu de ces prés opulents et animés. Tous les hameaux, d'ailleurs, sont riants, ceux-là surtout qui ont gardé leurs toits de chaume et leur façade de charpente. Jusqu'à Gournay, c'est une succession de paysages tranquilles arrosés par la riviérette coulant dans les grands prés. Les collines taillées en falaises s'écartent insensiblement pour former le vaste et riant bassin au milieu duquel s'étale la petite ville.

VII

LES TABLETIERS DE MÉRU

Beaumont-sur-Oise. — La fabrication des métronomes. — Le pays de Thelle. — Les industries. — Persan et ses usines. — En remontant l'Esches. — La culture des haricots. — La métallurgie à Bornel. — Méru et ses industries. — La pêche et le commerce de la nacre. — Sciage du bois, de l'os, de la nacre. — Les touches de pianos. — Les marques de jeux. — Les boutons d'os et de corozo. — Fabrique de jouets.

Méru. Juin.

Du haut de la terrasse qui porte l'aimable petite ville de Beaumont-sur-Oise, on jouit d'une vue étendue sur la vallée, égayée par le large et clair ruban de la rivière et de vastes plaines ondulées, striées de ravins, semées de villages enfouis sous les arbres. Plaines de grandes cultures où les céréales, les prairies artificielles et les betteraves couvrent des champs crayeux, mais soumis à une culture intensive. Cette contrée, séparée des coteaux boisés du Vexin par un étroit vallon, s'appelle le pays de Thelle, ce fut jadis une des divisions de l'Ile-de-France. Le nom a survécu à la création des départements. Il y a encore une

forêt de Thelle entre Auneuil et Gournay, un chef-lieu de canton de l'Oise s'appelle Neuilly-en-Thelle; d'autres villages rappellent par leurs noms celui du district. Le Thelle dut être tout le plateau de la grande falaise, entre la plaine du Thérain et les coteaux accidentés du Vexin; il devait finir d'un côté vers Précy-sur-Oise, non loin de Creil, de l'autre vers Gournay.

Ce petit pays, à en juger par l'aspect, n'offrirait rien au visiteur; il a la banalité de la plupart des plateaux autour de Paris. Il ne mérite pas ce dédain, car il constitue une des régions industrielles les plus curieuses de la France entière, comme le sont dans l'Eure la région des ferronniers de Breteuil et celle des fabricants d'instruments de musique et de peignes vers Ivry-la-Bataille et Anet[1]. La tabletterie, la préparation de la corne, de la nacre et de l'ivoire répandent le bien-être dans toute la région, en même temps les petites mais abondantes rivières de l'Esches et du Thérain font mouvoir de grands établissements métallurgiques ou textiles.

La lecture du Bottin, cette mine de précieux renseignements, est fort curieuse en ce qui concerne les quatre cantons de Méru, Neuilly-en-

1. Chapitres XVI et XIX de la 6e série du *Voyage en France*.

Thelle, Noailles et Mouy ; elle révèle une multitude de petits métiers dont on ne s'imagine guère l'importance. J'ai relevé en nombre des fabriques de boutons d'os, d'ivoire ou de nacre, de brosses, de chausse-pied, de dièses pour pianos, de dominos, de fiches et jetons pour jeux, d'étuis à lunettes, d'éventails, d'articles de bureau, de manches d'outils, de mesures de capacité, de queues de billards, que sais-je encore ! Chacun de ces objets est lui-même subdivisé en une foule d'autres.

Il n'est pas un village, pas un hameau où la population ne se livre à quelque petite industrie. Le travail de la tabletterie a même franchi l'Oise ; Beaumont fabrique des métronomes. Autour de la gare, dans la commune de Persan, c'est, au contraire, la grande manufacture. Des forges, une distillerie, une fonderie, une puissante usine pour la préparation du caoutchouc et de la gutta-percha, une fabrique de formes pour chaussures, une teinturerie, une fabrique de tapis et d'étoffes d'ameublement font de ce faubourg de Beaumont un centre ouvrier considérable. Une grande partie des travailleurs de Persan habitent la ville. Les deux communes ont ensemble près de 6,000 âmes.

Un petit cours d'eau, l'Esches, atteint l'Oise à Persan ; il s'est creusé au sein du pays de Thelle

une vallée étroite où, peu à peu, il s'accroît de sources issues des infiltrations de ce plateau perméable. Le chemin de fer de Méru-Beauvais-Le



Échelle au 1/80,000e.

Tréport profite de cette fissure et l'épouse fidèlement jusqu'à Coudray-Belle-Gueule, où, par un long tunnel, il troue la grande falaise de Bray. La ligne, au départ de Beaumont, s'élève à travers

les blés et les betteraves pour venir traverser l'Esches près du gros bourg de Chambly, qui possède une industrie particulière, celle des gros gants.

Et, désormais, on remonte l'étroit vallon, très joli sur la rive droite surtout, bordée de coteaux boisés. Un village, Ronquerolles, est enfoui dans les arbres. La rive gauche, plus nue, est couverte de moissons ondulantes ; entre les blés s'étendent de grandes plantations de haricots, culture importante dans cette région[1]. Les terres maigres et les chaumes sont livrés au pacage du mouton, objet de soins assidus ; la commune de Belle-Église possède un éleveur de mérinos.

D'un ravin descend à l'Esches le ruisseau de la Gobette. Au confluent est bâti le village industriel de Bornel, assombri par la fumée de grandes usines. Un vaste établissement étire et lamine le cuivre et le laiton, un autre tréfile le fer et le transforme en grillages et ronces artificielles ; à côté, une manufacture produit les métaux blancs

1. D'après la statistique agricole décennale de 1892, l'Oise a consacré 1,614 hectares à cette légumineuse, le produit a atteint 35,504 hectolitres valant 1,082,984 fr. Six départements seulement : Dordogne, Seine-et-Oise, Haute-Garonne, Nord, Loir-et-Cher et Vendée ont eu une production supérieure. Les haricots de Soissons sont d'ailleurs cultivés surtout dans l'Oise, aux environs de Noyon. (19e série du *Voyage en France*.)

devenus d'un si grand usage : maillechort, argentan, etc. ; il produit des fers ronds, des disques, des lunettes. Les betteraves du plateau sont amenées à Bornel dans une distillerie. En dehors de ces manufactures, la population travaille aux divers produits de la région : brosses à dents, dièses en ébène, touches pour pianos, orgues et harmoniums. Désormais chaque village est un centre de travail. Fosseuse, assis à l'entrée du bois de ce nom, et dont la gare est si gaiement fleurie de grands pavots, procède au nickelage et fait des produits chimiques. Esches, qui a imposé son nom au petit cours d'eau formé par la jonction des *rus* de Méru et de Mortefontaine, taille et polit des couverts en ivoire.

En réalité, la rivière naît ici ; de vastes cressonnières, de grands prés couverts de bétail annoncent des fontaines abondantes. Les pentes ont de beaux arbres ; en amont d'Esches, on voit la craie percer les pentes. Le ru n'a qu'un filet d'eaux sales, fournies par les déjections de la petite ville de Méru et les produits de la condensation de la vapeur dans les usines. Des carrières de craie, des maisons de briques, voici Méru.

Ce n'est pas une bien grosse cité, elle ne compte pas 4,600 habitants, mais sa population est une des plus industrieuses de France, et les vingt

communes du canton sont pour la plupart des dépendances de son activité. A en juger par l'emploi presque général de la brique, on se croirait dans une ville du Nord, très propre ; la voie principale, presque l'unique rue, court pendant près de 1,500 mètres au fond du vallon ; les magasins nombreux et bien fournis abondent, mais, sauf quelques enseignes, rien n'indique les industries spéciales à cette bourgade. Il faut aller dans les ruelles écartées pour trouver des ateliers et à l'extrémité, vers le nord, pour rencontrer les établissements où la force motrice est louée aux petits patrons et aux ouvriers. La plus vaste de ces usines, appartenant à M. Dégremont, a fait naître une cité ouvrière au flanc du coteau.

Un ami m'a recommandé au docteur Castro, d'origine hellénique, installé dans ce chef-lieu de canton du Thelle. Grâce à lui, une visite méthodique de quelques établissements a été organisée pour me permettre de suivre la fabrication des innombrables objets connus sous le nom générique de tabletterie. Il y a des usines à vapeur à Méru, Andeville, La Boissière, Sainte-Geneviève, Noailles, Hermes, Fresneaux-Montchevreuil. Je ne pourrai les voir toutes, mais celles de Méru offrent un échantillon de tous les produits.

Nous avons commencé par une des usines de la famille Dégremont, le propriétaire m'en a fait les honneurs avec une parfaite bonne grâce. Le premier atelier où nous sommes entrés est consacré au travail de la nacre, dont les morceaux de grandes dimensions sont employés aux objets de luxe : manches de couteaux, marques de jeux, couvertures de porte-monnaie ou de livres de messe, etc., et dont les menus débris sont utilisés pour la marqueterie. Dans beaucoup d'ateliers, la nacre est tout entière utilisée pour la fabrication des boutons doubles, champignons ou « tibis », dont la consommation est formidable.

D'où vient la nacre, cette grande coquille plate, aux reflets d'acier, que Méru reçoit en wagons complets ?

Par extraordinaire, nous nous trouvons ici en présence d'un produit en grande partie d'origine française. La nacre, coquillage d'un mollusque appelé pintadine, arrive surtout de nos possessions des îles Touamotou, archipel comprenant quatre-vingts îles, dont 48 possèdent des nacres et 34 seulement sont productives.

La pintadine ne vit pas dans la mer même, mais dans le lagon circulaire que l'on trouve au centre de chacune de ces îles de corail. Jadis les coquillages abondaient ; l'exploitation a été faite

avec tant d'imprévoyance, que nombre de lagons sont aujourd'hui épuisés. Beaucoup n'ont d'ailleurs jamais renfermé de pintadine; pourtant le savant M. Bouchon-Brandely, au cours d'une mission dans l'archipel, a reconnu qu'en appliquant les procédés de l'ostréiculture, on pourrait créer partout une source permanente de richesses; pour cela, il faudrait une surveillance régulière sur ces îles, dont beaucoup sont inhabitées, et n'ont d'autre végétation que celle des cocotiers produisant la noix de coprah.

En dehors des Touamoutou, l'archipel des Gambier possède plusieurs îles dans lesquelles on pêche la nacre; celle-ci est de qualité moins belle, mais renferme des perles.

Un tableau, relevé dans la *Revue coloniale,* donne la production nacrière depuis 1889; elle est fort inégale, ayant varié de 210,000 à 525,000 kilogr. pour les Touamotou; la plus grande récolte a été obtenue en 1894, la plus petite en 1895. En 1896, dernière année recensée par les contributions, on avait pêché 393,430 kilogr.; les Gambier, dont la production moyenne est de 150,000 kilogr., en avaient donné 134,000. En tout, en 1896, 527,000 kilogr. La moyenne annuelle pour nos colonies serait d'environ 525,000 kilogr.

Il est triste de constater que la France n'em-

ploie même pas la vingtième partie de cette production ; pendant ces huit ans, la moyenne a été de 26,000 kilogr. ; nous en avions importé 61,000 en 1895, mais pas du tout en 1896. Cependant la France emploie chaque année plus de 2,500 tonnes (2,500,000 kilogr.) de nacre pour la tabletterie, la marqueterie, l'ébénisterie, l'éventail et surtout le bouton. Elle va acheter sur les marchés étrangers ce produit d'une colonie ignorée chez nous, et qui pourrait nourrir, par l'exploitation du coprah et de la nacre, plus de 100,000 de nos nationaux ! Pour ce commerce des Touamatou, nous possédons deux goélettes sous pavillon français et elles ont Hambourg pour port d'attache !

Le prix 5 fr. par kilogramme atteint en 1896 par la nacre de belle qualité des Touamatou montre quelle est la perte causée au commerce français par cette indifférence.

Si la nacre de notre archipel est recherchée, c'est à cause de la beauté de ses nuances : le bord est noir ; l'intérieur, d'un beau blanc irisé, reflète toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; la nacre des Gambier est moins appréciée.

L'emploi du scaphandre ayant amené un épuisement abusif des lagons, cet appareil est prohibé depuis le 1er janvier 1893. La pêche est pratiquée seulement par des plongeurs à nu ; les Touamo-

tou en comptent 2,000, les Gambier 250 ; dans la seule île d'Hikouérou, le 30 novembre 1896, 1,685 plongeurs se trouvaient réunis.

Les naturels de ces îles, dit la *Revue coloniale,* n'ont pas d'autre industrie que la pêche et leur aptitude est véritablement merveilleuse.

Le seul appareil dont ils se servent est une lunette de calfat destinée à leur permettre d'examiner, de la surface, le fond qu'ils veulent explorer.

Aucune précaution n'est prise par les plongeurs, qui se bornent à respirer fortement avant de se laisser choir au fond de l'eau, les pieds les premiers.

Les meilleurs descendent jusqu'à 40 mètres de profondeur et peuvent rester de deux à trois minutes sous l'eau. Une fois la cueillette faite, ils reviennent à la surface, sans le secours d'aucun cordage, et avec une incroyable promptitude.

La nacre appartient à l'indigène qui va la chercher, qui la vend ce qu'il peut, et payable à son choix, en argent ou en marchandises.

Il n'y a pas d'engagement entre patrons et pêcheurs, et la disposition de l'article 16 du décret du 31 mai 1890, relative à la réglementation des contrats, n'a pas encore eu lieu d'être appliquée.

On a beaucoup parlé des dangers de ce genre d'exploitation et des accidents occasionnés par les requins. Tout cela est très exagéré, et depuis le commencement de la campagne à Hikouérou, où il y a plus de 1,800 plongeurs, deux décès seulement par immersion ont été signalés.

Notre réglementation sur la pêche ne porte actuellement aucune réserve quant à la dimension et au poids des huîtres et se borne à soumettre les lagons à une coupe réglée.

Un arrêté du gouverneur en conseil privé fixe, chaque année, les îles ouvertes à la plonge et classe, en même temps en cinq groupes, les îles de l'archipel de Touamotou.

La pêche est pratiquée pendant toute l'année dans ce dernier et ne dure que six mois aux Gambier, du 1er novembre au 30 avril.

Cette digression sur de lointaines îles d'Océanie n'est pas inutile, car les origines de la nacre ne sont pas moins inconnues que la fabrication même des objets tirés des coquilles de pintadine et qui entrent pour une si grande part dans l'activité de nombreuses communes. Nous allons retrouver à chaque instant la nacre dans les ateliers du pays de Thelle, avec l'os et le corozo.

L'os, plus commun, d'infiniment plus bas prix, joue un rôle prépondérant à Méru et dans les villages voisins. Les os, arrivés par pleins wagons, sont sales et puants ; on les dégraisse à l'eau bouillante, des machines grinçantes et sifflantes les coupent, les débitent en morceaux minces, longs ou courts, en bâtonnets que d'autres machines tracent, tournent, cisèlent. Ici, les os sont transformés en plaques de dominos ; à côté, on

voit sortir des canules, plus loin des cure-ongles, des touches de piano, ensuite des cubes réguliers qui deviendront des dés à jouer. Chaque ouvrier a une spécialité; d'une année à l'autre, il produit sans cesse le même objet, aussi arrive-t-il à une dextérité remarquable.

Voyez, ici, s'empiler des plaques minces destinées à devenir des étiquettes ou des jetons, voyez ces dos de brosses à dents, si rapidement découpés dans un os ; admirez comment les machines arrondissent les angles, dessinent les parties concaves et les nervures ; voyez, sur une côte de bœuf, ces engins qui, avec une allure vertigineuse, trouent un embryon de bouton qu'une autre machine fera tomber de son alvéole. Le bouton n'est pas formé, c'est une sorte de court cylindre, une machine dite anglaise en fait d'un seul coup un double bouton, un champignon, en creusant tout autour du cylindre une large et profonde rainure.

D'autres machines font le bouton ordinaire, le vulgaire bouton percé de quatre trous. Quatre énormes aiguilles coniques creusent tous les trous à la fois. Une poussière blanche, une odeur d'os fort désagréable, saisissent le visiteur; les ouvrières n'y font guère attention, cependant il y a parfois un souci de coquetterie, quelques femmes ont mis des fleurs près de leurs machines.

Au milieu de ces bruits, de ces sifflements, de ces grincements, de ces poussières qui pénètrent partout, je continue ma visite : ici on fait des hochets ou des bouts de biberons, là on prépare des montures pour houppes à poudre de riz, dont le duvet est placé dans un atelier spécial.

Mais le bouton est l'article le plus abondant. Avant d'arriver au triage où seront éliminés les produits défectueux et au polissage au moyen de sciure de bois dans des tonneaux sans cesse agités, le bouton passe dans six mains différentes; les principales opérations sont le traçage, le détachage et le creusage. La rapidité du travail est telle, que l'on est parvenu à faire 1,700 boutons pour vingt-deux sous. Une machine à creuser produit de 130 à 140 grosses par jour.

A Méru 150 à 200 hommes font le bouton, 20 femmes sont employées à l'encartage.

Le bouton de nacre ne se produit pas en usine; il est entièrement fabriqué à la campagne, car il ne demande pas d'opérations industrielles aussi complexes que celles du bouton d'os; celui-ci rend obligatoire l'emploi de la vapeur, au moins pour le lavage des os.

Dans beaucoup de pays, dans l'Amérique du Sud, notamment, et même dans nombre de cantons français, on ne voudrait pas de l'os naturel,

il faut des couleurs voyantes. Et les fabricants de Méru plongent leurs produits dans des bains rouges, bleus, verts, jaunes, noirs, etc. Chacun d'eux a un secret pour obtenir une teinture très voyante et solide.

Depuis quelques années, l'os venu d'Angleterre ou d'Amérique a un concurrent dans le corozo, ou noix de tagua, fruit produit par un arbre nommé *Phytelephas*. Ce périsperme est si dur et blanc, lorsqu'il est découpé, que l'on pourrait le prendre pour de l'ivoire ; on lui donne souvent le nom d'ivoire végétal. Les boutons et menus objets obtenus dans cette matière ont plus de cachet que ceux d'os, aussi la préparation tend-elle à prendre un grand développement. Nos industriels avaient laissé l'avance à l'étranger, aujourd'hui l'importation des boutons de corozo n'existe plus. Toute la consommation française s'alimente en France. Même les débris, réduits en poudre fine comme de la farine, ont un rôle important : ils servent à. . . . fleurer le pain, c'est-à-dire à l'empêcher d'adhérer aux parois des fours. A Paris, où l'industrie du bouton de corozo a une importance considérable, les fabricants se sont entendus pour vendre en commun les déchets de leur production.

Quant à la poussière d'os, son rôle est surtout

grand en agriculture, c'est un engrais très puissant.

Dans une dépendance des usines Dégremont, M. Castro m'a conduit chez un petit fabricant en chambre, M. Varengat, qui se livre exclusivement à la production des marques de jeux de grand luxe. M. Varengat n'a pas d'ouvriers ; il travaille seul, dans un atelier où, nul ne pénétrant jamais, je n'ai pas été admis, mais il m'a apporté dans sa cuisine des marques pour bézigue, piquet, etc. Quelques-unes de ces marques valent jusqu'à cent francs la paire. La plaque est en ivoire, la touche est en nacre. D'autres sont en bois précieux : palissandre, bois de rose, érable moucheté, etc. Il y a là des merveilles.

Les usines de MM. Dégremont — il y a deux maisons de ce nom — ne travaillent pas seulement l'os et la nacre, elles débitent le bois en branches d'éventails ou branches de mètres, opérations faites pour le compte de fabricants de la région, qui achèvent ces objets.

La plupart des fabricants de Méru louent la force motrice et une place ou un atelier dans les usines à vapeur. Au contraire, le domino se fait, à domicile, presque tout le travail étant exécuté

à la main. Cordialement reçu chez un *dominotier,* j'ai assisté à l'achèvement de ces jeux pour lesquels j'avais vu débiter l'os. Sauf le creusement des trous à teindre en noir, l'opération est très simple : la plaque d'os est collée sur une plaque de bois préalablement plongée dans un bain de teinture noire ; on place les rivets qui sont fixés à coups de marteau, on trace au noir les séparations et le domino est achevé. Méru en fait de très grands pour l'Allemagne, de très petits pour la Normandie, où ce jeu est fort répandu ; mais la plus grande partie de la production va en Angleterre.

D'autres objets sont fabriqués par l'ingénieuse population de Méru. Chez M. Lamy, j'ai vu le bois prendre toutes les formes : coupe-papier, cuillers à moutarde, anneaux de serviette, hochets, pelle à sel, fourchette, chausse-pied, navette à filet. Des machines font tout cela avec une rapidité qui tient de la prestidigitation. Une d'elles, la *roulette,* donne au bois une forme grossière, une *molette* creuse ensuite pendant une ou deux secondes et l'objet est achevé. Le bois est l'article commun, mais on emploie aussi le buffle.

M. Lamy fait encore des boîtes à domino, des damiers, des jeux de l'oie, des boules de loto, des

boîtes et des coffrets. Il fait des disques de bois avec une fente pour fixer les soldats de fer-blanc ; puis ce sont des articles de démonstration pour les écoles : losanges, rectangles, etc., des palettes pour loteries, des jeux de cubes, de mosaïque, de construction ; la nomenclature des objets débités dans les troncs de hêtres, de charmes et d'aulnes de la forêt de Compiègne demanderait un volume.

L'activité est fantastique dans ces ateliers, où la division du travail et les machines permettent d'arriver à un bon marché extraordinaire. On m'a montré des jeux de dominos livrés à 6 fr. 75 c. la douzaine !

VIII

LES ÉVENTAILLISTES AU VILLAGE

Les éventails de Méru. — Origines de l'éventail dans l'Oise. — Andeville. — Aspect du village. — Le ciseleur de nacre. — Prospérité et décadence. — Sainte-Geneviève. — Les monteurs d'éventails. — Situation de cette industrie. — Moyens de la relever. — La concurrence étrangère. — Le travail industriel aux champs. — Les vitres de corne. — Le bouton de nacre. — Les villages « boutonniers ». — D'Andeville à Fresneaux-Montchevreuil. — Teinture et gravure des boutons.

Montherlant. Juin.

J'avais vu, chez M. Degrémont, fabriquer les branches d'éventails en bois de poirier destinées aux fabricants de quelques villages du plateau de Thelle. L'éventail est ici une industrie importante. Jadis, Méru faisait uniquement l'éventail commun, à monture de bois ; deux villages, Andeville et Sainte-Geneviève, produisaient les montures en laque ciselée et à jour. Un fabricant de Méru, M. Fleury, a entrepris la fabrication des éventails de luxe. Un procédé lui a permis de donner à la corne une transparence comparable à celle de l'écaille ; les ouvriers niellent et gravent

cette matière, comme ils gravent et niellent la nacre et l'ivoire. En appelant des graveurs du dehors, on a pu former à Méru des artistes qui rivalisent avec ceux d'Andeville, mais sans posséder encore l'originalité et le goût créateur qui sont la marque de cette intéressante commune.

Il y a des merveilles dans les magasins d'éventails de Méru et de sa banlieue, merveilles peu connues en France, car l'éventail n'est guère employé dans notre pays. On a calculé qu'une Française se servait dix ans du même éventail; chaque femme espagnole en use trois ou quatre, autant pour parler que pour s'éventer, a dit irrévérencieusement un humoriste, M. Guy Tomel.

Mais si la France emploie peu d'éventails, elle n'en est pas moins la terre classique pour la fabrication. Paris et l'Oise sont à la tête du commerce. Méru eut même à lutter au siècle dernier contre les éventaillistes parisiens; ceux-ci avaient obtenu une sentence de police qui interdisait aux marchands forains d'apporter et de conduire directement les marchandises de tabletterie, de lutherie et de bois d'éventails. Le 11 octobre 1778, les gens de Méru protestaient contre cette mesure en rappelant que « depuis un grand nombre d'années, ils ont toujours été dans l'usage de fabriquer lesdites marchandises et de les faire con-

duire par le messager de Méru et autres en cette ville de Paris, à l'hôtellerie où pend pour enseigne le Lion d'Argent, rue Bourg-l'Abbé. »

Si Méru a le rang de capitale de la tabletterie, l'éventail échappe désormais à sa prépondérance, le grand centre de production est Sainte-Geneviève, village du canton de Noailles, avec la Boissière et Coudray-Belle-Gueule pour annexe; le centre artistique est Andeville.

En route pour Andeville, bourg où, me dit-on, il y a 25 ou 30 dessinateurs ou sculpteurs sur nacre, ivoire, écaille ou bois des îles. Le chemin monte sur le plateau de Thelle, où la craie est recouverte par une mince couche de terre végétale. Des céréales, quelques pommiers, des bouquets de bois largement espacés, telle est la physionomie de cette contrée assez monotone, semblable à la Beauce.

Mais les villages sont aussi coquets et vivants que sont mornes les villages beaucerons. Andeville produit une vive surprise. La plupart des maisons sont entourées de beaux jardins et précédées de parterres fleuris de roses. Beaucoup sont d'élégantes villas ; on se croirait dans quelque joli coin de la banlieue de Paris. On trouverait difficilement ailleurs une bourgade rurale

aussi riante et fleurie. Les édifices publics participent de cette prospérité, l'école publique est précédée par une belle grille.

Cet aspect d'aisance est dû à l'éventail, mais il masque aujourd'hui une véritable décadence; après des années de prospérité, l'industrie subit une crise. Andeville avait cependant vu naître le travail de la nacre. Ses ouvriers taillaient les coquilles pour la tabletterie, ils firent les premiers boutons, puis, il y a cinquante ou soixante ans, on commença à faire les montures d'éventails en copiant des modèles anciens venus de Chine. Peut-être y eut-il ici quelque émigrant de Dieppe, apportant les procédés de la sculpture sur ivoire, appliqués jadis par l'ivoirier dieppois Le Flamand au superbe éventail offert à Marie-Antoinette par la ville de Dieppe, à l'occasion de la naissance du dauphin. Quoi qu'il en soit, le développement fut rapide.

Andeville, au début, faisait la monture en entier, la nacre était sciée à la main et débitée en lames fines; aujourd'hui les usines de Méru travaillent mieux et plus rapidement.

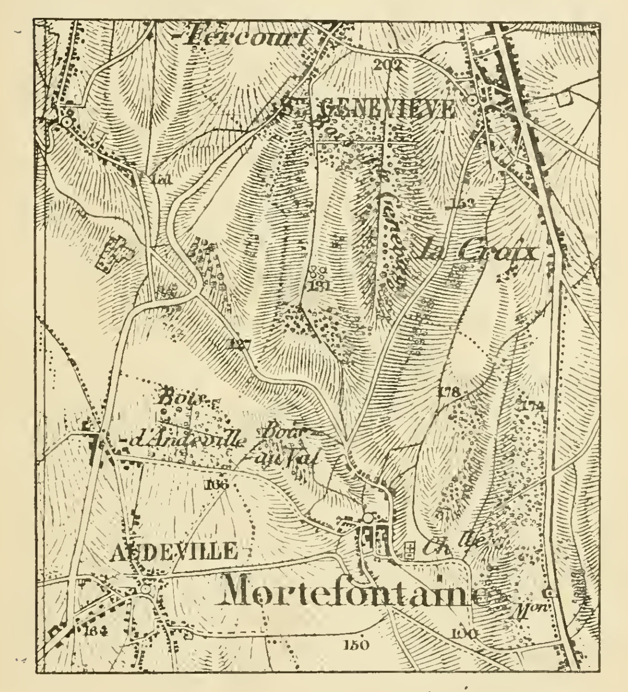
Le prix des éventails a diminué dans des proportions énormes par l'emploi partiel de la machine ; d'ailleurs, les caprices de la mode font préférer la plume et les paillettes aux peintures

qui rendaient nécessaires une monture de luxe. Il y a quinze ans, Andeville fabriquait beaucoup de montures valant de 500 à 600 fr., aujourd'hui les prix ne dépassent guère 20 à 25 fr., la feuille faite et montée à Paris double ou triple ce prix.

On m'a indiqué un des fabricants qui ont le mieux gardé les traditions de cet art charmant de la sculpture sur nacre et ivoire, M. Cresson. Il habite une jolie maison dans un jardin plein de fleurs. Une salle très vaste, éclairée par de larges fenêtres, sert d'atelier. Sur la table sont étalées des lames de nacre; M. Cresson et son fils, armés de burins, cisèlent finement ces languettes irisées, y tracent des volutes, des guirlandes de fleurs, des oiseaux, des attributs empruntés aux artistes du XVIIIe siècle. Mme Cresson et ses filles relèvent discrètement ces ornements par des touches d'or et d'argent de plusieurs tons. Ces branches montées formeront une composition harmonieuse. Les deux branches extérieures, les *maîtres brins*, sont à elles seules un motif complet.

Cette monture se vendra peut-être à peine 30 fr. Elle est loin, il est vrai, de représenter une somme de travail et de patience comparable à ce que l'on faisait il y a quinze ou vingt ans. M. Cresson sort d'une armoire quelques échantillons des œuvres d'autrefois. Voici une monture

estimée 300 fr. La nacre a été fouillée pour faire une composition merveilleuse : en haut elle représente une aurore, en bas un amour est ciselé.



Échelle au 1/50,000e.

Achevé, cet éventail vaudra 3,000 fr. Une autre monture a été obtenue au moyen de feuilles de nacre minces comme du papier ; à la scie à main

et au burin on a gravé et découpé une dentelle comparable aux plus belles œuvres d'Alençon ou de Bruges.

Cet art s'en va. Les patrons ont en partie disparu; tel avait 15 ouvriers et en conserve 4 à peine. Andeville possède encore 6 fabricants et 12 ouvriers, 3 seulement font l'article de grand luxe.

Un des maîtres dans l'art de l'éventail artistique, M. Duvelleroy, s'était plu à rendre hommage aux qualités natives des ouvriers de l'Oise, dans son rapport à l'Exposition de 1867 :

« C'est dans la découpure à jour de l'ivoire, de la nacre et de l'écaille, qu'ils sont vraiment sans rivaux par la finesse des détails, et ces fines dentelles, ils les découpent au moyen de petites scies qu'ils font eux-mêmes avec des ressorts de montres. Ils réussissent parfaitement dans la sculpture des fleurs et des ornements ; ils marchent à grands pas et avec succès dans la sculpture des figures en relief, et leurs progrès font espérer beaucoup pour l'avenir, surtout s'ils prennent le parti de s'appliquer à l'étude du dessin. »

Patrons et ouvriers s'étaient formés eux-mêmes, ils n'avaient eu d'autres leçons que la pratique ; n'ayant point appris le dessin, ils étaient réduits à copier d'anciens modèles. Quand, répondant

aux vœux de M. Duvelleroy, ils se sont mis à dessiner et ont envoyé leurs enfants aux cours spéciaux de dessin annexés aux écoles publiques, il était trop tard. D'ailleurs, les crises financières fréquentes de ces dernières années ont atteint les classes de la société qui achetaient les éventails de grand prix, on retrouvera difficilement cette clientèle. Beaucoup d'ouvriers ont dû se livrer à la fabrication des boutons de nacre, très importante à Andeville, puisqu'elle y compte près de vingt maisons.

En route pour Sainte-Geneviève. Pour gagner la grande route de Paris à Beauvais, nous passons par Mortefontaine, village dont les habitants tournent le bouton de nacre. Sainte-Geneviève occupe sur cette voie une longueur de près de deux kilomètres ; de jolies maisons bordent cette rue éclairée au gaz ; de grands magasins, de vastes cafés indiquent un centre vivant. Sur le pas des portes, les femmes travaillent, non aux éventails, mais à la brosserie ; le canton de Noailles dépend de Beauvais pour cette autre industrie [1].

En dehors de la grande route est un quartier de ruelles champêtres ; les maisons sont des chau-

1. Voyez les chapitres IX et X.

mières ou de petits cottages au milieu de jardins clos de haies.

Ces demeures ont toutes une large fenêtre derrière laquelle on aperçoit les habitants gravant, sculptant, guillochant les lames de bois ou d'os qui sont des branches d'éventails. On n'emploie pas ici des matériaux de luxe comme à Andeville. Les bois de poirier, de pommier, d'alisier, sont d'abord préparés dans les usines, à Méru surtout; les troncs sont soumis à l'ébullition, ce qui a pour effet d'empêcher les bois de jouer quand ils sont travaillés. Des scies circulaires les découpent en feuilles minces qui sont livrées aux ouvriers graveurs et sculpteurs. L'os, les bois des îles, l'ébène sont également débités dans les ateliers de Méru pour être travaillés à Sainte-Geneviève.

Cette commune occupe la plus grande partie des 2,500 ouvriers environ qui, dans les cantons de Méru et de Noailles, travaillent à l'éventail. Les salaires atteignaient jadis 5 fr. pour les hommes, 3 fr. pour les femmes, 1 fr. pour les enfants; ils ont subi l'influence de la concurrence étrangère, de Vienne surtout. La capitale autrichienne fabrique l'éventail commun et achète à Andeville la monture riche.

Sainte-Geneviève pourrait cependant garder le monopole de l'article élégant, si les enfants re-

cevaient une éducation artistique ; il faudrait ici des cours pratiques de dessin et de gravure annexés à l'école communale ; on a peu fait encore à ce point de vue, et cependant les industriels n'ont pas cessé de demander une école professionnelle ; c'est le fond de toutes les dépositions à l'enquête de 1882 sur nos industries d'art. Il ne faut pas seulement apprendre le dessin aux jeunes gens, il est nécessaire de leur donner des principes de chimie et de physique : « Tous les jours, disait un des déposants, les fabricants se trouvent en présence de produits nouveaux, de teintures nouvelles ou de teintures sur des corps qui n'avaient pu se teindre jusqu'alors, de vernis nouveaux, ou d'applications nouvelles de vernis. Toutes ces innovations sont, pour la plupart, apportées par nos concurrents de l'étranger, soit qu'à l'étranger les jeunes gens instruits n'aient pas honte de descendre aux petites industries, soit que les connaissances techniques y soient tellement répandues, qu'il y en ait un peu partout. »

Cet enseignement permettrait aux monteurs d'éventails de faire preuve d'un goût créateur ; en ce moment, malgré les cours spéciaux, le travail est en quelque sorte machinal ; l'ouvrier fait bien ce qu'il fait, mais il n'innove pas ; la France

ne pourrait lutter contre la concurrence que par la création incessante de modèles nouveaux. Il s'agit, là, d'une industrie importante : l'éventail représente un mouvement d'affaires de plus de 10 millions. Il est très facile de la conserver, l'étranger, jusqu'ici, n'a su former des artistes ; on a fait venir en Espagne des sculpteurs de l'Oise, ils n'ont pu garder leur habileté professionnelle et se sont bornés à produire l'article le plus commun. Le milieu est nécessaire pour conserver à l'ouvrier éventailliste tout son goût. Un des déposants de 1882 faisait bien ressortir cet avantage de la communauté quand il disait :

« Il y a une façon de traiter les os, de les débiter, de les exposer au soleil, de les retourner au moment opportun ; les paysans qui grandissent au milieu de ce travail y gagnent, sans s'en douter, parce qu'il vient lentement, un véritable tour de main. »

Errant à travers les ruelles fleuries, je me suis arrêté devant les fenêtres pour regarder travailler les éventaillistes. En m'apercevant, une bonne vieille femme aux cheveux blancs, soigneusement arrangés en tire-bouchons, vient sur le seuil de sa maison, une humble maison de torchis peinte de couleur claire, et m'invite à entrer dans la

pièce, d'une propreté hollandaise, servant à la fois de cuisine, d'atelier et de salle à manger. Le mari, assis à son établi, se lève, c'est un vieillard à cheveux blancs lui aussi, mais vert encore; il me montre les lamelles de poirier et d'os qu'il fouille avec le burin et une petite scie. Malgré leur âge, les deux braves ouvriers arrivent encore à produire un grand nombre de montures par jour, sur des modèles qu'ils savent par cœur. Le salaire est faible, il est vrai, mais mes hôtes sont contents de leur sort; l'atelier, clair et tranquille, le jardinet, clos de haies vives d'où l'on a une large vue sur Méru et le Vexin, ont été leur unique horizon pendant une longue existence; ils n'envient pas autre chose. Jamais je n'ai mieux compris le bienfait du travail ouvrier à la campagne, loin des grandes fabriques et de la vie factice de la ville. Maintenir aux champs ces petites industries, les encourager, en accroître le nombre, serait une œuvre sociale de la plus haute portée morale.

L'éventail n'est pas la seule industrie de ce coin minuscule de notre France. Sainte-Geneviève aplatit la corne que d'autres villages travaillent, soit pour la branche d'éventails, soit pour la tabletterie, soit pour servir de vitres incassables aux lanternes de navire. Quelques ou-

vriers font le bouton de nacre, mais cette curieuse fabrication est surtout installée dans la partie nord-ouest du canton de Méru.

J'ai raconté, à propos de Méru, comment l'industrie de la nacre, dans le monde entier, est tributaire de notre colonie des Touamotou[1]. Il faut ajouter que si la plus grande partie de la nacre employée vient de là, l'Égypte, le Japon, Zanzibar, la Colombie et l'Australie en fournissent également.

La fabrication du bouton de nacre ressemble à celle du bouton d'os : la nacre, débitée en morceaux cylindriques, est ensuite tournée et polie, une machine à molette fait l'encoche et donne la forme de champignon. Le travail qui se fait par machines à vapeur à Méru est accompli dans les villages par des tours au pied ; des milliers d'ouvriers sont toute l'année occupés à ce travail. Parfois on rencontre de petites machines à vapeur développant un ou deux chevaux ; l'atelier, alors, donne asile à plusieurs ouvriers, quelques-uns louant la force motrice et produisant pour leur compte.

Quand j'ai quitté Andeville pour parcourir la

---

1. Pages 105 et suivantes.

région des boutonniers, le soleil s'abaissait à l'horizon. Le paysage, obliquement éclairé, s'était adouci. Les vastes espaces verdoyants, semés de bosquets, limités à l'ouest par les collines du Vexin, avaient un charme inattendu. En apparence horizontal, le plateau crayeux se creuse d'énormes ravins; on arrive brusquement sur ces vallons. Au fond de l'un d'eux, entouré d'arbres et de jardins arrosés par les premiers suintements du ru de Méru, est le village de Lardières. Il avait jadis des fabriques de boutons, elles ont disparu, les ouvriers vont chaque jour travailler dans les ateliers de Saint-Crépin. Quand nous avons de nouveau atteint le plateau, nous rencontrons les boutonniers revenant au village, leurs vêtements tout tachés de blanc par la poussière des os et de la nacre.

Sur les pentes du vallon de Lardières, le chemin de fer de Beauvais monte entre les villages ouvriers où l'on travaille le bouton et l'éventail : Corbeil-Cerf, Laboissière, Le Déluge, Le Coudray-Belle-Gueule, et, pénétrant en tunnel sous la Grande-Falaise, va déboucher dans le bassin du Thérain. Le temps me manquera pour aller dans ces centres industrieux qui, d'ailleurs, ont tous la même physionomie. Nous traversons l'un d'eux, Lormaison, jadis purement agricole, dont

les rustiques demeures de poutrelles et de torchis font place à la maison de briques, confortable mais sans caractère. Une usine emploie un certain nombre d'ouvriers, d'autres travaillent en petits ateliers. La vie rurale est représentée par de grandes fermes entourées de vastes étables.

La route, bordée de haies d'aubépine, dont les branches maîtresses sont bizarrement taillées et dirigées en forme de croix, traverse une longue piste appelée chemin de la reine Blanche, sans doute une ancienne voie romaine, avant d'atteindre le bourg de Saint-Crépin-d'Ibouvillers. Des chaumières en bois et torchis entourées de jardinets, beaucoup de maisons neuves, deux usines à boutons, un clocher singulier, flèche de pierre à crochets terminé par un campanile, flanqué de quatre pilastres surmontés de statuettes, tel est ce centre où les ouvriers à domicile sont rares. D'ailleurs, l'usine tend de plus en plus à remplacer l'établi familial, il faut aller du côté de Valdampierre pour trouver l'outillage primitif. Le travail en fabrique devient si bien la règle, qu'une usine, nouvellement construite à Saint-Crépin, a fait édifier plusieurs maisons ouvrières.

Le centre de l'industrie du bouton est aujourd'hui Fresneaux-Montchevreuil, grand et beau village assis dans le vallon du Mesnil, entre de

grands bois, débris de la forêt de Thelle. Le Mesnil-Théribus et Pouilly sont des annexes et fournissent beaucoup de travailleurs aux établissements de Fresneaux. Un de ceux-ci n'emploie pas moins de 140 ouvriers, dont 70 à l'intérieur, le reste dans le village. Le développement de la fabrique tient à l'esprit d'initiative des patrons. Il y a quelques années, la nacre noire était à la mode, mais cette variété est rare. Un chimiste ayant découvert les moyens de teindre la nacre blanche tout en lui conservant ses reflets irisés, Fresneaux-Montchevreuil s'est mis à teindre la nacre, a employé des coquillages variés, a utilisé les aptitudes des graveurs d'éventails qui ne trouvaient plus une occupation suffisante, a ciselé les boutons ; initiales, armoiries et ornements ont bientôt constitué, pour les boutons de manchettes et de vêtements de femmes, une industrie nouvelle. La bourgade ignorée est devenue un marché important ; pendant la saison, dit mon cocher, les loueurs de Méru amènent chaque jour des acheteurs français et étrangers. Une douzaine d'établissements produisent le bouton ; un atelier spécial construit les machines, la plupart des femmes du village travaillent chez elles à l'encartage.

La nuit venait ; je n'ai pu visiter les usines

déjà fermées, mais ce que j'ai vu suffit à montrer que nos industriels ne désarment pas devant la concurrence de Vienne et de la Bohême. Les procédés primitifs disparaissent et nous reprenons en partie notre place. Combien celle-ci serait plus brillante pour cet intéressant travail de la nacre, si nous savions exploiter nous-mêmes nos précieuses îles d'Océanie, au lieu de laisser le monopole de leur commerce à l'Allemagne ! Le fait que nous allons acheter à l'étranger un produit d'une colonie française, est un des plus douloureux qui puissent attirer les réflexions de l'économiste — et du patriote.

IX

LE PAYS DE THELLE

En remontant le Thérain. — Montataire. — Cires-lès-Mello. — Balagny et ses usines. — Mouy. — La ville. — Les fabriques. — La cordonnerie. — Une fabrique d'articles de bureaux et de peinture. — L'article de Mouy. — La fabrication des brosses à dents. — Villages de brossiers. — Une manufacture de manches à balais. — Le travail du bois à Hermes. — Équerres, règles et planches à dessin à Berthecourt. — Noailles et ses brossiers. — A travers le pays de Thelle.

L'Isle-Adam. Juin.

En chemin de fer de Creil à Cires-lès-Mello, d'où je compte gagner pédestrement Mouy.

Le train court à travers la cité ouvrière des forges de Montataire[1], dont chaque maison est entourée de jardinets cultivés en légumes, en pommes de terre surtout. Au-dessus de ce village industriel, sur son abrupte colline, le vieux château est fort pittoresque; malgré d'incessantes transformations, il a gardé tout son caractère féodal.

---

1. Chapitre XII.

La voie ferrée remonte la vallée marécageuse du Thérain, dont le fond est planté d'arbres aquatiques sous lesquels poussent dru les roseaux et les joncs. La rive gauche, presque une falaise, est creusée de carrières; sur la crête, les débris retirés des galeries et des excavations font d'immenses entassements, comme des fortifications cyclopéennes. La rivière, au lit soigneusement curé, bondit de barrage en barrage, faisant mouvoir les roues d'usines. Au pied des hauteurs, nombreux sont les villages : Cramoisy, Saint-Waast-lès-Mello, Maysel, aux vieilles demeures, enfin Cires-lès-Mello, formant avec Mello une seule bourgade de 2,000 habitants, celle-là trois fois plus peuplée que sa voisine. Les deux communes possèdent d'importantes fabriques : elles filent et tissent la laine, débitent le bois pour articles de bureau, mesures linéaires et dos de brosses. Au-dessus de Mello, un grand et beau château domine la verdoyante vallée.

La gare de Cires-lès-Mello a des allures architecturales bien rares sur le réseau du Nord et particulières aux stations de la ligne de Beauvais. Le type est uniforme : deux pavillons à haut pignon dans le goût de la Renaissance, coiffés de pinacles et de fleurons, jurent avec le caractère utilitaire des bâtiments sur les autres sections.

Par les rues étroites, on gagne un chemin qui suit la voie ferrée jusqu'à Balagny et, souvent, côtoie le Thérain aux eaux rapides et sinueuses. De vastes constructions, d'aspect monumental, apparaissent bientôt. C'est la plus grande usine de la vallée du Thérain : 1,500 ouvriers filent, tissent, teignent la laine. Pour peupler les vastes ateliers, on a dû faire appel à des Bretons; ils forment la majeure partie de la population de Balagny. Dans une autre usine, on imprime des papiers peints.

Je ne suis pas venu dans la vallée pour voir filer de la laine, mais pour visiter les petites industries si curieuses du pays de Thelle. Je passe donc rapidement devant les grands bâtiments de la filature pour gagner Mouy. Le chemin court à flanc de coteau au-dessus de l'active rivière, tantôt serpentant dans le marais rempli de peupliers et de saules, tantôt libre au milieu de fraîches prairies. Jusqu'aux abords de Mouy, le paysage est charmant.

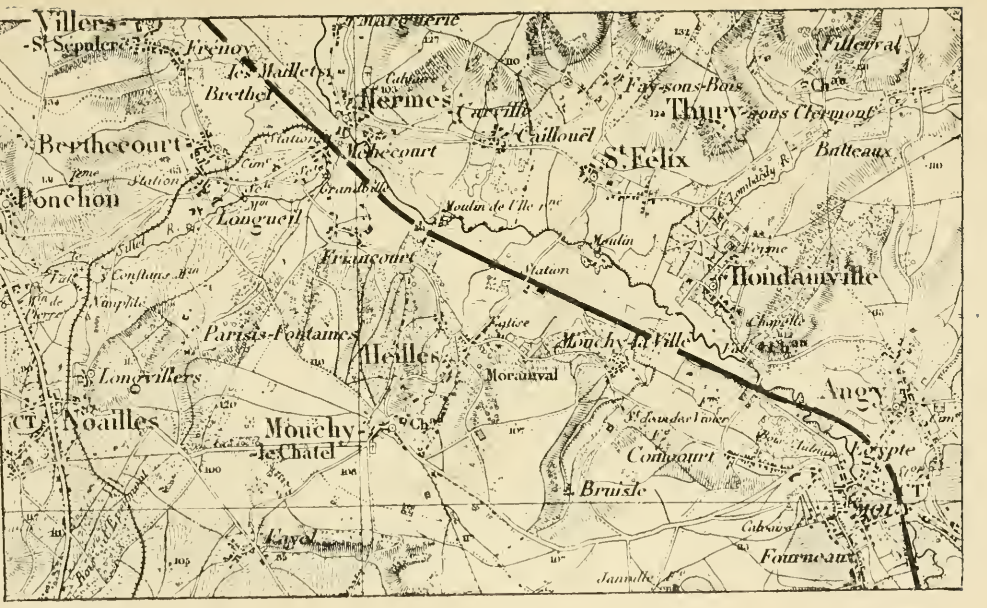
Mouy est une véritable ville, largement assise sur les deux rives du Thérain, dont les eaux sont utilisées par les usines. Depuis longtemps, sa population travaillait la laine, mais cette industrie tend à diminuer et les habitants se sont rejetés sur d'autres branches d'activité. Beaucoup se li-

vrent à la confection des chaussures pour de grandes maisons de commerce, dont le chiffre d'affaires augmente d'année en année. Certes, Mouy ne saurait encore faire une concurrence bien redoutable aux grands établissements de Paris, Lyon, Fougères, Romans, Nancy et Blois[1], mais sa fabrique n'en est pas moins importante; elle occupe 2,500 ouvriers, dont 300 seulement en ateliers. Avec Liancourt, Beauvais et Grandvilliers, elle constitue dans l'Oise une branche d'industrie dont le chiffre d'affaires est considérable.

J'atteins Mouy à l'heure où les fabriques sont au repos. J'en profite pour parcourir les rues. Peu de monuments. Devant la coquette gare, se dresse le buste du duc de Mouchy, sénateur du second Empire, à qui la contrée doit une partie de sa prospérité. L'église, située de l'autre côté du Thérain, ouvre sur une place, cœur de la ville, près d'une esplanade bordée par la mairie; elle est intéressante comme une des premières œuvres du style ogival. De la place, rayonnent des voies tranquilles, bordées de maisons proprettes et basses. Celles qui n'ont pas de maga-

---

1. Sur la cordonnerie, voyez la 5e série du *Voyage en France*, pages 290 et suiv.; 9e série, pages 237 et suiv.; 16e série, page 311.



Échelle au 1/80,000e.

sins montrent à chaque fenêtre des ouvriers cordonniers, battant le cuir ou tirant l'alène.

Le quartier vivant de Mouy est formé par les quais du Thérain. A chaque instant, l'active rivière est barrée par des vannes qui obligent les eaux à se rendre sous les usines riveraines. Partout, à l'heure du travail, des bruits de roues, de machines, d'engrenages, des grincements de scies. En ce moment, tout paraît endormi, mais un coup de sifflet s'élève d'une fabrique, l'horloge de l'église se fait entendre ; les ouvriers qui musaient sur le pont central où se fait tout le mouvement de la ville rentrent dans les ateliers ; au même instant, comme par un coup de baguette de fée, l'eau bouillonne sous les roues et les turbines, les mille rumeurs de la vie industrielle recommencent.

Une des usines fabrique des articles de bureau.

Je fais passer ma carte au chef de l'établissement. M. Moreau me reçoit à merveille. Nous entrons dans un hangar où sont les troncs d'arbres qui deviendront règles, équerres, coupe-papier. Voici des bois des îles à côté du vulgaire sapin ; le hêtre, abri et garde-manger de l'écureuil ; l'aulne venu des bords de rivières ; les noyers envoyés par les collines du Centre ; le sycomore, *délice du roi maure,* comme on dit à l'Opéra ; le

platane lui-même, qui semble destiné uniquement à fournir de l'ombre, est ici représenté, avec le pommier, le poirier et autres arbres domestiques.

Avant de venir dans les ateliers où les scies mécaniques vont les débiter en barres, en languettes, en feuilles minces, ces bois sont restés longtemps sous de vastes hangars où ils acquièrent le degré de siccité nécessaire. Au fur et à mesure des besoins, ils viennent se faire débiter. Le sapin s'associera au hêtre pour faire des planches de dessin, le hêtre fournira les montants et les traverses de chevalets dont un, peut-être, verra éclore des chefs-d'œuvre.

Tout ce qui sert à écrire, crayonner, effacer, peindre ou colorier, se fait ici. En parcourant les ateliers, vous pouvez voir couper des plaques de caoutchouc en parallélipipèdes, des ouvriers les passent sur une meule comme de vulgaires couteaux; l'objet ainsi *aiguisé* est devenu une gomme à effacer. Avec une rapidité prestigieuse des femmes roulent des peaux souples ou des feuilles de papier gris et obtiennent des sortes de cigares: on les aiguise à la meule et cela devient des estompes. Des hommes font de petites échelles, comme celles destinées aux grenouilles dans les bocaux où ces batraciens servent de baromètre;

suivez ces échelles et vous les verrez mettre au fond de boîtes, vous reconnaîtrez alors les casiers de tablettes pour aquarelles ; les couleurs, faites à Paris, sont placées ici dans leurs alvéoles.

Là on découpe des règles, ailleurs des équerres ; plus loin, on trie et met en boîte des bâtonnets de fusain ; à côté on voit préparer et couler au moule l'encre de Chine. Là-bas, on réunit les soies de pinceaux pour les placer dans les tubes de plume. Dans un atelier spécial, en de grandes chaudières, mijotent des ingrédients qui seront de l'encre ; il y en a de noire, de rouge, de violette, de bleue, etc. Aussitôt faite, elle est mise en bouteilles, en petits flacons fabriqués par milliers dans les verreries d'Aumale et de Blangy. Cette encre va dans le monde entier, surtout en Allemagne, où les papetiers demandent à Mouy des flacons portant des marques allemandes. Pour l'exportation, on fait des boîtes de cent bouteilles au prix de 3 francs.

L'exportation est le grand débouché pour cette industrie, la gomme et le fusain de Mouy pénètrent partout où l'on dessine. Les Allemands nous demandent en quantité les articles de dessin. L'atelier où l'on enduit les toiles à peindre, où elles sont montées sur châssis, alimente en partie les ateliers des villes artistes du Rhin et de Bavière.

Et les ateliers se suivent ainsi, présentant toujours la même activité fiévreuse. Les ouvriers poncent, polissent, vissent, vernissent et l'on voit s'entasser les boîtes et s'empiler les paquets. Quand j'ai terminé ma visite, je dis à M. Moreau :

— Vous devez avoir près de 200 ouvriers ?

— Il y en a 50, me répond-il en souriant.

Dans une usine voisine, on fait « l'article de Mouy » ; c'est de la laine. Les draps de Mouy sont des tissus spéciaux, épais, chauds, impénétrables à l'humidité, vendus surtout sur les côtes, aux pêcheurs. L'étoffe est une sorte de flanelle produite en toutes nuances ; les qualités les plus fines sont envoyées à Berck et au Tréport, où elles servent à la confection des grandes « mantes de Berck » mises à la mode depuis que cette plage du Pas-de-Calais est fréquentée par une clientèle mondaine. C'est un article imité aujourd'hui par Mazamet et Dieulefit[1], mais pour lequel Mouy a conservé la supériorité. Production d'ailleurs assez récente ici même. Le drap de Mouy primitif était un tissu gris sombre, quadrillé, avec un liseré jaune. Les industriels de Mouy ont ajouté à

1. Sur Dieulefit (Drôme), voir la 9e série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

cette fabrication celle de la flanelle pour chemise et gilet, étoffe de pure laine et irrétrécissable.

La même usine fournit la force motrice du Thérain à des métiers qui font un article assez curieux : le lacet pour chausson et la tresse pour espadrilles.

Mouy est déjà dans le rayon brossier de Beauvais, un établissement assez considérable fabrique des montures pour une maison de brosserie de Paris ; l'os y est travaillé surtout pour le pinceau à barbe. Sur les tours, l'os est débité, calibré, poli et fileté, Paris placera les soies. On fait aussi en quantité la monture de bois et d'os pour les brosses à ongles et à dents.

On voit combien ce petit centre de Mouy est actif. Des essais de transmission d'énergie électrique ont été faits ; si l'on étend cette innovation à toute la contrée, il est probable que la vallée du Thérain et le pays de Thelle s'assureront pour longtemps leurs intéressantes industries.

Il me reste bien des centres travailleurs à parcourir pour achever cette petite exploration du pays de Thelle ; à pied, il me faudrait deux ou trois jours. J'ai donc loué une calèche qui me conduira rapidement de village en village.

En amont de Mouy, le fond de la vallée est un marais où le chemin de fer, à force de remblais, a pu se frayer une voie presque rectiligne. Le chemin carrossable, au contraire, atteint bientôt le sol ferme. A la sortie de Mouy, entre des haies touffues, il traverse des jardins bien cultivés, conquis au milieu d'une aulnaie et gagne le marais, prairies très mouillées où les thyrses blancs de la reine-des-prés bordent les fossés, où pointe la tige rigide des roseaux et des joncs. C'est d'une inexprimable solitude. Le cordon de peupliers et d'aulnes masque le reste du paysage, aussi n'est-ce pas sans surprise que l'on aperçoit tout à coup une colline boisée de pins et la grande masse du château de Hondainville. Un clair ruisseau rejoint ici le Thérain, le Lombardy, descendu de la forêt de Hez, dont les 1,676 hectares sont peuplés de hêtres et de chênes. Le Lombardy fait mouvoir les roues d'usines où l'on fait des draps et des lacets. Sur les bords du ruisseau, le joli village de Hondainville aligne ses maisonnettes. Les femmes et les jeunes filles, assises devant les fenêtres, montent des brosses; avec une rapidité extraordinaire elles placent les soies dans les trous préparés à l'avance. D'autres encartent des boutons.

La route longe un parc et pénètre dans une

campagne bien cultivée, au pied des riants coteaux qui bordent la Grande-Falaise, couverts de champs luxuriants. Dans les prés paissent des vaches au poil lustré ; on pourrait déjà se croire dans cette vallée de Bray d'où descend le Thérain.

Au fond, à travers les arbres, apparaissent les cheminées des usines de Hermes et, bien loin, la ligne régulière de la Grande-Falaise. Nous traversons Saint-Félix, où l'on fait encore la brosse et le bouton d'os à plusieurs trous, et Caillouel, hameau dont chaque maison est un atelier. Femmes et jeunes filles, coquettement vêtues, assises à l'ombre des maisons, travaillent à la brosse à dents ; armées d'un poinçon, elles font pénétrer les soies dans les trous des montures et les fixent avec un fil solide. La brosse forme une sorte de petit balai, aux poils longs de 5 centimètres, que l'on coupera régulièrement à la hauteur voulue ; on comblera les rainures du dos avec de la cire rouge pour masquer les trous et la brosse pourra être livrée au consommateur. Les ouvrières causent volontiers, elles me montrent comment on arrive à donner une solidité parfaite à cet assemblage d'os, de fil et de crins. Elles peuvent faire par jour vingt-cinq brosses à dents, payées 1 fr. 10 c. la douzaine.

La campagne est ravissante entre Caillouel et

Hermes, mais ce bourg de fabriques est bientôt atteint. Les femmes, ici, font également des brosses ; les hommes travaillent aux industries du bois. A l'entrée de Hermes est une vaste usine, entourée d'énormes piles de planches et de troncs d'arbres ; on entend siffler et grincer des machines. C'est une manufacture de manches à balais et de bois de soufflets. Les manches achevés sont disposés en larges faisceaux, pour sécher. Les peupliers et les frênes de la vallée, les hêtres et les chênes de la forêt de Hez, débités en longues bandes quadrangulaires, sont soumis à des machines qui, en deux ou trois secondes, les rendent arrondis, prêts à emmancher vulgairement des balais de crin ou à faire glorieusement des hampes de drapeaux. Les bois les plus durs deviendront des manches de parapluies et des cannes ; d'autres bâtons, d'une fabrication plus soignée, seront transformés en queues de billards, industrie spéciale à un village voisin, Villers-Saint-Sépulcre.

Le bois ne se travaille pas seulement en usine. Dans de petits ateliers, des hommes font des manches d'outils avec les bois de hêtre et de frêne ; un brave homme se livre depuis des années à la fabrication des règles d'écoliers, il me montre des provisions énormes de ces baguettes taillées dans le poirier, le pommier ou l'aulne.

Hermes est d'aspect prospère; ses maisons sont entourées de jardinets très fleuris; les femmes, assises en cercle, travaillent dans ces parterres embaumés, plus heureuses que celles employées dans les usines du Thérain où l'on fait des peignes[1], des épingles en bois, des jouets, de la tabletterie comme à Méru, où l'on débite le bois pour produire des verges, des manches de fouets et des patiences employées par les soldats pour réunir les boutons à astiquer. Ces usines sont dans un joli site, près de l'église de Hermes, monument remarquable, dont le clocher roman donne beaucoup de caractère à ces bords de rivière.

Hermes est à un kilomètre à peine du village de Berthecourt, où le ruisseau de Sillet fait mouvoir des fabriques d'articles de bureaux que l'on m'a conseillé de visiter comme produisant uniquement des objets en bois.

M. Sellier, l'un des fabricants de Berthecourt, me reçoit d'abord avec méfiance. Qui donc peut venir s'intéresser à une fabrique de mètres et d'équerres, sinon un concurrent? Il me le laisse clairement entendre : je suis envoyé par quelque maison rivale! Un exemplaire du *Voyage en France*,

---

1. J'ai déjà décrit l'industrie du peigne dans la 8e série du *Voyage en France*, chapitre III (Oyonnax); j'en ai parlé dans la 6e série, chapitre XVI (l'Habit, Bois-le-Roi et Ézy).

porté à tout hasard avec moi, le décide enfin à me croire. Il me raconte les débuts de son industrie à Hermes et à Berthecourt; elle remonte à quarante ou cinquante ans et occupe environ 50 ouvriers dans les usines, plus un grand nombre de travailleurs à domicile, confectionnant uniquement le mètre au moyen des languettes fournies par les usiniers.

Nous visitons les ateliers; le bois de poirier est le principal aliment, mais il se fait rare, on coupe beaucoup d'arbres et l'on n'en plante plus, aussi emploie-t-on nombre d'essences forestières. Sous les scies et les rabots qui calibrent exactement les objets, ce beau bois de poirier à teinte rosée se transforme en règles, en bâtonnets, en équerres, en bordures de planches à dessin, en pistolets de dessinateurs. Tout cela se fait d'une façon vertigineuse. L'usine de M. Sellier produit 20,000 grosses de règles par année, soit près de trois millions; la France n'est d'ailleurs pas seule à les utiliser, l'exportation est considérable.

A côté de ces objets d'un luxe relatif, Berthecourt produit des ustensiles plus simples. Depuis quelques années, les bois blancs, découpés en minces bandes teintées en jaune-citron, sont préparés pour les étiquettes des pépiniéristes; c'est une production considérable, à en juger par l'ac-

tivité des femmes du village qui travaillent toute la journée à placer des brins de fil de fer dans des trous préparés à l'avance. Leurs maris, installés à de petits établis, impriment d'autres morceaux de bois jaunis, les rivent l'un à l'autre, placent un bout de cuivre à chaque extrémité. L'instrument obtenu est le mètre vulgaire, semblable à celui que l'on produit en grandes quantités dans la région jurassienne de Saint-Claude[1].

En route pour Noailles. Le chemin monte par le vallon du Sillet, vert, frais, bien cultivé, très fleuri. Les bords de la route sont couverts par les grandes hampes d'une campanule d'un beau violet. Le chemin de fer à voie étroite de Hermes à Persan-Beaumont, qui apporte la vie dans le pays de Thelle, s'élève à côté de la route et du ruisseau pour se diriger vers la crête de la Grande-Falaise. A Blainville, le chemin rejoint la route nationale, encore bordée de grandes et hospitalières auberges du vieux temps. Peu à peu, elle se transforme en une large et interminable rue de coquettes maisons de briques, entre lesquelles on aperçoit au loin les vastes campagnes du pays de Hez. Cette rue est la commune de Noailles.

1. Sur Saint-Claude et l'industrie du bois, voyez la 8e série du *Voyage en France*, chapitre IV.

Malgré ce beau nom historique, ce chef-lieu de canton de l'Oise n'est point le berceau de l'illustre famille, le Noailles ducal est aux environs de Brive-la-Gaillarde; mais une branche de la race ayant acquis le bourg de Longvillers transforma le nom. Le village primitif, bâti à l'écart de la route, autour de l'église, s'appelle encore Longvillers.

En somme, Noailles, c'est la grande route elle-même. De larges trottoirs, des becs de gaz bien alignés la font ressembler à quelque élégant faubourg de ville populeuse. La brique et des cordons de pierre blanche donnent aux maisons l'aspect de villas. Les écoles publiques sont un coquet monument portant, au fronton, des armes surmontées d'une couronne ducale. Je ne suis pas assez ferré sur le blason pour reconnaître si les armoiries sont celles des Noailles ou celles des Mouchy, dont le château apparaît là-bas, dans les arbres, faisant fièrement flotter les couleurs du maître.

Noailles s'est enrichi par la brosserie. Elle possède de belles usines et de vastes magasins où, rangées sur des tablettes, on aperçoit des milliers et des milliers de brosses au dos d'un blanc éclatant. Au rez-de-chaussée les hommes travaillent l'os sur des étaux; assises sur le seuil, les femmes enfilent les soies. Je m'approche de l'une d'elles,

qui fait la « brosse-gouttière », brosse creuse pour les ongles : l'os, au lieu d'être entièrement perforé, est percé à moitié de son épaisseur par des rangées régulières de trous. D'autres trous, dans le sens de la longueur, traversent le plat de la brosse. Un fil est passé dans ces trous longitudinaux ; soulevant le fil avec un crochet par chaque trou vertical, on place le pinceau de soies, on le noue et, en tirant le fil, on l'assujettit solidement. Ce mode de fabrication ne laisse pas apercevoir les trous où les soies sont insérées.

Rien de paisible comme l'aspect de cette longue bourgade avec ses ouvrières rangées devant les portes. Pas un bruit ne s'élève, rarement un roulement de voiture.

Peu à peu les maisons s'espacent, Noailles finit par une rampe longue et raide, tracée dans un taillis épais. Après avoir traversé le bois, on atteint le sommet de la Grande-Falaise, sur un plateau découvert d'où la vue est immense. Vers le nord s'étendent les plaines du Beauvaisis, à l'est la forêt de Hez couvre d'un manteau sombre un massif de collines dont la base est entourée de moissons. Plus au sud d'harmonieuses chaînes, des coteaux isolés indiquent la vallée de l'Oise et la riante contrée de Compiègne.

Devant nous voici Sainte-Geneviève, la cité des

éventaillistes. Je la traverse pour aller à Mouchy par les hameaux travailleurs de Bonvillers et du Fayel. Mouchy est à l'extrémité d'un maigre plateau; sur les bords est le château superbe des ducs de cè nom. Le village est tout petit; les habitants travaillent l'os et font des tire-bouchons.

La voiture me ramène à la gare de Noailles. Quelques instants après, je roulais vers Persan. Le chemin de fer suit la base de la Grande-Falaise, desservant des villages où tout le monde travaille à de petites industries. Cauvigny fait des brosses et des tire-bouchons, Foulangues des éventails, Ully-Saint-Georges des boutons de nacre, des limes à ongle, de la tabletterie; Ercuis fabrique de l'orfèvrerie de table et de la passementerie; cinq maisons occupent les habitants à cette dernière industrie. Neuilly-en-Thelle, le chef-lieu du canton, est un gros bourg où toutes les productions du plateau occupent des ouvriers, on y fait en outre des articles de ménage, des objets en bois comprimé, des charrettes anglaises, des cordons de soie, des corsets, des pièges à rats, des pinces à lacets; c'est le centre d'où rayonne vers les environs la fourniture de la soie pour un autre travail intéressant : la fabrication des lacets et boutons de soie, qui occupe beaucoup de bras à Crouy-en-Thelle et à Fresnay-en-Thelle.

Je n'ai pu visiter ces derniers centres, la nuit était venue. Et j'ai comme un regret de n'avoir pu achever cette excursion dans une des contrées les plus intéressantes de la France entière par l'esprit d'entreprise de ses habitants, la variété infinie de leurs productions et le caractère patriarcal du travail. La vue des usines de Persan, illuminées par le travail nocturne, me rappelle désagréablement à l'existence manufacturière, si douloureuse auprès du calme labeur du village.

X

BEAUVAIS

Les aires de Rochy-Condé. — Arrivée à Beauvais. — Une ville du moyen âge. — Les drapiers d'autrefois. — L'industrie moderne de la laine. — Tapis et tapisserie. — La manufacture nationale. — La fabrication des brosses. — Statistique de cette industrie.

Beauvais. Juin.

Quand on débouche, vers Saint-Sulpice, du long tunnel percé sous la falaise de Bray pour le passage du chemin de fer de Méru, devenu section de la ligne du Tréport, si fréquentée en été, on découvre bientôt l'ample et fraîche vallée du Thérain et, par delà, de grandes plaines mamelonnées finissant en confus horizons. La voie ferrée descend par de fortes rampes pour atteindre la ligne de Creil et se confondre avec elle au milieu des terres mouillées parcourues par le Thérain.

Région étrange de marais et de tourbières que l'homme s'efforce depuis longtemps de conquérir par des plantations de peupliers et de saules, par des saignées qui recueillent les eaux stagnantes,

par des apports de vase et de terre qui élèvent le niveau du sol et permettent de transformer peu à peu en *aires* ou jardins maraîchers des espaces jadis mouvants, peuplés de joncs et de roseaux. Entre Rochy-Condé et Beauvais, les jardins peuvent rivaliser avec ceux de la banlieue de Paris et les fameux hortillons d'Amiens[1].

Le chef-lieu de l'Oise, Beauvais, est assis au milieu même de cette zone marécageuse. Évidemment, quelque îlot servit d'asile à la première population groupée à ce point topographique important, où deux ruisseaux, la Liovette, descendue du nord, et l'Avelon, coulant de l'ouest, atteignent la rivière. Jadis une telle situation était pour une ville une cause de sécurité. Peu à peu la cité devenue métropole déborda de l'îlot primitif, mais le Thérain n'en continua pas moins à l'entourer de ses eaux en remplissant de profonds fossés, même quand les maisons atteignirent le pied des coteaux, de chaque côté de la vallée. Aujourd'hui, des rues de faubourg traversent les aires pour aller rejoindre des centres communaux qui font, en réalité, partie du même organisme urbain[2].

---

1. Voyez chapitre XVI.

2. La commune de Beauvais compte 19,906 habitants. Avec les trois communes-faubourgs de Marissel, Saint-Just-les-Marais et Notre-Dame-du-Thil et partie d'Allonnes, le groupe citadin dépasse 26,000 habitants.

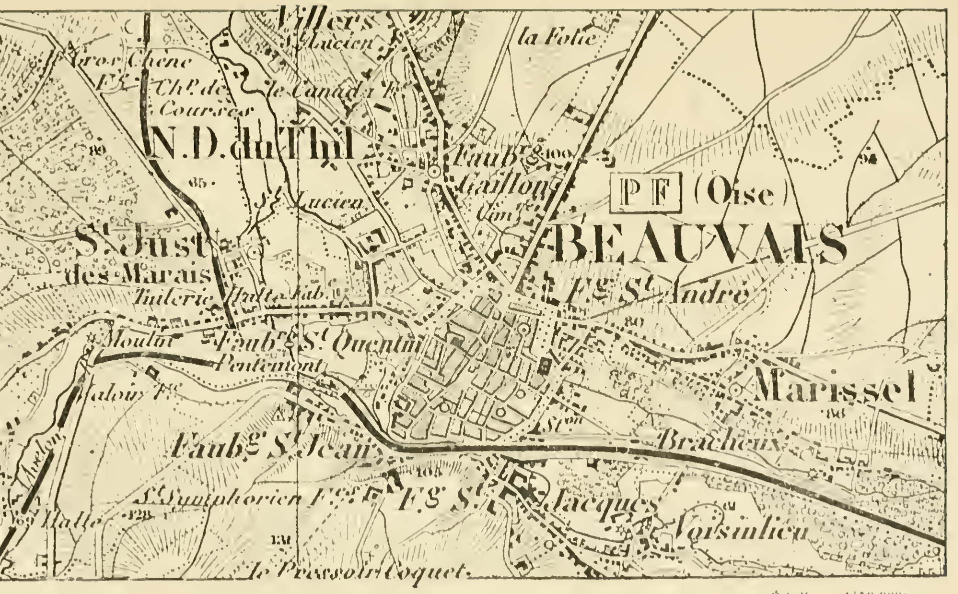
Beauvais est une de ces villes dont les approches sont heureuses et riantes. La couronne de remparts qui joua, si souvent, un grand rôle dans notre histoire nationale, est tombée. Sur cet emplacement d'admirables rangées d'ormes, des jardins, des parterres fleuris dessinent une ceinture ombreuse ; dans les fossés conservés, coulent des eaux claires donnant la vie aux usines. La ville apparaît comme dans une corbeille de verdure.

Ainsi embellie par de larges esplanades et des boulevards, l'antique cité a su conserver cependant son pittoresque aspect du passé. Si quelques embryons de voies neuves se rencontrent çà et là, si la banale bâtisse moderne a remplacé trop souvent une vieille maison à encorbellement, Beauvais, dans son ensemble, reste en grande partie une ville du moyen âge : façades ventrues aux poutres historiées, hauts pignons aigus bordent encore la plupart des rues. La grande place, sur laquelle les démolisseurs se sont plus volontiers abattus, a pourtant gardé grande allure. Dans les principales artères s'ouvrent de vieilles petites rues, que le surplomb des habitations transforme presque en couloirs voûtés ; de hautes bornes servent de heurtoirs pour empêcher les charrettes de dégrader les murs, à beaucoup de ces ruelles on a accès par des porches.

La plupart des monuments anciens ont disparu, ceux qui restent méritent d'attirer les visiteurs. L'église Saint-Étienne est fort belle, malgré son délabrement, et la cathédrale Saint-Pierre, bien que réduite au chœur, à l'abside et au transept, est un des plus merveilleux poèmes architecturaux, éclos au souffle d'art et de foi du moyen âge, une dentelle de pierre et, en même temps, le plus hardi vaisseau laissé par l'ère gothique. Un tel édifice suffirait à la gloire d'une ville.

A la cathédrale est adossée l'église de la Bonne-Œuvre, humble mais précieux édifice roman. De l'autre côté de la place, le palais de justice, ancien évêché, est un spécimen charmant de l'architecture féodale aux approches de la Renaissance.

Ville du passé, pleine d'un charme captivant pour qui sait comprendre le langage de ces vénérables témoins de l'héroïsme de Jeanne Hachette, dont la statue orne la place principale, Beauvais est aussi une ville très moderne par le développement de l'industrie, accrue incessamment, de nos jours, par les usines de céramique. Dans le grand public, on attribue son rôle économique à sa manufacture nationale de tapis, mais la part de celle-ci dans l'activité locale est bien humble. Elle n'a aucun lien, même lointain, avec la fabrication



Échelle au 1/50,000^e.

des tapis, débris encore important de l'industrie lainière qui fit jadis la richesse de Beauvais.

Cette ville, au moyen âge et jusqu'aux approches de l'ère moderne, fut un foyer de fabrication très actif. Sans être comparable à Ypres et aux autres grandes cités travailleuses des Flandres — aujourd'hui déchues, Beauvais n'en était pas moins un centre drapier considérable. Elle devait sa fortune au Thérain et à l'Avelon, dont les eaux avaient la propriété, encore justifiée aujourd'hui, de donner aux couleurs un éclat et une vivacité remarquables. Le Thérain faisait de Beauvais une sorte de petite Venise ; ses eaux se répandaient partout sous forme de canaux alimentant les teintureries, faisant mouvoir les métiers à foulons. Prospérité assez grande pour que Beauvais ait pu s'affilier à la hanse de Londres. Au commencement du XVIIIe siècle, la ville comptait plus de 200 fabriques, la plupart dans le faubourg Saint-Jacques. A côté de la laine, les cuirs et la corderie occupaient un grand nombre de bras.

L'industrie lainière traversa la Révolution sans trop perdre de son importance. Vers 1840 encore, Abel Hugo signalait « la vaste fabrique de lainage de Beauvais, qui comprend un grand nombre de fabriques de draps, de couvertures, de châles,

de mérinos », et « des manufactures de tapis, façon de la Savonnerie, à haute lisse, ainsi que des manufactures de tapis de pied, dont les produits ont été constamment remarqués ».

Tout a disparu en moins de cinquante ans, la draperie ne compte plus qu'une seule usine, produisant les draps pour les sous-officiers et la troupe. Deux fabriques de tapis ont survécu ; l'une d'elles a pris un grand développement, c'est une des plus puissantes manufactures françaises en ce genre : elle occupe plus de 1,000 ouvriers et, par ses produits supérieurs, est une véritable industrie d'art. Quand elle fut fondée, en 1839, par M. Tétard, elle produisait des couvertures de lit; peu à peu elle aborda d'autres articles : couvertures de voyages et de chevaux, tapis *à mèches,* orgueil de nos grand'mères. Le Thérain était d'abord l'unique force motrice, il le resta longtemps. En 1870, l'usine était considérable déjà, un incendie la détruisit de fond en comble. Reconstruite sur d'amples proportions après la guerre, elle était bientôt insuffisante et, en 1894, on devait jeter les fondements de l'établissement actuel, un des types les plus complets de l'usine moderne. D'autres accroissements sont en voie d'exécution pour cette maison qui utilise 1,400 chevaux-vapeur, dont 700 comme force motrice.

et emploie 900,000 kilogr. de laines, 800,000 kilogr. de lin, de jute et de coton chaque année.

Cordialement accueilli par le directeur, j'ai pu me rendre compte des progrès de cette puissante industrie, en me faisant accompagner dans les ateliers où la laine, arrivant à l'état brut, se transforme en tapis aux teintes harmonieuses.

Peu à peu, toutes les branches de cette industrie se sont centralisées dans les usines de Beauvais, depuis les descentes de lit à bas prix de nos colporteurs, jusqu'aux somptueuses carpettes des salons aristocratiques. Pour les produits communs, l'impression est venue en aide au tissage. La laine, filée dans un atelier, va dans un autre où, disposée en écheveaux gigantesques sur d'immenses tambours, elle s'imprime des teintes les plus variées, dont les combinaisons permettront au tisserand d'obtenir des dessins naïfs et simples. A un degré plus élevé, le métier produit le tissu bouclé que des lames d'acier couperont automatiquement, afin de lui donner l'aspect velouté. Pour les tapis de haute laine, d'ingénieuses machines tissent de longues pièces d'un tissu épais; celui-ci, découpé dans le sens de la chaîne par une autre machine, fait de chaque fil une *chenille*, que le tisseur disposera sur l'ensouple ; ces chenilles multicolores donneront mathématiquement,

avec une précision merveilleuse, les dessins les plus compliqués.

Dans une note plus artistique encore, le tapis genre Savonnerie et les imitations de tapis orientaux sont le triomphe des belles usines beauvaisiennes.

Les chimistes et les teinturiers sont parvenus à obtenir des teintes harmonieuses, d'une variété infinie; ils exécutent sur la laine des tours de force de virtuosité. Une phalange de dessinateurs, guidés par des artistes qui s'inspirent sans cesse des œuvres répandues dans nos musées, tout en sachant être inventeurs, crée journellement les nouveaux modèles demandés par la mode. L'emploi des machines Jacquard a permis d'obtenir facilement des tapis qui étaient, jadis, l'œuvre de longues journées passées sur le métier.

La ruche industrielle des usines Boileau et Saint-Jean est de celles dont une ville a le droit de s'enorgueillir. Elle conserve à Beauvais un rang honorable parmi les foyers d'activité de notre pays.

Tout autre est la manufacture nationale de tapisserie. Ici, nous trouvons un simple atelier d'artistes; artistes patients s'il en fut, passant leur existence à produire les merveilles destinées

à nos palais nationaux, car les tapisseries de Beauvais, comme celles des Gobelins, sont peu répandues au dehors des édifices publics. Le caractère administratif de ces établissements a complètement entravé leur essor. Certes, on autorise les Gobelins et leur annexe de Beauvais à travailler pour le public, mais on entoure cette autorisation de telles formalités, que la clientèle effarouchée s'enfuit. Il y a pourtant des amateurs pour ces belles œuvres ; si l'on voulait donner à la manufacture de Beauvais plus de liberté, elle prendrait un accroissement considérable, et pourrait donner à ses ouvriers une situation matérielle supérieure à celle d'aujourd'hui.

L'ouvrier de Beauvais, après de longues et sérieuses études de dessin et un long apprentissage, arrive à un traitement vraiment dérisoire. Dans un rapport de M. Berger à la Chambre des députés, je lis que les trente-cinq tapissiers de Beauvais gagnent de 1,000 à 2,400 fr. par an. De 30 à 35 ans, les salaires s'élèvent de 1,200 à 1,700 fr.; à 25 ans de service, les artistes peuvent obtenir 2,400 fr. Si la manufacture, au lieu d'être entretenue par le budget et de livrer gratuitement ses produits aux palais nationaux, pouvait travailler pour les particuliers, il serait évidemment très facile de développer la produc-

tion et d'accroître les émoluments. Mais les ouvriers, payés à l'année, n'ayant aucun intérêt à la production rapide, mettent un temps très considérable à exécuter leurs tapisseries. En 1895, les trente-cinq tapissiers beauvaisiens ont produit ensemble 30 mètres 17 centimètres carrés. En 1896, il y eut 39 mètres 58 centimètres carrés. Cette production parut surprenante au point de faire écrier : « On voit que le travail est toujours poussé avec vigueur dans le célèbre atelier beauvaisien ! »

La situation n'est pas nouvelle : je trouve dans le *Bulletin de la Société d'économie sociale* un article de M. Albert Le Play, disant des ouvriers de Beauvais : « Ils travaillent lentement, et, en se vantant des trois années qu'ils mettent à exécuter un mètre de tapisserie, ils paraissent éprouver le sentiment que cette lenteur ajoute encore à la valeur de l'ouvrage. Ils seraient mieux dans la vérité, s'ils entendaient par valeur le prix de revient. »

Je n'ai pas le budget sous les yeux, mais si l'on divisait les dépenses de Beauvais par les 30 mètres de production annuelle moyenne, on arriverait à un chiffre vraiment extraordinaire. Il semble, du reste, que la production diminuait à mesure que le côté administratif de la manufac-

ture s'affirmait. D'après une publication de 1840, l'établissement comptait alors cinquante métiers et produisait 147 mètres de tapisserie, c'est-à-dire trois par métier; aujourd'hui, on ne fait pas un mètre. Sous Louis-Philippe, les tapisseries qui n'étaient pas consacrées à l'ornement des maisons royales se vendaient au public 513 fr. le mètre.

La manufacture de Beauvais est un établissement d'apparence fort simple. Ce n'est pas une usine, à proprement parler, mais une succession de grands ateliers. Assis devant les métiers de basse-lisse[1], les ouvriers reproduisent sur canevas les dessins de maître, peints à l'aquarelle sur de grandes feuilles de papier. Sous le canevas est disposé un dessin au crayon reproduisant les lignes du modèle. A portée de la main, l'ouvrier a un grand nombre de broches chargées de laine ou de soie; lorsqu'il veut rendre une partie du dessin, il choisit parmi ces broches celle qui donne exactement la teinte de l'aquarelle; passant sa broche entre les fils de la chaîne, il fait une passée; une seconde passée constitue la duite. Avec l'ongle d'abord, avec des peignes en ivoire de dimensions différentes ensuite, il serre les

1. La basse-lisse est un métier horizontal; la haute-lisse, procédé employé aux Gobelins, est un métier vertical.

duites l'une contre l'autre; cette opération se reproduit pour chaque teinte ou partie du dessin. Pour le visiteur de la manufacture, la tapisserie présente une chose confuse, car on voit seulement l'envers, le dessin se reproduisant au-dessous. Ce travail demande de l'habileté, du goût et un sens artistique très développé.

Le résultat est merveilleux : la laine et la soie présentent un modelé, des nuances, des fondus, que le pinceau ne saurait rendre. Dans le petit musée de l'établissement, il y a des tapisseries d'une beauté sans rivale. En dépit de l'admiration inspirée par les œuvres du passé, la tapisserie de nos jours dépasse, par la composition, le dessin et le coloris, tout ce que nous ont légué les vieux maîtres.

Malheureusement, la manufacture nationale de Beauvais demeure un luxe stérile. Elle n'a pas d'influence sur l'éducation artistique des masses, puisqu'elle se confine dans la production de rares chefs-d'œuvre de patience destinés à rester ignorés du public.

On comprend que la quantité de matières premières employées à produire 30 mètres carrés de tapisserie soit peu de chose dans le mouvement industriel de Beauvais. Laines et soies sont fournies par les Gobelins, elles seraient d'ailleurs

une quantité infinitésimale dans la production des 39,000 broches mises en action dans les cinq filatures du département.

Pour une des industries de l'Oise, la plus considérable, celle de la brosserie, Beauvais est le centre principal, le siège de la puissante maison Dupont qui, pour cette fabrication, tient la tête, non seulement en France, mais dans le monde entier. L'usine du faubourg Saint-Jacques à Beauvais occupe 1,000 ouvriers, les succursales dans l'Oise en font travailler 2,000. Le nombre des femmes et des enfants achevant la brosse dans les campagnes de l'Oise s'élève à 12,000 environ, soit en tout près de 15,000 personnes pour qui la brosserie représente le pain quotidien ou un surcroît de bien-être.

Le département de l'Oise tout entier travaille à la brosserie, l'arrondissement de Beauvais étant de beaucoup le plus important à ce point de vue; il fait surtout la brosserie fine, comme ceux de Compiègne et de Clermont. Celui de Senlis se livre principalement à la grosse brosserie.

Les établissements de M. Dupont produisent pour une valeur de 5 millions de francs par année. Fait intéressant, une grande partie de ces brosses et de ces boutons de nacre — car Beau-

vais fait aussi le bouton — est objet d'exportation. L'Allemagne est un tributaire pour 500,000 fr., le marché de Londres pour 600,000 ou 700,000, les États-Unis pour 400,000 ou 500,000 fr. Des voyageurs et des agents, répandus dans toutes les parties du monde, accroissent chaque jour les débouchés. Cette industrie est appelée d'ailleurs à un développement constant, grâce aux progrès de l'hygiène. Il y a trente ans, les brosses à ongle et à dents étaient ustensiles connus seulement d'une minorité infime ; aujourd'hui encore, des millions d'êtres en ignorent encore l'usage et même l'existence.

L'industrie de la brosserie existe dans l'Oise depuis 1840 environ, la maison Dupont elle-même a été fondée en 1845. Avant ces dates, la France était tributaire de l'Angleterre; aussi, lorsque parurent sur le marché les premières brosses françaises, elles ne purent trouver acquéreur ; il fallut mettre des marques anglaises ; peu à peu les noms français finirent par s'imposer.

Aujourd'hui, nous tenons la plus grande partie du marché.

Dans tout le département, la brosserie est considérée par les agriculteurs comme un auxiliaire bienfaisant; les femmes et les jeunes filles y trouvent une source de bien-être. Les hommes

travaillant à l'usine n'abandonnent pas pour cela le labeur des champs. L'organisation du travail a été conçue de façon à leur permettre de se livrer à la moisson, depuis le mois de juin jusqu'en octobre.

L'Angleterre est pour la brosserie française le concurrent le plus sérieux. Londres, Birmingham et Manchester renferment des usines importantes favorisées par les prix de transport et des matières premières. Chez nous, l'os, base de la fabrication, est tiré du dehors; l'habitude des bouchers de débiter les os en *réjouissances* empêche la production française d'être bien considérable. Aussi, sommes-nous obligés de nous adresser à l'Angleterre, aux États-Unis, à l'Amérique centrale, à l'Amérique du Sud et à l'Australie.

L'ivoire, dont il est fait une grande consommation pour les objets de luxe, est acheté sur les marchés d'Anvers, Londres et Liverpool. Beauvais emploie surtout l'ivoire du Congo, dont la brosserie seule demande 75,000 kilogr. tous les trois mois. Il faut également à l'industrie de Beauvais de grandes quantités de bois des Iles, notamment de l'ébène; ils viennent surtout du Gabon, de Madagascar et de Ceylan.

Quant aux soies, on emploie de préférence, pour la brosserie fine, celles de porc et en quan-

tité moindre celles de blaireau. Les premières sont tirées de France, de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, d'Autriche, des États du Danube, de Russie, des Indes et de Chine. Ce dernier pays fournit les soies de porc en quantités prodigieuses. On sait que, là-bas, le porc est, par excellence, l'animal domestique. Si l'on supprimait le cochon de Chine, on ne saurait pas comment alimenter les brosseries. Comme les autres centres brossiers, Beauvais va acheter les soies dans les grandes foires de Leipzig et de Nijni-Novgorod.

Pour les qualités communes et la grosse brosserie, le crin de cheval et de nombreuses matières fibreuses sont employées. Le tampico vient du Mexique, le chiendent d'Italie, d'Autriche et de Hongrie. On voit que Beauvais est non seulement un centre de grande exportation, mais aussi un débouché important pour nombre de pays lointains.

XI

LES OPTICIENS DU THÉRAIN

Les deux Thérain. — « En Chaussée ». — Les chaussées Bru-nehaut. — Le Petit Thérain. — Marseille-le-Petit. — Cempuis et M. Robin. — Grandvillers et ses cordonniers. — Le Thérain à Songeons. — Songeons. — Les lunetiers. — Comment se font les lunettes. — La population ouvrière de Songeons. — L'optique. — Les lentilles de jumelles. — Sully et Canny-sur-Thérain. — Une ville qui s'en va : Gerberoy. — Crillon et le maréchal de Boufflers.

Crillon-en-Beauvaisis. Juin.

En amont de Beauvais, la vallée du Thérain, très humide encore, n'offre pas l'aspect aussi marécageux que la partie basse. Les prairies larges, encadrées d'arbres, sont rarement envahies par les roseaux, les joncs et les prèles. Sur les collines riveraines, les pommiers des pâturages et des terres cultivées font prévoir la Normandie.

Le Thérain, malgré le voisinage de ses sources, est abondant déjà ; on voit son flot se gonfler par une multitude de fontaines naissant dans les prairies et d'où sortent des ruisselets au cours lent, entravé par le cresson. Cette plante n'est pas en-

core l'objet d'une culture régulière, mais des cressonnières se créeront bientôt sans doute dans cette partie de la vallée où les eaux sont abondantes et pures.

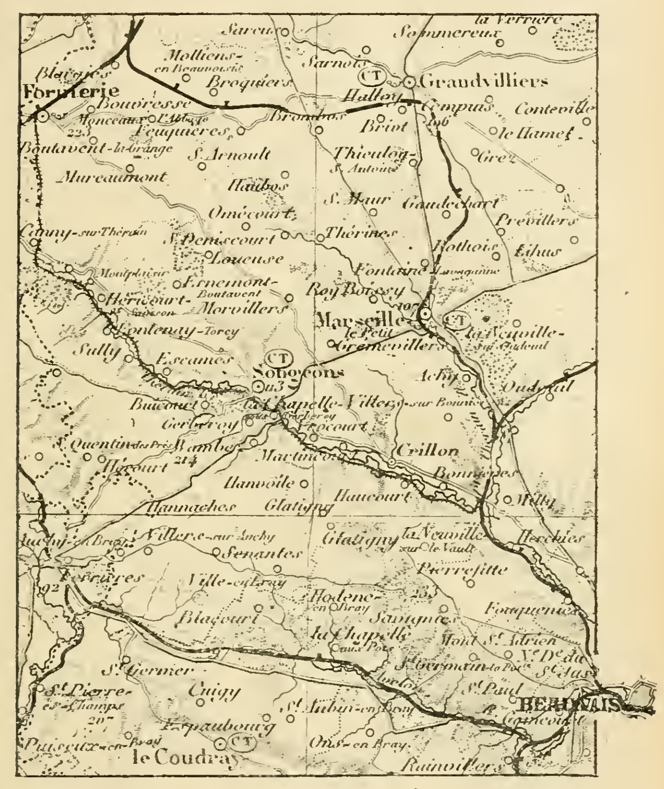
Le Thérain se forme à Milly par la jonction de la rivière principale, née en Normandie, et du Petit Thérain. Ce dernier, par la direction de sa vallée, offre une voie plus courte vers la mer, le chemin de fer du Tréport le remonte, la voie romaine le suivait, comme l'indique le nom de Saint-Omer-*en-Chaussée* donné à l'un de ses villages. Le mot *en* semblerait indiquer qu'il y eut jadis au nord de Beauvais un petit pays de *Chaussée,* mais il veut dire *sur,* c'est-à-dire bâti au bord d'une de ces routes superbes construites par les maîtres de la Gaule et remises en état par la reine Brunehaut : de là ce nom de chaussée Brunehaut par lequel le peuple connaît encore les voies antiques, dont plusieurs servent d'assiette à des chemins modernes.

Saint-Omer-en-Chaussée possède aujourd'hui une gare de jonction, la ligne d'Amiens s'y détache du tronc commun. Celui-ci, se dirigeant vers le Tréport, remonte un instant encore la vallée du Petit Thérain pour la quitter à Marseille-le-Petit, au-dessous des coteaux couverts par les arbres d'une forêt portant le nom dramatique de Malmifait.

Oh! bien petit ce *Marseille,* comme sont bien petits et *Lyons*-la-Forêt et *Bordeaux*-Saint-Clair, autres bourgs de la même contrée. C'est un village enfoui dans une combe verdoyante à l'issue de plusieurs vallons. Une demi-douzaine de routes et de chemins y aboutissent et forment les rues. Les toits en ardoises apparaissent entre les arbres et mettent une note harmonieuse dans le paysage tranquille. Le Petit Thérain, le Thérinet, dit-on ici, est un ruisseau d'une idéale transparence; il passe près d'une humble mairie, bien curieuse par son porche de charpente. C'est, avec la charmante chapelle gothique des Saintes-Hosties, construite en souvenir d'un de ces miracles familiers au moyen âge, ce qui retient le plus l'attention du touriste : un ciboire avait été volé, les hosties jetées sous un buisson furent retrouvées dans la neige un 1er janvier; on planta une croix au lieu de la découverte, des guérisons eurent lieu parmi les fidèles venus en pèlerinage, alors on construisit la chapelle; celle-ci est séparée de l'église par un vieux cimetière abandonné, fleuri de pommiers.

Les proprettes maisons de brique, les auberges aux grinçantes enseignes, les boutiques ont un caractère fort rural. Une maison de médecin, précédée d'un jardinet fleuri de roses et de tulipes,

est d'un charmant et archaïque effet. Cependant, Marseille-le-Petit est un centre industriel; une



Échelle au 1/320,000e.

fabrique de bonneterie occupe un certain nombre de bras et, dans les campagnes avoisinantes, em-

ploie la plupart des jeunes filles et des femmes à achever les bas et les chaussettes tissés dans le bourg. D'autres travaillent la brosserie pour Beauvais.

Ce Marseille du Beauvaisis intrigue fort les Marseillais de Provence. Un jour le *Petit Marseillais* expédia un rédacteur qui fit 964 kilomètres en plein hiver, uniquement pour décrire à ses lecteurs l'humble homonyme assise au confluent du Thérinet, du Vivier-du-Coq et de l'Herboval, deux ruisselets plus riants et purs que le Jarret de la grande Marseille. Il faudrait six cents villes comme la mignonne cité picarde pour grouper une population comparable à celle de la commune phocéenne.

A Marseille-le-Petit rien ne retient longtemps le visiteur, sinon la grâce un peu mièvre du paysage. A peine est-on sorti du bourg et les eaux disparaissent, les plis du sol, jadis parcourus par d'abondantes rivières, sont aujourd'hui des ravins secs, dans lesquels affleure la craie. Au-dessus s'étendent des plateaux monotones couverts de cultures, çà et là complantés de pommiers. Les villages, peu peuplés mais nombreux, sont enveloppés par des rideaux d'ormes et des vergers. Un de ces centres de population a joui d'une heure de célébrité bruyante, c'est Cempuis, où la

ville de Paris a créé un orphelinat destiné à transformer l'éducation par la cohabitation des sexes. L'auteur de cette belle conception, M. Robin, fut révoqué à la suite de scandales retentissants [1].

Cempuis est voisin de Grandvillers, bourg considérable, aux allures de petite ville et dont les 1,650 habitants sont pour la plupart occupés, en dehors des travaux des champs, à la confection des chaussures. Quatre ou cinq maisons se partagent cette industrie, qui ne donne guère d'animation et n'apparaît pas aux regards. Une vaste place, des halles, un hôtel de ville, le buste du général Saget, des rues larges, propres et tranquilles, tel est Grandvillers, qui doit une certaine importance commerciale à sa situation aux confins du plateau picard, riche en céréales, et du pays de Bray aux gras pâturages. Ses monuments les plus précieux sont de grandes pompes fournissant à la population l'eau pure qui fait défaut sur ce plateau desséché.

On la retrouve avec plaisir, l'eau courante et

1. Voici, d'après la brève notice publiée dans le *Bottin,* la définition de la maison de Cempuis :

« Orphelinat Prévost, appartenant au département de la Seine. Éducation en commun et essentiellement laïque de 200 garçons et filles de 4 à 16 ans, provenant de ce département. Enseignement intégral, c'est-à-dire à la fois classique, industriel et agricole. »

limpide, en revenant à Marseille-le-Petit pour remonter la riante vallée du Thérinet, dans laquelle se blotissent des hameaux qui font de ce creux plein d'ombre comme une rue de maisons rurales. Mais lorsqu'on gravit le coteau de Boissy pour atteindre Songeons, c'est de nouveau le paysage monotone de la plaine aux cultures de céréales et de fourrages artificiels, dans laquelle les hameaux se présentent sous l'aspect de bouquets d'ormes couronnant les *fossés*.

Brusquement le plateau s'affaisse, une vallée profonde se creuse, remplie de villages dont les fumées montent au-dessus des arbres. On reconnaît au premier coup d'œil les sites familiers du pays de Bray et des valleuses de Caux. Géologiquement, nous sommes en Normandie, et cependant c'est encore ici un canton picard, celui de Songeons. La vallée est la partie supérieure du cours du Thérain, prolongation évidente de la grande vallée de dénudation de la Béthune. Ici, l'érosion s'est faite dans le sens du sud-est, respectant le plateau sur une étroite bande qui forme un toit dont les eaux vont à tous les points de l'horizon. De ce seuil, compris entre Formerie et Gaillefontaine, des ruisseaux sans nombre descendent à l'Epte ; la Béthune, la Bresle et le Thérain y naissent par d'humbles sources.

En descendant vers le Thérain, on ne tarde pas à atteindre une petite ville allongée sur une grande route montueuse et sinueuse : Songeons. Des constructions élégantes, des promenades, une vaste place, des magasins indiquent un centre vivant. A chaque fenêtre, surtout dans les ruelles, on voit des hommes et des femmes assis à de petits établis, limant, polissant, ajustant de frêles instruments d'acier de forme bizarre. Si l'on s'approche, on découvre qu'ils manient des branches de lunettes et de pince-nez, pendant que d'autres, dans les maisons voisines, placent les verres. Songeons peut être considérée comme la capitale de la lunetterie; tout le monde ici fait des lunettes et des pince-nez : sur une population de 1,035 habitants, 300 environ se livrent uniquement à cette curieuse industrie que l'on retrouve seulement dans l'Est, à Saint-Mihiel et Ligny[1] et, pour les articles communs, dans plusieurs villages du Jura[2].

Un des principaux fabricants, M. Cozette, m'a cordialement accueilli et a pu me fournir des détails sur les origines de cette fabrication : en 1772, un certain Jean Deshaye venait de son

1. Ces villes feront l'objet de deux chapitres dans la 20e série du *Voyage en France*.

2. 21e série du *Voyage en France*.

village de Campeaux près de Formerie — où sont encore quelques lunetiers — proposer à François Cozette de fabriquer des lunettes. Celui-ci était un petit propriétaire entreprenant, il fournit les premiers fonds, les deux associés commencèrent alors à produire ces informes lunettes sans branches, à monture de baleine, qui suffirent si longtemps aux myopes, aux presbytes, aux yeux affaiblis des campagnes et des petites villes. Au cours du voyage d'études qu'il faisait pour le compte de la Convention et dont j'ai souvent parlé à propos de la Bretagne[1], Cambry remarqua l'état primitif de l'industrie de Songeons et enseigna aux ouvriers l'usage de la mollette, qui permet de polir facilement les verres.

Quand le caoutchouc fut connu, on l'utilisa, puis on apprit à assouplir le fer et l'on en fit une monture légère; de perfectionnement en perfectionnement on en vint enfin aux minces mais solides montures d'acier. Ce dernier progrès, réalisé vers 1820, donna une extension considérable à la lunetterie. D'après les chiffres recueillis par Abel Hugo il y a soixante ans, Songeons et ses environs occupaient 800 ouvriers et fabriquaient annuellement 700,000 à 800,000 verres de lunettes

1. 4e et 5e séries du *Voyage en France.*

et 5,000 à 6,000 verres à miroirs pour Paris et pour Rouen. Le voisinage de Paris, où l'on demande surtout des articles de luxe et de goût, maintint à Songeons la production des lunettes fines, tandis que la Franche-Comté se confinait de préférence dans la lunetterie commune, dont les produits sont obtenus au moyen du balancier.

Quand fut créée la Société des lunetiers, une des entreprises les plus remarquables due à l'esprit d'association, Songeons devint un de ses centres de fabrication[1].

Songeons ne produit pas toutes les parties des lunettes, on se borne à la monture ; les verres sont tirés de Sézanne, de Provins et de Ligny. La tôle d'acier, achetée à Paris, est découpée en fines languettes qui passeront par dix mains avant de pouvoir enchasser le verre. Les hommes ajustent, les femmes, qui comptent pour un tiers dans le personnel, polissent. Chez M. Cozette, où quelques ouvriers travaillent en atelier, j'ai vu successivement découper les bras, souder les cercles, tremper et polir chaque pièce, ajuster les branches, bronzer et nickeler. La division du travail est poussée à l'extrême : ainsi, l'ouvrier qui brunit

1. J'aurai l'occasion de parler plus longuement de cette société à propos de ses établissements de la Meuse : Ligny-en-Barrois, Saint-Mihiel, Couzances-aux-Bois et du Jura (Morez).

les branches ne brunit pas le reste de l'instrument.

Grâce à cette méthode, la production est considérable ; Songeons ne fait pas moins de 200 douzaines de lunettes et de pince-nez par semaine. La France suffirait à peine à écouler cette quantité. L'exportation intervient donc pour une part importante, l'Angleterre et la Belgique au premier rang. Le Portugal, l'Espagne et la Suisse sont des clients importants pour l'humble bourgade picarde.

Il semble que Songeons ait atteint son plus haut degré de prospérité possible. L'article élégant, solide, bien fini, a une concurrence active dans la lunetterie à bas prix du Jura.

L'ouvrier lunetier, d'ailleurs, ne cherche pas à accroître sa production ; il travaille à ses heures, chez lui, quand et comme il veut, n'étant payé que pour la quantité de travail effectué. C'est parfois un doux nonchaloir. Tout à l'heure, en wagon, un voyageur, me parlant des ouvriers de Songeons, me disait :

— On n'a qu'à annoncer la chute d'une mouche dans le Thérain, ils y courent tous !

Le gain de la journée varie donc beaucoup ; le salaire minimum peut être évalué à 3 fr. ; il s'élève à 5 fr., même à 6 fr. pour les plus assidus.

D'ailleurs, le bénéfice a fort diminué, aussi fait-on peu d'apprentis; la grande ville attire une partie de la jeunesse. En général, il y a progrès moral; les ivrognes sont fort rares; le lundi, jadis très fêté, tend à redevenir un jour de labeur. L'idéal est d'avoir une maison, un ménage, en un mot d'être chez soi. Aussi les grèves et les agitations sont-elles inconnues.

Le travail se répand peu au dehors. Gerberoy, Hanvoile, Escames, Sully et quelques hameaux possèdent un certain nombre d'ouvriers qui viennent chercher à Songeons les lunettes à monter.

La vallée du Thérain ne se borne pas à la lunetterie; elle est un centre pour l'industrie de l'optique. Deux villages, Sully et Canny-sur-Thérain, emploient un grand nombre d'ouvriers à la préparation des lentilles de jumelles, de longues-vues, d'appareils photographiques et à la fabrication des appareils d'optique de précision. Canny possède une usine renfermant 300 ouvriers. Dans ce village finit la longue chaîne d'industries curieuses qui se prolonge de Beaumont-sur-Oise à la Normandie par Méru, Noailles et Beauvais. On pourrait encore citer les marchands de cheveux du canton de Formerie, à Saint-Arnoult et Mureaumont. Près de Marseille-le-Petit, la commune de Neuville-sur-Oudeuil fabrique des tirants fulminants en carton.

La vie s'est entièrement portée au fond de l'étroit et profond vallon. Jadis, elle avait pour centre la ville de Gerberoy. Ce ne fut jamais qu'une forteresse, mais elle abritait les autorités religieuses et judiciaires de la contrée, comme en témoignent ces vers de Gresset :

> Selon les habitants, c'est un bourg, selon moi
> Ce n'est qu'un gros village au reste receptacle
> De gripeurs, soi-disant tous conseillers du roi,
> C'est-à-dire des gens d'affaires,
> De petits procureurs, sergents secs, vieux notaires,
> Conseillers que jamais le roi ne consulta,
> Et que jamais sans doute il ne consultera.

Les remparts, encore debout aujourd'hui, ont vu plusieurs événements fameux, notamment la défaite des Anglais du comte d'Arondel, par La Hire et Xaintrailles, en 1435. Son chapitre était un des plus illustres de Picardie ; sa foire, une des plus fréquentées de France ; on y venait de toute la Normandie, de Picardie et de Champagne. Aujourd'hui, 214 habitants, sur les 265 de la commune, composent la population de cette cité déchue, qui a encore rang de ville et dont les enfants disent avec une fierté comique : « Gerberoy est la première ville de France. » Malgré son rôle important, ce ne fut jamais un grand centre ; elle était comme une citadelle à la marge de la France et de la Normandie anglaise ; la popula-

tion commerçante dut se porter de bonne heure dans la vallée, à Songeons[1].

De nos jours, Gerberoy demeure un des points intéressants, le plus intéressant peut-être de la vallée, mais elle ne participe en rien à la vie de celle-ci. Le chemin de fer à voie étroite de Milly à Formerie passe à ses pieds. Aucune des industries de l'active vallée ne s'y est implantée. Elle est pour le touriste un curieux et ravissant spécimen de ces cités fortes, mais exiguës, comme on en trouve tant en Guyenne; comme Brouage, en Saintonge[2] ou Pérouges, en Bugey[3] ; encore, Pérouges et même Brouage sont-ils de gros centres auprès de Gerberoy.

A la fin du siècle dernier, Gerberoy avait déjà perdu sa prépondérance, mais au profit d'un autre village, Crillon, où le maréchal de Boufflers, l'illustre défenseur de Lille, possédait un château qui était l'une des plus brillantes résidences de France. Le maréchal et ses successeurs avaient là une sorte de petite cour; elle fut emportée par la Révolution. Le château est encore

---

1. M. François, instituteur à Vrocourt, a recueilli sur Gerberoy d'intéressants détails historiques et les a publiés dans une plaquette curieuse : *Une excursion dans le canton de Songeons.*

2. 3e série du *Voyage en France*, pages 118 et suiv.

3. 8e serie du *Voyage en France*, pages 81 et 82.

debout ; son parc, arrosé par de belles eaux, borde le Thérain. Ce Crillon, malgré l'éclat du nom, n'est point le berceau de la grande famille qui donna à Henri IV le brave Crillon. Le patrimoine de cette race guerrière était dans le Comtat Venaissin, au pied du mont Ventoux[1].

---

1. 11e série du *Voyage en France*, chapitre XIX.

XII

LA VALLÉE DORÉE

Creil. — Sa gare. — Formation d'un grand centre industriel. Les usines : forges, fonderies, ateliers de construction, etc. — L'école de travail manuel du Tremblay. — Nogent-les-Vierges. — Laigneville et ses carrières. — Mogneville. — La Béronelle. — Liancourt-sous-Clermont. — Industrie de la chaussure. — Un grand philanthrope : le duc de la Rochefoucauld-Liancourt. — Le monument des arts et métiers. — Verderonne, Angicourt et Rieux.

Breteuil. Mai.

Peu de petites villes ont eu une fortune comparable à celle de Creil. Insignifiante bourgade il y a soixante ans encore, car sa population n'atteignait pas 1,200 habitants, elle compte près de 9,000 âmes aujourd'hui et forme, avec deux communes-faubourgs, une agglomération de 18,000 habitants, destinée à s'accroître encore. L'augmentation est due aux chemins de fer, qui ont fait de Creil un de leurs points de jonction les plus vitaux. La grande ligne du Nord s'y divise en trois branches : l'une remonte la vallée du Thérain pour atteindre la Manche au Tréport ; une seconde

suit la vallée de la Brèche pour conduire voyageurs et marchandises dans ce prodigieux foyer d'activité qu'on appelait jadis les Flandres[1] ; enfin la troisième emprunte la rive droite de l'Oise pour faire communiquer l'intérieur de la France avec la Belgique, les Pays-Bas, l'Allemagne et les pays du Nord. Le mouvement de la gare est donc énorme.

Ainsi favorisée par les voies ferrées, assise au bord de l'Oise, unique voie navigable entre Paris et les bassins houillers du Nord, du Pas-de-Calais et de Belgique, la petite ville devait devenir une ville industrielle. Cela s'est réalisé d'une façon trop irrégulière, car l'agglomération des trois communes manque de lien et d'unité. On n'a pas prévu ce brusque accroissement, et les quartiers ouvriers se sont créés au hasard.

Aussi le groupe entier donne plus l'impression d'une réunion d'usines que d'une ville importante. Les fumées noires des fonderies, des forges, des ateliers de construction, d'une verrerie embrument le paysage riant formé par la jonction de trois vallées verdoyantes dont les collines sont couvertes de parcs, de villas et de châteaux. La nuit, les flammes rougeâtres qui s'échappent, les lueurs qui apparaissent par les ouvertures des fe-

1. 18e série du *Voyage en France.*

nêtres, les serpents de feu sortis des laminoirs, les ruisseaux fulgurants coulant des creusets, la lumière électrique, d'une aveuglante blancheur, donnent à la traversée de Creil l'aspect d'une cité fantastique comme on en voit sur les bords de la Meuse, de la Sambre et de l'Escaut.

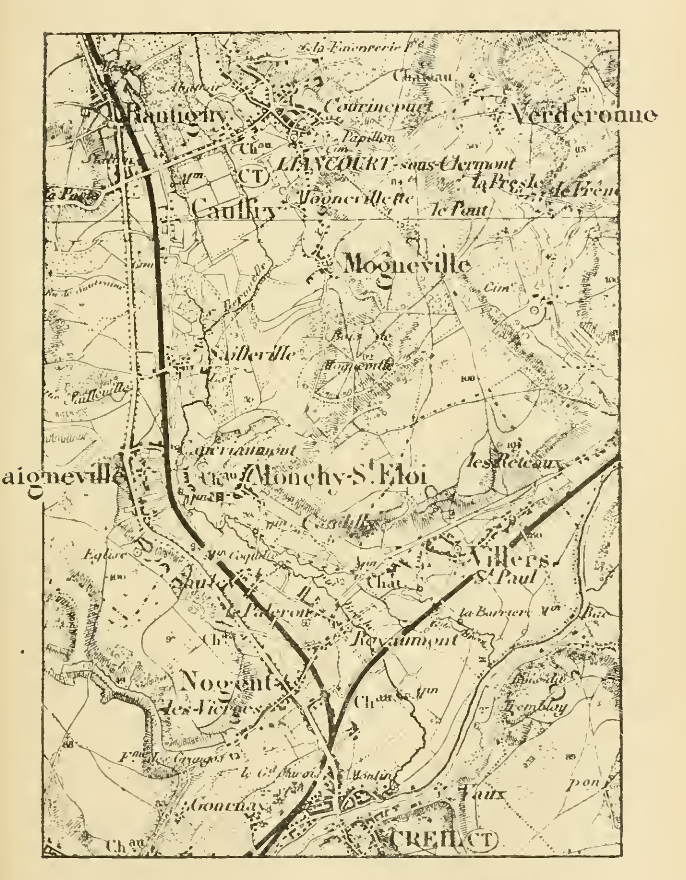
La ville même de Creil échappe à ce caractère industriel ; des rues larges et propres, de beaux magasins, un vaste port sur l'Oise, des faubourgs aux maisons coquettes, contrastent avec le lourd nuage de fumée qui plane entre la gare et Montataire. Les quartiers purement ouvriers sont sur les bords de l'Oise et du Thérain, et dans la petite plaine avoisinant la gare, autour des usines.

Peu de monuments intéressants. Il reste de pauvres vestiges du château royal habité par Charles V et que sa situation dans une île rendait très fort. Près de ces débris, une belle église, Saint-Evremond, pur spécimen de l'époque intermédiaire entre l'art roman et le style ogival, est devenue un magasin.

En face, au bord de l'Oise, existait, récemment encore, une faïencerie célèbre sous le nom d'usines de Creil et de Montereau. Cette dernière ville a centralisé toute la fabrication, l'usine de Creil a disparu. Elle a existé plus de cent ans, car sa fondation remontait à 1794.

En même temps, la métallurgie subissait une crise ; les forges de Montataire, installées au pied d'une verte colline couronnée par un beau château, avaient occupé jusqu'à 2,400 ouvriers ; elles ont subi le contre-coup des difficultés qui, partout, ont frappé les usines à fer. Elles s'en ressentirent plus longtemps, le charbon et le minerai ou la fonte ne se trouvant pas sur place ; il faut les tirer du nord et de l'est. La population ouvrière eut la bonne fortune d'échapper à la ruine ; elle le dut à son intelligence et à son esprit de sacrifice. Les ouvriers ont consenti à la réduction du nombre des jours de travail et des salaires ; grâce à cela, les mauvaises heures ont pu être franchies ; peu à peu, les forges ont retrouvé une grande partie de leur prospérité et 1,700 ouvriers les animent aujourd'hui. La plupart de ces travailleurs ont, à eux ou en location, un jardin bien entretenu, dont les produits n'ont pas peu contribué à faire supporter la crise. Creil aussi possède des forges où 650 ouvriers produisent les fils de fer, les fontes artificielles, des pointes et des rivets. Plusieurs fonderies (120 ouvriers), une fabrique de becs à pétrole (230) occupent également de nombreux travailleurs. Il y en a 850 dans un des ateliers de construction qui avoisinent le chemin de fer, celui de MM. Daydé et Pillé où furent forgés de

beaux travaux en fer, ponts, viaducs, halls pour gares, comme celui de la nouvelle gare du Midi à



Échelle au 1/80,000e.

Bordeaux, wharfs pour nos ports de Majunga et de Kotonou. La Société des Ponts et travaux en fer en occupe 350. De là sont sortis tous les ouvrages d'art des chemins de fer de l'Est et de l'Ouest algériens et de grands viaducs pour les lignes de la Métropole et de divers pays européens.

Un des établissements les plus intéressants est celui de M. Somasco, où 100 ouvriers sont employés. On y produit de la chaudronnerie légère et surtout des fours de campagne pour l'armée. Parmi les inventions de cette maison, un appareil eut, à l'exposition de 1889, un succès considérable auprès du public ; il comprend à la fois un moulin, un pétrin et un four ; le blé entré au moulin était présenté, au bout d'une heure seulement, en pain cuit à point.

Les établissements Saxby, créés pour construire les aiguilles à enclanchement et qui viennent de s'adjoindre la fabrication des tapis-brosses en fibres de coco, une verrerie (200 ouvriers), l'usine française pour la fabrication de l'antipyrine (75 ouvriers) complètent la grande industrie dans l'agglomération de Creil.

Les principales usines ont des caisses de secours pour leurs ouvriers. La compagnie du Nord, qui occupe à la gare et dans ses ateliers 850 per-

sonnes, et les forges ont des sociétés coopératives sous le nom d'économat.

De toutes les œuvres ouvrières de Creil, la plus intésessante, celle qui a la portée morale la plus considérable est due à M. Somasco. Il a institué, dans le parc qui entoure son usine du Tremblay, une école de travail manuel comprenant un atelier-classe, un musée industriel, une bibliothèque. Quarante élèves y sont réunis trois fois par semaine. Chaque jeudi, M. Somasco vient lui-même entretenir les jeunes gens de diverses questions concernant la métallurgie. Je ne saurais mieux faire, pour donner une idée de cette œuvre utile, que de reproduire ce passage d'un rapport de l'inspecteur d'académie :

M. Somasco met son grand et beau jardin à la disposition de ces jeunes gens. Ils s'y promènent et y jouent, ou bien vont lire à la bibliothèque, ou bien encore ils font de la musique et chantent, et voici un détail charmant : Mme et Mlle Somasco viennent tous les dimanches au milieu d'eux et, avec la meilleure grâce, se mettent au piano et accompagnent les artistes. Ce sont de vraies fêtes de famille, comme les appelle M. Somasco, très simples, très cordiales, très gaies. M. Somasco les prolonge quelquefois en invitant à sa table, tous les quinze jours, l'un ou l'autre, ou plusieurs de ces jeunes gens. Et tous, pénétrés de reconnaissance, entourent M. Somasco et sa famille de respect et de sympathie.

Remarquez que cette œuvre a été fondée et entretenue, et qu'elle est dirigée par un seul homme, sans concours étranger, sans comité, n'ayant d'autre soutien que sa femme et sa fille. La société des anciens élèves a un annuaire régulièrement publié jusqu'ici. Et, tous les ans, elle donne, dans la salle du musée industriel, que nous appellerons, pour la circonstance, la salle du théâtre, une belle fête : les parents y sont invités, et les notabilités de Creil, et les membres de l'enseignement...

Voilà, n'est-ce pas, du vrai et intelligent socialisme. Combien il serait à souhaiter que l'exemple fût imité !

Je possède à Creil un de ces bons camarades que l'on ne saurait oublier, car les liens contractés remontent à l'époque de la guerre. Le docteur Jacquot et moi avons appartenu au corps franc des Vosges et fait ensemble la campagne de 1870. Il a eu la bonne fortune de verser son sang en défendant son propre village ; il fut blessé à Brouvelieures quand le corps franc reçut le baptême du feu[1]. Comme toujours, Jacquot m'a reçu et traité en compagnon d'armes. Ce matin, il a voulu me guider autour de la ville. A la première

---

1. Voyez *Une armée dans les neiges*, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges, par Ardouin-Dumazet, Paris, librairie Rouam et, du même auteur, *le colonel Bourras* et le corps franc des Vosges. Paris, librairie Berger-Levrault et Cie.

heure, sa voiture nous emmenait dans la vallée de la Brèche, si riante, verte et riche que ses habitants l'appellent la Vallée Dorée.

La route, franchissant les voies nombreuses de la gare de Creil, se borde aussitôt de coquettes maisons, habitées par les employés du chemin de fer. Le dépôt et les ateliers étant installés sur le territoire de Nogent-les-Vierges, ils ont fait de l'humble paroisse un faubourg populeux couvrant un vaste espace dans les deux vallées. Nogent ne mériterait guère une mention s'il ne possédait deux édifices remarquables : la façade de son château et l'église, bâtie dans le quartier de Royaumont. La façade du château n'est autre qu'une partie, transportée pierre à pierre, de l'admirable palais de Sarcus, près de Grandvillers, aujourd'hui détruit. L'église est un édifice roman, en partie reconstruit par saint Louis. Tour et nef romanes, chœur ogival, sont l'expression d'un art pur et élégant. L'église a été construite sur le tombeau de deux vierges écossaises assassinées il y a douze cents ans, d'où ce nom de Nogent-les-Vierges. Une légende veut que la reine Bathilde, venue en pèlerinage en 645, ait été arrêtée par ses bœufs à l'endroit même où les saintes reposèrent d'abord. Un singulier édicule, monu-

ment très fruste, composé d'un autel surmonté d'une colonne avec chapiteau représentant les vierges, rappelle ce miracle. Il y avait près de là une « fontaine des Vierges » ; elle a disparu sous les terrassements d'un chemin vicinal.

Nous quittons bientôt les maisons de Royaumont pour atteindre une partie plus tranquille de la vallée. A la lisière d'un beau parc, voici la Brèche, aux eaux d'ordinaire si pures, aujourd'hui souillées par les averses. Au milieu du domaine est un élégant château qui, après avoir appartenu à M[me] Marguerite Bellanger, est devenu la propriété d'un gros fabricant de sucre. Parc et habitation sont dans une situation exquise, au pied d'une belle colline boisée dont un pli abrite le village de Monchy-Saint-Éloi, peuplé de cordonniers travaillant pour les usines de Liancourt. Ici la vallée se resserre. La rivière fait mouvoir les usines de Laigneville, village où sont creusées de belles carrières de pierre blanche.

Le pays tout entier est un vaste bosquet, hélas! jalousement clos. De Monchy à Magneville, où la Béronelle rejoint la Brèche, on longe constamment une petite forêt tapissée de muguets et de fleurs éclatantes ; mais de hauts grillages interdisent au passant d'y pénétrer. Il en est ainsi presque partout maintenant, autour de Paris ; peu à peu, les bois

sont interdits au promeneur ; le temps viendra où l'on n'aura pour campagne accessible que le macadam boueux ou poussiéreux des grands chemins.

A l'issue de la forêt, dans un des plus charmants paysages de l'Ile-de-France, autour d'une église dont la tour et la flèche de pierre rappellent les belles églises bretonnes, est Magneville, enveloppé d'arbres fruitiers. Les pommiers, en ce moment en fleurs, de riants jardinets, de jolies maisonnettes ouvrières, font du village un décor d'opéra comique.

Du sommet de la côte séparant Magneville de Liancourt, on jouit d'une vue étendue. La vallée de la Brèche, les collines du pays de Clermont, le village de Cambronne-lès-Clermont, dont l'église est un bijou, les lointaines futaies de la forêt de Hez, apparaissent au regard.

Par une route sinueuse, on atteint Liancourt, gentille cité bâtie dans un beau site, entre la Béronelle et des collines boisées. Cette ville peuplée de cordonniers travaillant, soit chez eux, soit en de vastes usines où l'on produit tous les genres de chaussures, depuis les plus riches jusqu'aux souliers en simili-cuir, est en quelque sorte une des villes saintes du travail humain. Son dernier seigneur, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt,

est le type le plus achev' du gentilhomme converti à la philanthropie par Jean-Jacques et son école. Mais, tandis que d'autres faisaient surtout preuve de sensibilité littéraire et mondaine, comme il était d'excellent ton de le faire au siècle dernier, le bon duc agissait. Voulant doter notre industrie de contremaîtres exercés, il créa dans une de ses fermes la première école d'arts et métiers qu'ait eue la France ; plus tard, il eut l'idée des caisses d'épargne. Son œuvre n'a pas survécu, à Liancourt du moins, car l'école du travail, après avoir été transférée à Compiègne par la Convention, est devenue l'école des Arts et Métiers de Châlons-sur-Marne.

Il en a été de même pour la manufacture de toiles et tissus mêlés fil et coton dont parle Arthur Young qui, en 1787, pendant trois semaines, fut l'hôte de La Rochefoucauld-Liancourt. Cette usine, située dans un village voisin, sans doute Rantigny, occupait 25 métiers à tisser et, pour la filature, un grand nombre de bras.

M. de La Rochefoucauld-Liancourt ne s'est pas borné à cette institution féconde, il a été pour les agriculteurs de la contrée un véritable éducateur ; à son exemple, à son enseignement, la Vallée Dorée doit une partie de sa richesse. Aussi Liancourt a eu raison de consacrer le souvenir de cet

homme de bien, que la Révolution elle-même ne put décourager. La ville lui a élevé une statue sur sa place principale[1].

Liancourt est demeurée la cité travailleuse et active que le duc avait voulu faire. Ses campagnes, si riches, cultivent en grand le haricot; elle a donné son nom au *haricot* de Liancourt. Avec sa voisine, Rantigny, elle est à la tête de la production des machines agricoles en France; les noms d'Albaret et de Bajac ont triomphé dans tous les concours. Les instruments agricoles des grands ateliers de Liancourt et de Rantigny ne le cèdent en rien à ceux des manufactures anglaises et américaines.

---

1. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt fut un économist dans le sens réel du mot; il a publié sur le canton de Creil une « Statistique industrielle à l'usage des manufacturiers ». Je n'ai pu trouver ce petit livre, mais voici le résumé qu'en fit M. Dupin :

« Le canton de Creil, dans une longueur de quatre lieues, sur une largeur de deux, renferme 179 établissements manufacturiers plus ou moins considérables, qui emploient plus de 8,000 ouvriers de tout âge et de tout sexe, gagnant annuellement 4 millions de salaires. La valeur totale des produits est estimée de 15 à 16 milllions. De cette somme il est difficile qu'il ne reste pas au moins 4 millions comme produit net et comme revenu des capitaux employés dans les divers genres d'industrie, ce qui ferait 2,500,000 francs par myriamètre carré. Si la France entière possédait une industrie proportionnée à celle du canton de Creil, elle emploierait, dans ses ateliers 24 millions d'individus qui gagneraient, par année, 12 milliards de salaires; le bénéfice net égalerait aussi 12 milliards; enfin la totalité des produits industriels serait de 45 à 48 milliards!... »

Ces usines et la confection des chaussures à laquelle se livrent une dizaine de maisons importantes, donnent beaucoup d'activité à la petite ville et expliquent l'aspect d'aisance des nouveaux quartiers créés au flanc de la colline, dans ce qui fut sans doute un des parcs du château ducal dont il reste des bâtiments délabrés, entre la Béronelle et la Brèche. Si la seigneuriale demeure a disparu, un autre château, d'opulent aspect, couronne la colline ; il a été construit par un des fabricants de chaussures de Liancourt, ce qui lui a valu le sobriquet populaire de la *Savate*.

Des abords de ce castel de la Savate, la ville apparaît dans une conque de verdure. Longtemps, en gravissant les hauteurs, on a sous les yeux ce charmant paysage. On le perd de vue quand on atteint le plateau de la Faïencerie, ainsi nommé de la ferme où le duc de La Rochefoucauld avait installé son école des arts et métiers. Près de là, à un coude de la route, les élèves des écoles de Châlons, Aix et Angers, qui n'ont jamais oublié le fondateur de cet enseignement[1], ont érigé une colonne élégante en l'honneur du duc.

---

1. Quand les anciens élèves ont inauguré leur hôtel, rue Chauchat, à Paris, ils ont invité à leur fête, présidée par le Président de la République, le duc actuel de La Rochefoucauld-Liancourt.

De la colonne, un chemin ombragé descend à travers bois dans un bassin d'une grâce indicible. Des vergers, des jardins, des cultures le tapissent, des collines boisées, aux perspectives heureuses, l'encadrent; par l'issue d'un vallon, on aperçoit au loin les ondulations de la forêt de Hallatte et la haute croupe boisée du mont Pagnotte.

Un petit village, Verderonne, rit entre les arbres : le nom s'harmonise bien à l'heureux paysage.

Le ruisselet du Rhoni recueille les eaux des collines, entre des prés minuscules, et va passer au pied d'Angicourt, qui possède une église ogivale exquise dans son délabrement; c'est une des plus élégantes parmi les églises de cette contrée, dont la plupart sont des joyaux. Elle est entourée de pommiers fleuris, et par sa grâce laisse une inoubliable impression.

Ce coin de terre est une sorte d'Arcadie, non seulement par le charme du paysage, mais par sa richesse et la pureté de l'air. Les habitants entretiennent surtout des vergers; un des villages, Cinqueux, possède tant de cerisiers, qu'il a reçu le surnom de Cinqueux-les-Guignes. Le département de la Seine, cherchant l'emplacement d'un sanatorium pour les enfants tuberculeux, a fait choix d'une colline entre Verderonne et Angi-

court. Les constructions, très vastes, sont presque achevées.

Le Rhoni, s'échappant par un semblant de gorge, entre à Rieux dans la vallée de l'Oise. La grande rivière coule avec lenteur au milieu de vastes prés, bordés sur la rive gauche par la forêt de Hallatte. La rive droite, bien exposée au soleil, a des vergers, des aspergières, des champs de petits pois et de haricots, même des vignes. Ces pentes opulentes se partagent entre Rieux et Villers-Saint-Paul, village dont l'église romano-ogivale est bien belle. Ici la Brèche, par l'un de ses bras, atteint l'Oise. Avant de traverser un marais transformé en belles cressonnières et en champs d'artichauts superbes, ses eaux ont arrosé le beau parc du château où mourut le glorieux maréchal Gérard. Les cultures, conquises sur les roseaux et les joncs, touchent à Royaumont, c'est-à-dire à l'agglomération de Creil.

XIII

DE LA BRÈCHE A LA NOYE

Rantigny. — Dans la Vallée Dorée. — Apparition de Clermont. — Fitz-James et son château. — Clermont-de-l'Oise. — La maison centrale. — Le vallon de l'Arré. — A la croisée des Chaussées romaines. — Saint-Just-en-Chaussée. — Le plateau picard. — Un lâcher de pigeons voyageurs. — Breteuil. — Une ville de cordonniers. — Les phosphates d'Hardivilliers.

Breteuil-sur-Noye. Juin.

Liancourt est au milieu de la Vallée Dorée; il me restait à parcourir celle-ci vers Clermont. Ce matin, je descendais à la gare de Liancourt pour remonter les bords de la Brèche. La grande route forme la rue de Rantigny, gros bourg de caractère industriel, aux abords de la gare surtout, où les usines sont nombreuses : fabrique de chaussures, manufactures d'instruments agricoles, de paillons d'or et d'argent, etc. ; elle s'en va ensuite par une campagne plate et nue.

D'autres chemins sont plus ombragés et courent au pied du petit massif de collines de Liancourt. Des prés humides, des plantations de peupliers

bordent la rivière et son ancien affluent, la Béronnelle, qui l'atteignait jadis à Clermont, mais dont les travaux de dessèchement ont fait, de Fitz-James à Magneville, un cours d'eau indépendant et parallèle. Les pentes couvertes d'arbres fruitiers, les sommets revêtus de bois, de jolis vallons creusés dans le massif et abritant des hameaux dans leurs vergers opulents, offrent jusqu'à Clermont une suite d'aimables paysages. Ce mélange de vignes, de jardins et de champs avait frappé Arthur Young à son premier voyage, en mai 1787 : « Une pièce de blé, une autre de luzerne, un morceau de trèfle ou de vesces, un carré de vignes, des cerisiers et d'autres arbres à fruit plantés, çà et là, le tout cultivé à la bêche. Cela fait un charmant ensemble, mais doit donner de pauvres produits », disait l'agronome anglais, peu habitué à la diversité permise par le climat de la France.

Vers le nord, les coteaux s'abaissent, berges des plateaux nus qui, désormais, s'étendent jusqu'à l'Artois, creusés par une multitude de ravins, de vallons et de vallées. Une colline isolée, haute, abrupte, revêtue d'arbres sur ses flancs, portant sur sa terrasse supérieure une ville d'aspect féodal, garde le passage. Ce site de grande allure est Clermont-de-l'Oise, une des villes illustres de l'Ile-de-France.

On l'aperçoit longtemps avant de l'atteindre ; il faut traverser les vergers, les cressonnières et les jardins de Breuil-le-Vert et Breuil-le-Sec, puis la jolie campagne, bien cultivée, de Fitz-James. Ce nom écossais a été donné à *Warti* par le maréchal de Berwick, fils du roi d'Angleterre Jacques II, lorsque la terre fut érigée pour lui en duché-pairie. Le château est encore debout, entouré d'un admirable parc aux immenses pelouses, aux belles futaies, aux eaux abondantes.

La colline de Clermont commande le parc de Fitz-James ; projetée en avant du grand massif que recouvre la belle forêt de Hez, elle est semblable à un éperon. Elle dut jadis une grande valeur stratégique à son isolement presque complet, car elle tient seulement au massif par un isthme étroit. Aujourd'hui, la situation qui fit son importance militaire l'a empêchée de prendre sa part du grand développement industriel de la contrée ; il y a cependant quelques usines sur les bords de la Brèche. Elle avait 2,000 habitants au commencement du siècle, elle en a 6,000 aujourd'hui, mais dans ces chiffres sont compris 2,000 pensionnaires de l'asile départemental d'aliénés ou détenus de la maison centrale. Fitz-James compte, en outre, 350 aliénés dans sa maison de santé.

Erquery en possède 115, occupés aux travaux agricoles dans la ferme de Villers.

Du Pont de Pierre ou de la gare, des chemins roides montent à la ville ; les voitures suivent une rue en pente douce, longue d'un kilomètre, la rue d'Amiens, conduisant au carrefour central de Clermont. De là rayonnent des rues très propres, mais d'une solitude absolue. Personne sur les trottoirs, pas une voiture sur les chaussées ; à peine, de temps à autre, un commerçant sort-il de sa boutique pour dévisager le touriste égaré à Clermont. Évidemment, je viens à une heure peu propice : Clermont a parfois quelque affluence dans ses rues, les jours de marché, par exemple. Pourtant, la foule ne doit jamais être grande, à en juger par l'herbe poussée drue devant le curieux hôtel de ville reconstruit en ce siècle sur les plans et avec tous les détails de l'ancienne maison commune bâtie par Charles le Bel. A côté de ce monument vénérable, dépassant en antiquité tous les édifices municipaux des Flandres françaises, un étroit jardinet renferme un obélisque rappelant la fondation et la reconstruction de l'hôtel de ville.

De ce parterre, on découvre de beaux horizons, la Vallée Dorée presque entière, le cours supérieur de la Brèche et ses riches villages, les collines couvertes de forêts sombres.



Échelle au 1/320,000e.

Au point culminant est l'église, que des remaniements ont peu à peu transformée en une sorte de musée architectural de l'art gothique. Ses verrières, ses fenêtres, les nervures des voûtes, m'ont moins intéressé que les naïves inscriptions de quelques plaques funéraires. L'une d'elles rappelle, comme un événement digne de passer aux postérités reculées le don, par un chanoine, « aux ministres de ce temple, d'un calice, une paire de burettes avec leurs plats, trois boettes pour les saintes huiles, le tout en argent, puis un autre calice, un ciboire, un soleil en vermeil et un vêtement complet en drap d'or ». Pour reconnaître cette munificence, les ministres ont promis vingt-quatre messes basses et une grand'messe pendant dix ans. Tout cela est fort long ; par contre, l'exposé des mérites du fondateur tient en trois lignes.

Dans une chapelle est enterré le « maistre de l'hostellerie du Croissant, mort en 1588, le jour de Saint-François ». Il ne faut pas s'étonner de cet honneur fait à un aubergiste ; de tout temps, ici, les officiers de bouche ont joui d'une légitime considération. On sait comment, non loin de Clermont, mourut Vatel, qui se crut déshonoré parce que la marée n'était point venue.

A côté de l'église, une porte ogivale, dite de

Nointel, débris des fortifications, conduit au château où Philippe le Bel naquit en 1296. S'il revenait au monde, ce prince ne reconnaîtrait guère sa royale forteresse. Les remparts sont encore debout, formant terrasse ; le donjon a été respecté, mais une série de bâtiments d'aspect sinistre, aux fenêtres grillées, remplacent le palais. C'est la maison centrale des femmes, où tant d'héroïnes de nos cours d'assises furent enfermées. La dernière statistique publiée, celle de 1894, compte 485 détenues à Clermont.

Au-dessous des tristes murailles de la prison, sur les pentes de la colline, est la promenade du Chatellier, plantée de beaux arbres ; entre des allées fraîches et solitaires, on descend jusqu'à la vallée où le passage incessant des trains, lourds convois de charbon ou de marchandises, express, rapides, trains de luxe pour l'Angleterre et le Nord, rappellent brusquement la vie. Le contraste est saisissant entre ces abords de la gare de Clermont et la cité endormie sur son haut promontoire.

La Brèche, qui par sa vallée offre, de Creil à Clermont, une voie directe entre Paris et le Nord, naît à l'ouest, aux environs de Froissy ; en continuant à la remonter, la voie ferrée se dirigerait

vers Le Tréport; aussi le tracé commun aux lignes de Calais et de Lille emprunte-t-il un autre vallon ouvrant directement vers le Nord et parcouru par le gros et clair ruisseau d'Arré, bordé de prairies remplies d'un beau bétail, où les pommiers nombreux révèlent un autre climat.

De belles églises de la belle période ogivale, deux vieux châteaux dont l'un, près de Saint-Remy-en-l'Eau, a conservé ses tours rondes de brique rouge, donnent quelque caractère à cette longue fissure du plateau picard.

Près des sources du ruisseau, se croisaient deux de ces voies magistrales construites par les Romains et restaurées plus tard par l'infortunée reine d'Austrasie, Brunehaut. L'une de ces routes reliait Beauvais à Bavai, l'autre Senlis à Amiens; leur tracé est encore très reconnaissable. Au point de jonction se créa un bourg qui, à l'avènement du catholicisme, prit le nom de Saint-Just. Le croisement des voies romaines l'a fait appeler Saint-Just-en-Chaussée, surnom fréquent en Picardie. La situation de cette petite ville a gardé l'importance d'autrefois. Les voies modernes y rayonnent nombreuses, grandes routes et chemins de fer en font un centre. La ligne de Paris à Cambrai par Péronne s'y détache de la voie maîtresse, une autre se dirige sur Beauvais; une troisième,

à voie étroite, venant d'Estrées-Saint-Denis, se prolonge à l'ouest, sur Froissy. Malgré ces éléments de prospérité, Saint-Just demeure un centre rural. C'est une très longue bourgade dont les maisons de brique, remplaçant peu à peu les chaumières de torchis, font comme la porte des pays du Nord. La voie principale, ou rue de Paris, a cependant conservé un peu de son aspect ancien par ses maisons basses à grands combles mansardés, ses enseignes pendantes, sa vieille mairie portée sur des halles en charpente, remplacée aujourd'hui par un coquet hôtel de ville de style Louis XIII.

Jadis, Saint-Just était un centre industriel considérable ; une fabrique de bonneterie occupait 2,000 ouvrières dans la ville ou les villages ; elle a disparu, laissant comme souvenir de petits ateliers occupant en tout une cinquantaine de femmes et de fillettes. Dans la vallée verte, profonde et tranquille, où l'Arré débouche d'un parc abandonné, une fabrique de filets de pêche occupe 80 ouvrières. Pendant l'hiver, une des sucreries les plus considérables du Nord, puisqu'elle produit annuellement 35,000 sacs de sucre, emploie un grand nombre de travailleurs des champs. Dans les environs, d'autres sucreries contribuent à l'activité de Saint-Just en développant l'indus-

trie agricole. Les plus grands magasins de la ville sont les dépôts de machines aratoires et des greniers à grains où montent sans cesse les sacs par des poulies.

Si les cultures sont étendues et admirablement soignées, elles donnent au plateau une monotonie affligeante. Pas de haies, pas d'arbres, sinon autour des villages, qui semblent avoir voulu échapper à l'ambiante tristesse. Jusqu'à Froissy, où je suis allé hier soir, jusqu'à Maignelay, où je me suis aventuré ce matin, on ne traverse que les champs de céréales ondulantes et les immenses étendues fauves sur lesquelles les cotylédons de betteraves forment de longues rangées d'un vert tendre. Et le marasme m'a pris à la pensée de suivre jusqu'à Breteuil la grande route qui, pendant 17 kilomètres, court à travers cette campagne morose en traversant deux seuls hameaux.

Le chemin de fer permet suffisamment de se rendre compte du paysage. Même à l'issue des tranchées crayeuses, il montre au passage les plis dans lesquels des villages se sont tapis à l'abri des vents, transformant en prairies les pentes où suintent les eaux, s'entourant d'arbres à fruits. La Hérelle apparaît ainsi comme une oasis, Chepoix et Bacouel sont des vergers de pommiers.

Breteuil, centre le plus considérable de cette partie de l'Oise, est, jusqu'à Amiens, la ville la plus populeuse de la route sur la grande ligne. Au lieu d'aller gagner les sources de la Noye, les ingénieurs, pour descendre à cette rivière, ont préféré suivre le ravin de Rouvroy-les-Merles. Breteuil est resté à l'écart, mais on l'a doté d'un embranchement de 7 kilomètres. La gare d'où celui-ci se détache, étant loin de tout village, s'appelle Breteuil-Embranchement. Si les rapides la dédaignent, les trains express et directs la desservent ; ce qui l'a fait choisir pour terrain d'entraînement par les sociétés colombophiles du Nord et de Belgique. Chaque semaine, souvent chaque jour, on peut voir des amoncellements de paniers descendre des wagons. J'ai aujourd'hui la bonne fortune d'assister à un grand lâcher. Une centaine de paniers sont sur le quai de la gare ; le convoyeur belge, le chef de gare, le maréchal des logis de gendarmerie, les employés surveillent l'opération. Les cordes rapidement coupées, les paniers sont ouverts, un bruit d'ailes se fait entendre et l'on voit s'élever des centaines d'oiseaux; sans même un moment d'hésitation, ils filent tous au nord-est.

Les paniers sont munis d'étiquettes indiquant le nom des convoyeurs et des *agences de convoyage*.

Il en est de Roulers, de Dottignies, de Waereghem, tous centres belges de la frontière. Au fond des paniers, une couche de siliques de colza forme litière pour les oiseaux.

En route ! Le petit train, formé d'un seul wagon à galerie longitudinale, se met en marche pour Breteuil, descendant rapidement le plateau accidenté, strié de ravins qui vont à la Noye naissante. Un seul arrêt à Tartigny. La plaine est parsemée de bosquets récemment plantés et qui indiquent un sol infertile. Une ferme porte le nom de Bois-Plantés, un autre quartier est les Bois-Plantis. L'épaisseur de la terre arable est si faible, que l'épine blanche envahit ces essais de reboisement.

Cependant le cultivateur ne désarme pas, il laboure et transforme ce sol maigre ; on rencontre même d'opulentes cultures dues aux engrais et aux méthodes culturales perfectionnées.

Le train s'arrête au-dessus d'une vallée très verte, remplie d'arbres, près des premières sources de la Noye. La ville de Breteuil est assez loin encore, sur la rive gauche de la rivière, accrue ici même par des fontaines très abondantes, dont les eaux sont soigneusement recueillies pour les usages domestiques. Sauf la partie centrale,

remplie de grands et beaux magasins, Breteuil est d'assez pauvre aspect, beaucoup de ses maisons sont bâties en torchis. Ces demeures et les maisons plus confortables du centre sont habitées par des cordonniers. Il y a ici, comme à Liancourt, d'importantes maisons de chaussures ; elles ont remplacé une grande fabrique de souliers à l'usage de la troupe, créée au commencement du siècle. 400 à 500 ouvriers cousent le cuir : c'est la presque totalité de la population masculine dans ce centre de 3,000 habitants à peine. Les autres font des dos de brosses et, industrie au moins originale, des pois à cautère ! Dans un petit atelier, des jeunes filles, assises devant des machines, débitent la racine d'iris et la tournent en petites sphères blanches. Évidemment, cette industrie ne saurait employer beaucoup de bras ; aussi, dans le même atelier, se livre-t-on à la fabrication des dos de brosses taillés dans les os.

Depuis quelques années, Breteuil a trouvé une source de prospérité dans l'exploitation des phosphates. On a découvert cette précieuse matière entre la ville et le village d'Hardivillers. Le gisement est riche, car il n'a pas moins de 18 mètres d'épaisseur. Plusieurs établissements préparent sur place le phosphate extrait du sol, mais

l'usine la plus considérable est à la gare de Breteuil. Un chemin de fer Decauville va chercher le phosphate aux carrières et le déverse à l'entrée de la ville dans les tombereaux qui l'apportent à la gare. Là il est trituré, malaxé avec un sel vert, mis en briquettes et, une fois séché, trituré de nouveau, bluté et mis en sacs[1].

J'avoue que la teinture en vert de cet engrais m'a plongé dans un profond étonnement. L'aimable directeur des usines de la gare m'a donné la clef du mystère. On a convaincu les agriculteurs bretons que les phosphates étaient naturellement verts et, à la faveur de ce préjugé, des marchands peu consciencieux leur ont vendu des terres inertes. L'idée n'en a pas moins fait son chemin ; les phosphates les plus riches ne trouveraient pas acquéreurs en Bretagne s'ils n'étaient colorés. On a dû verdir les phosphates, à Breteuil comme à Beauval, où je me propose d'aller bientôt pour visiter le théâtre fameux de tant de spéculations parfois heureuses[2].

---

1. L'extraction des phosphates dans le département de l'Oise a produit, en 1896, 6,800 mètres cubes, valant, avant la préparation à l'usine, 141,400 fr.

2. Voyez 18e série du *Voyage en France*.

XIV

LES TOURBIÈRES DE PICARDIE

La valléo de la Noye. — Château de Folleville. — Ailly-sur-Noye. — Confluent de l'Avre et de la Noye. — École d'agriculture du Paraclet. — L'agriculture dans la Somme. — La pisciculture. — Boves. — Dans les tourbières. — Le tourbier. — Maisons des marais. — La récolte de la tourbe. — Le grand louchet. — L'invention d'Éloi Morel. — Ech'tiot. — La tourbe dans la Somme. — Longueau et sa gare.

Thézy-Glimont. Juillet.

J'ai quitté Breteuil à pied, ce matin, pour suivre la vallée de la Noye et, par le curieux village de Paillard, gagner le château ruiné de Folleville qui arrête un instant l'attention des voyageurs allant de Paris à Calais ou à Lille, par son élégante tour dressée au-dessus des laides collines crayeuses.

La Noye vient de naître à Breteuil, par d'abondantes sources vives issues de la craie. Elle s'égare aussitôt en bras marécageux au fond d'un vallon, entre des collines nues. Comme tous les autres cours d'eau de cette partie de la Picardie,

elle tient à la fois de l'étang, du marais et du ruisseau. Ailleurs ce serait une laide rivière ; ici, par la végétation verdoyante des rives, les bois plantés sur la terre tremblante, les tourbières et les prairies contrastant avec le sol d'un blanc sale, elle est un ornement.

De Paillart, où le ru de Rouvroy, dont le vallon est longé par le chemin de fer, se jette dans la Noye, un chemin monte à Folleville par des pentes assez raides où les moissons, encore vertes malgré la saison, masquent insuffisamment la terre maigre. Au sommet d'une haute croupe, sont les ruines, entourées d'un fossé profond, où des arbustes ont crû. Des pans de mur, une grosse tour et surtout la tour du guet, svelte et fière encore, sont tout ce qui reste de la forteresse ; cette tourelle est une œuvre curieuse : large et cylindrique jusqu'à la hauteur des murailles voisines, entourée à ce niveau par des corbeaux qui durent supporter une galerie, elle se continue par une construction hexagonale puis, bientôt, s'achève en un polygone à douze côtés. Un escalier à vis conduit à la plate-forme sous laquelle quatre gargouilles sculptées rejettent l'eau tombée de la terrasse. L'élégance de cet édifice, la situation du château au confluent de deux vallées, la charmante église du village, le superbe tom-

beau d'un des seigneurs, montrent que le domaine était un des plus considérables de la Picardie.

Des collines, sur lesquelles sont bâtis Folleville et son voisin Quiry-le-Sec, la vue est étendue mais monotone. On découvre une immense étendue du plateau picard, striée d'innombrables ravins secs creusés dans la craie. Cependant, les bois, assez nombreux, enlèvent au paysage un peu de sa tristesse. Au pied du coteau, la vallée de la Noye s'allonge régulière, toute verte, criblée d'étangs aux rives rectilignes dont la nappe étincelle entre des amas de matière brune, tranchant crûment sur la verdure. Ces eaux miroitantes indiquent les parties du marais où la tourbe a été extraite, les amas noirs sont les tas de tourbe desséchée.

Par les pentes creusées de carrières, un chemin conduit au village de la Faloise, bâti au bord de la Noye, au flanc des coteaux de la rive gauche. Jusqu'à Hanneville, on se tient à mi-hauteur pour descendre au bord de la rivière qui va devenir une véritable rue de villages et d'usines. Le gros bourg d'Ailly-sur-Noye montre de hautes cheminées de manufactures. L'industrie est, en quelque sorte, agricole : on fabrique du sucre et de l'alcool avec les produits du pays. Le voisinage d'Amiens a fait naître des filatures de lin

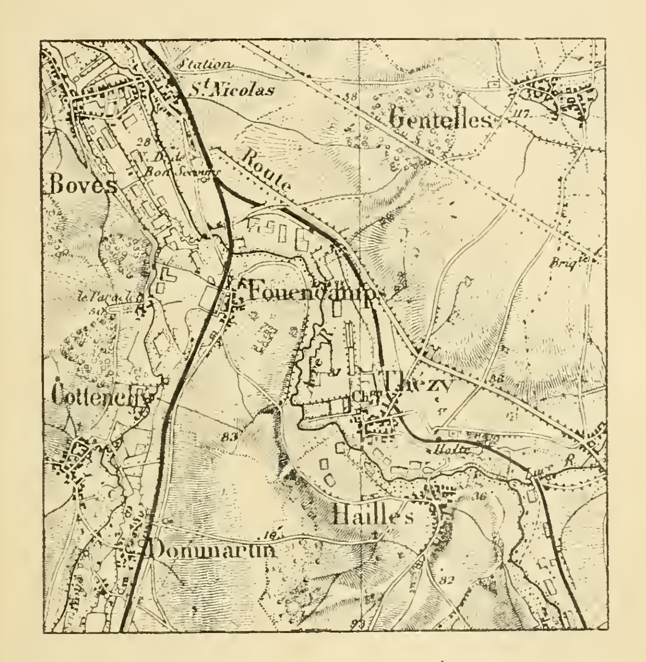
et une fabrique de mèches de lampe. Une grande partie des habitants vivent de l'exploitation de la tourbe.

Ailly-sur-Noye a pour faubourg la commune de Jumel, sur la rive gauche. Ici, chaque village est double : en descendant la rivière, voici Guyencourt et Remiencourt, puis Dommartin et Cottenchy, pauvres hameaux habités par des tourbiers et des maraîchers. Dommartin, comme Boves, chef-lieu de canton voisin, fabrique des bijoux, des perles et autres objets en acier poli.

La vallée s'élargit soudain au pied d'une colline portant le village de Fouencamps. La Noye rencontre l'Avre et mêle une partie de ses eaux avec celle-ci, au milieu de vastes tourbières, mais elles ne se confondront complètement qu'au-dessous de Boves. Au point où les deux vallées aboutissent, en face de Fouencamps, dans un repli de collines s'étendent les vastes bâtiments d'une ferme appelée le Paraclet, construite sur l'emplacement d'un couvent de religieuses cisterciennes et devenue, depuis dix ans, une ferme-école.

Ce n'est point l'abbaye fameuse fondée par Abélard, dont Héloïse fut abbesse ; le Paraclet historique était en Champagne, non loin de Nogent-sur-Seine. Le Paraclet picard n'eut jamais qu'une fort modeste existence ; il est cependant

plus connu aujourd'hui, grâce à l'établissement départemental où l'on s'efforce de répandre l'enseignement raisonné de l'agriculture.



Échelle au 1/80,000e.

Cette école, d'origine récente, a pour but d'arracher les cultivateurs aux méthodes empiriques qui prévalurent jusqu'ici. Certes, la Picardie, si voisine des Flandres, a une agriculture floris-

sante, les progrès réalisés chez les voisins ont influé sur le paysan picard. Comparée à l'ensemble du territoire, la Somme occupe un rang distingué parmi les départements français. La population agricole n'est que de 36.18 p. 100 au lieu de 45.4, moyenne de la France, et pourtant le pays est au cinquième rang pour la production en céréales, la dernière statistique l'évalue à 2,778,499 hectolitres; pour le rendement moyen, le département est au neuvième rang : on obtient 21^{hl},2 par hectare, alors que la moyenne générale est de 16^{hl},4. Pour l'avoine, la Somme est au deuxième rang avec une production de 3,442,749 hectolitres, le rendement la place au quatrième rang avec 32^{hl},5. Les cultures industrielles la mettent au quatrième rang pour la surface des betteraves, œillettes, etc., qui couvrent 44,172 hectares.

Si beaux soient ces résultats, ils ne sauraient cependant être comparés à ceux de l'Artois et, surtout, de la Flandre. On avait espéré déterminer un courant vers l'emploi des procédés modernes en créant l'école pratique du Paraclet, mais la classe moyenne des cultivateurs s'est montrée réfractaire; pour recruter les 45 élèves nécessaires, il a fallu faire appel aux autres départements. La Somme n'a que 20 élèves, le

reste est fourni par la Seine (12) et les départements picards et normands; 2 sont venus du grand-duché de Luxembourg.

Le directeur de l'école attribue ce peu d'empressement à deux causes : la crise agricole qui empêche les cultivateurs de faire face aux frais, cependant modiques, de l'éducation d'un enfant, et surtout cette conviction presque générale que « pour faire de la culture on est toujours assez instruit ».

Nulle part, cependant, l'éducation spéciale ne serait plus nécessaire que dans ce pays de plateaux crayeux et de marais tourbeux. La chimie agricole, c'est-à-dire le choix raisonné des engrais, et les méthodes de desséchements, doivent être connues de la masse des paysans si l'on veut élever le rendement des sols maigres et mettre les marais en valeur. Le Paraclet paraît bien répondre à ces besoins : il enseigne à ses élèves, non seulement les matières purement agricoles, mais encore l'apiculture et la pisciculture; cette dernière branche est de la plus haute utilité dans un pays où les cours d'eau sont nombreux, où l'on compte par centaines les étangs produits par l'extraction de la tourbe. L'année dernière, le petit établissement de pisciculture a jeté dans l'Avre, la Noye et l'Ancre, 10,000 alevins de truites.

Les environs du Paraclet sont particulièrement aptes à la reproduction du poisson. La Noye, l'Avre et la Luce s'y divisent en bras nombreux. Le gros bourg de Boves est au cœur de cette région de tourbières et de coulées, les deux rivières, avant de se mêler définitivement, traversent par plusieurs branches la grande rue de ce centre dont la population vit par le tissage et le blanchiment des toiles. Les prairies environnantes sont couvertes de pièces de tissus. La plupart des blanchisseurs pour les usages domestiques d'Amiens sont installés à Boves, qui est, en quelque sorte, un faubourg de la grande ville voisine.

Blanchisseurs, maraîchers et tourbiers forment, dans ces vallées marécageuses, une population bien à part ; plus que le reste de la Picardie, elle a conservé ses mœurs, ses coutumes, son langage rappelant celui de nos aïeux dans les premiers siècles où se formait l'idiome national. Mieux encore que l'*hortillon* dont je vais bientôt visiter le domaine, le tourbier est pittoresque. Cet être à demi aquatique, passant son existence sur la prairie mouvante dont il exploite le fond, a frappé l'imagination des habitants de la capitale picarde, ils parlent des tourbiers comme d'une peuplade étrange. Un romancier, M. Léon Duvauchel, a

consacré un livre à ces extracteurs de combustible dont il a vécu un moment la vie[1].

Les habitations des tourbiers, au bord des rivières au cours lent, presque endormies, à la marge des étangs rectilignes creusés par le *louchet*, donnent assez la sensation de quelque population primitive. Maisons basses, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, faites d'une carcasse de peuplier du marais, dont les interstices sont remplis d'un mélange d'argile et de paille hachée. Sur ces parois on passe un badigeon éblouissant ; à la partie inférieure on dessine, avec du brai, un soubassement empêchant l'eau des pluies et celle qui rejaillit en tombant du toit, de pénétrer dans la muraille spongieuse. Un toit bas, couvert de *pannes* rougeâtres bientôt verdies par les mousses, couvre le pauvre édifice. Avec le temps, la charpente dévie, la maison se déjette, se gondole et prend bientôt ce caractère vétuste qui frappe le voyageur. Mais chaque année on renouvelle le badigeonnage et le soubassement goudronné don-

1. *Le Tourbier*, par Léon Duvauchel. Le même auteur a écrit un autre roman local, l'*Hortillonne*. Deux livres où le paysage et le travail du marais ont été saisis avec une grande pénétration. Je ne saurais juger de l'existence morale, telle que l'a décrite le romancier amiénois dans ces deux livres réalistes.

nant à ces hameaux misérables enfouis sous la grasse verdure des peupliers et des saules, un caractère de gaieté.

Les cheminées basses laissent échapper une fumée bleue répandant l'âcre odeur de la tourbe, unique aliment des foyers. L'intérieur de ces demeures rustiques est très propre, si le mobilier est pauvre et rare.

Je me suis arrêté un moment dans un de ces hameaux ; il était presque désert : les hommes et les femmes étaient *allès à tourbe,* expression picarde pour dire que l'on est allé exploiter le *tourbage.* Mais un tourbier a été retenu un instant chez lui, il va monter dans sa barquette pour gagner l'étang où sa femme et ses enfants sont déjà en train de *cateler* les mottes, c'est-à-dire de les mettre en tas pour achever le séchage. Je lui demande de me conduire au tourbage, moyennant une piécette pour sa peine. Le brave homme accepte de me mener à l'étang, mais refuse toute rétribution. En quelques coups de gaffe, nous voici sur l'Avre, d'où un fossé encombré d'iris et de roseaux nous permet d'atteindre la vaste pièce d'eau rectangulaire formée dans la partie excavée par l'extraction. Au fond, une grande bande gazonnée est couverte de petits tas réguliers de mottes noirâtres. D'autres mottes posées de champ

sur le pré, subissent un commencement de dessiccation.

L'animation est grande. Le concessionnaire du tourbage est là, pressant le travail. Des ouvriers armés d'une bêche de forme spéciale, le *petit louchet,* enlèvent la couche, peu épaisse, de terre gazonnée et la transportent sur des brouettes à l'autre extrémité du champ. Quand on a ainsi enlevé le gazon, on découvre la surface noire de la tourbe, molle et perfide. Pour pouvoir se maintenir sans danger, on dispose une planche sur la masse tremblante, en laissant entre le bord de la planche et l'eau une largeur égale à celle que pourra découper le *grand louchet.*

Cet instrument est par excellence l'outil du tourbier. C'est une bêche de forme spéciale, très coupante, ayant les côtés repliés de façon à pouvoir emboîter la motte, l'emprisonner en quelque sorte et permettant ainsi de la retirer. La tourbe, ramenée d'un seul coup de louchet, forme un morceau de vingt-cinq à trente centimètres de longueur et d'une section de dix centimètres carrés.

Pour aller chercher la tourbe dans toute l'épaisseur de la motte, le grand louchet a un manche de chêne long de cinq mètres, que l'on peut allonger encore au moyen d'un bâton embouti à l'extrémité du manche. Pour plonger le louchet,

découper la tourbe et ramener l'instrument, il faut une force musculaire considérable et une grande dextérité.

La tourbe ramenée sur le pré est aussitôt découpée en quatre ou cinq morceaux par un tourbier au moyen d'un couteau recourbé, pendant que le louchet redescend creuser plus profondément la masse spongieuse.

Le grand louchet est un outil relativement moderne, il a été inventé en 1735 par un tourbier nommé Éloi Morel. Grâce à cette découverte, on a pu extraire la tourbe à des profondeurs jusqu'alors inabordables. De nos jours, la dragne a permis un travail plus rapide et plus parfait; dans quelques parties de la vallée de la Somme, la machine recueille des tourbes molles et sans consistance que l'on peut agglomérer et carboniser comme le charbon de bois. Le grand louchet n'en reste pas moins un bienfait pour la Picardie, et la région tourbière eut raison d'élever à Éloi Morel le petit monument qui se dresse dans son village natal de Thézy-Glimont, au bord de l'Avre, entre les confluents des rivières tourbeuses de la Luce et de la Noye.

La tourbe, coupée en *pointes*, est étalée sur le pré, l'*étente*. Dès qu'elle a perdu une grande partie de son eau et pris ainsi de la consistance, les

femmes en font des *pilettes* de vingt et une, puis les mottes devenues fermes sont échafaudées en *carrelets,* pyramides à jour pour laisser circuler l'air. Des ramilles, des petits bâtons indiquent mille par mille le nombre de mottes ainsi *catelèes.*

Sur la demande de son père, *ech'tiot* Nicolas — le petit Nicolas — me conduit sur toutes les parties du tourbage. Il me montre les carrelets recouverts, pour les abriter pendant l'hiver, par des mottes de gazon appelées *provisions ;* il m'explique comment on ramasse les *miottes* ou *miettes,* comment la mauvaise tourbe, contenant des matières terreuses ou pyriteuses, est amoncelée pour être incinérée en mars, afin de produire la cendre fertilisante recherchée par les fermiers des terres de culture du Ponthieu, du Vimeu, du Santerre et autres régions agricoles de Picardie[1]. Il me décrit la fumée épaisse et âcre qui, pendant les premiers mois de l'année couvre ainsi le marais.

Ech'tiot Nicolas est heureux de l'attention que je lui prête ; il se rengorge en passant devant les autres tiots et tiottes répandus sur le tourbage, « petits » et « petites » âgés parfois, car ce mot

---

1. Sur l'amendement des terres par la cendre de marais, voyez la 16e série du *Voyage en France,* pages 165 et suiv.

tiot est d'un usage répandu et d'une valeur un peu vague ; il forme, en grande partie, le fond du patois picard ; selon l'inflexion de la voix, il marque ou l'affection, ou le dédain.

Le tourbage sur lequel nous sommes a été affermé par un gros exploitant. Dans la basse vallée, des tourbages sont propriétés communales et allotis entre les habitants. Chacun de ceux-ci reçoit un certain nombre de stères, parfois un demi-décastère de tourbe moyennant une faible rétribution. Mais l'extraction se fait toujours par des tourbiers de profession.

Ceux-ci travaillent au marais presque toute l'année, sauf au moment des grands travaux des champs ; ils se louent alors chez les fermiers pour la moisson, la fenaison, la rentrée des betteraves. Quelques-uns possèdent à eux, en dehors du jardin, un petit bout de champ, mais la plupart ont pour unique fortune le grand louchet avec lequel ils ramènent la tourbe, mêlée parfois d'objets qui leur semblent mystérieux : pierres gravées, ossements d'animaux inconnus, coquillages qui deviendront des ornements sur la cheminée de l'humble demeure.

Les tourbiers sont très nombreux sur les bords de la Somme et de ses affluents : on en évalue le nombre à 2,600 pour le département. Pendant

l'année 1895, ils ont extrait des marais 44,120 tonnes de tourbe, le tiers de la production totale de la France. La valeur atteignait 668,402 fr. Aucun autre département n'approche de ces chiffres. La Loire-Inférieure, qui par ses marais de la Grande-Brière[1] est, après la Somme, le plus grand producteur de tourbe, a donné 18,324 tonnes, valant 350,960 fr. L'Oise et le Pas-de-Calais viennent ensuite.

J'ai parlé de la tourbe à propos des marais de Boves, mais cette région n'est pas la plus importante pour l'extraction, celle-ci est bien plus considérable sur la Somme, au-dessous d'Amiens, vers Picquigny, Hangest et Longpré, où je descendrai bientôt.

La gare de Boves est le point de bifurcation entre la grande ligne du Nord et la voie secondaire reliant Amiens à la vallée de l'Oise par Montdidier. Un autre bourg est plus important encore à ce point de vue ; les difficultés d'accès à Amiens n'ayant pas permis aux ingénieurs de placer dans la capitale picarde les aiguilles de jonction entre les rameaux de Calais et de Lille,

1. Sur la Grande-Brière et ses tourbières, voyez le chapitre X de la 3e série du *Voyage en France*.

on a dû les installer à Longueau, au confluent de l'Avre et de la Somme. Seuls, les trains de Calais et de Reims vont traverser la gare d'Amiens, ceux de Lille doivent prendre ou laisser leurs voyageurs pour Amiens sous le grand hall de Longueau, d'où partent sans cesse de petits trains-navettes. Situation analogue à celles d'Orléans avec les Aubrais et de Tours avec Saint-Pierre-des-Corps.

XV

AMIENS

Arrivée à Amiens. — Accroissement de la ville. — Aspect général. — La cathédrale. — Les bords de la Somme. — La Venise picarde. — Jules Verne. — Industries amiénoises. — Les velours. — Velours d'Utrecht. — Toiles d'emballage. — Anacoste et escot. — Les costumes de religieuses. — Vêtements confectionnés. — Cordonniers à domicile.

Amiens. Juillet.

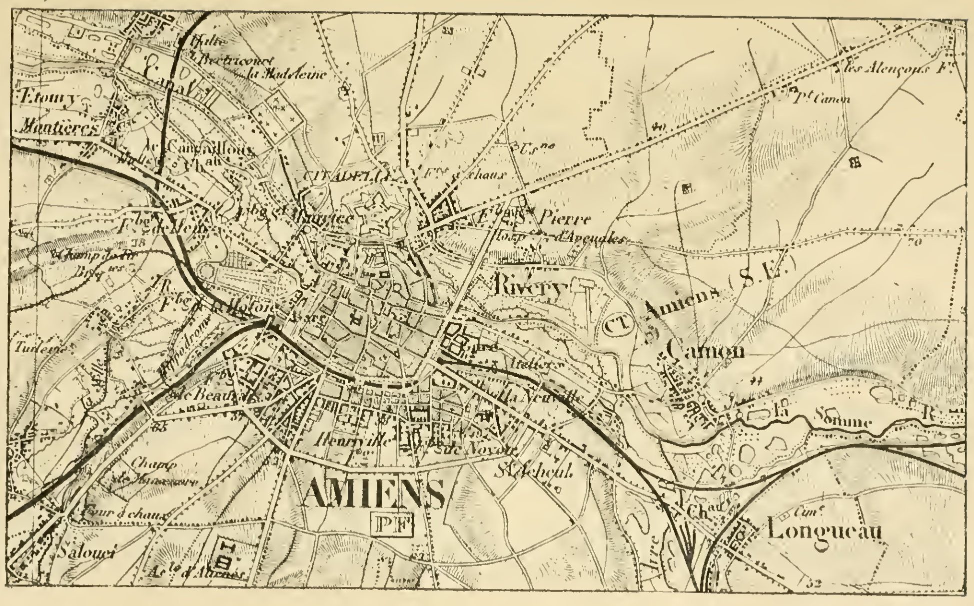
Le chemin de fer, entre Longueau et Amiens, traverse les « hortillonages »[1] sur de hauts remblais, passe entre les ateliers de la Compagnie du Nord et pénètre sous les voûtes lugubres et sombres d'une gare excavée dans le sol d'Amiens. Ce triste embarcadère annonce fâcheusement une ville qui s'efforce cependant de s'embellir par de larges boulevards et des jardins.

Ces avenues, plantées de quatre rangées de beaux arbres et d'élégants hôtels privés, commencent aux abords de la gare ; elles ont rem-

1. Voyez pages 247 et suiv.

placé, par un demi-cercle reliant le port d'Aval au port d'Amont, sur la Somme, la ligne des anciens remparts et forment ainsi sur la rive droite du fleuve un superbe « tour de ville », comme on dit dans le Midi. Au delà de cette enceinte, la ville s'est prodigieusement accrue, elle atteint une nouvelle ligne de boulevards décrivant un autre demi-cercle dont la corde est à deux kilomètres de la Somme, et se prolonge encore, sur la rive droite, à une distance égale, mais en masse moins régulière. C'est dire l'étendue de cette cité, peuplée aujourd'hui de 89,000 âmes, de bien près de 100,000 avec les communes limitrophes dont les rues sont un prolongement des faubourgs d'Amiens.

L'aspect intérieur ne répond ni à l'élégance d'une partie des boulevards, ni au chiffre de population. Comme dans la plupart des villes du Nord, on ne possède guère d'autres matériaux que la brique, encore son emploi est-il assez récent; beaucoup de maisons des vieux quartiers sont en craie, poutrelles et torchis. Ce genre de construction se prêtant mal aux vastes demeures, on s'est accoutumé aux maisons basses, de là cette énorme superficie de la ville. La création d'un réseau de tramways permettant aux habitants de gagner rapidement les quartiers éloignés, rend



Échelle au 1/80,000e.

moins nécessaire l'exhaussement des constructions. Aussi, même dans les rues très fréquentées, les maisons de pierre de taille sculptées sont-elles rares. La maison basse, de briques crépies ou peintes, comme on en voit tant en Flandre, remplit la plupart des quartiers.

Aucune grande voie régulière dans la vieille ville. L'artère principale ouvre devant la gare et, sous les noms de rue de Noyon et rue des Trois-Cailloux, atteint l'hôtel de ville, après avoir traversé un carrefour très vivant appelé place Gambetta, véritable cœur de la cité, ornée d'une horloge supportée par un piédestal en fer forgé, peint et doré. La rue de Noyon et la rue des Trois-Cailloux se séparent à l'entrée d'un joli square appelé place Saint-Denis, dans lequel est la statue du grammairien Ducange. La rue des Trois-Cailloux possède les plus beaux magasins et les cafés; elle est pour Amiens ce que sont les boulevards à Paris, toute l'animation s'y porte ; à certaines heures, les piétons, les voitures, les tramways donnent l'impression d'une cité vivante. Mais, sauf dans la voie transversale, qui sous différents noms : des Sergents, Flatters, Saint-Leu conduit dans les quartiers riverains de la Somme, la circulation est nulle. La grande merveille d'Amiens et de tout le nord de la

France, la cathédrale, est à l'écart de la vie. Quel admirable centre d'une grande cité aurait-on pu faire de cette majestueuse église! le plus beau peut-être des édifices gothiques du monde entier, comme il en est un des temples les plus vastes, puisque Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople et le Dôme de Cologne la dépassent seuls en superficie.

M. Anthyme Saint-Paul a dit de Notre-Dame d'Amiens : « C'est le triomphe de la persévérance, de la science, du goût, et la merveille du génie chrétien uni au génie gaulois. » Dans aucune autre église le type ogival ne se montre avec une telle majesté ; ses voûtes, hautes de 43 mètres, ses vastes nefs, ses piliers minces et élancés en font une œuvre unique. Peut-être gagnerait-elle à être éclairée par une lumière plus atténuée, les verrières laissent trop pénétrer le jour et les admirables roses de la façade et des transepts y perdent de leur splendeur.

Monde de statues de pierre, d'ornements, de bas-reliefs, de sculptures taillées en plein chêne, la cathédrale d'Amiens est un de ces édifices que l'on ne saurait décrire en quelques pages, ce serait une simple et fastidieuse énumération. Le tympan seul offre cent cinquante statues.

Le voisinage de l'admirable et puissant chef-

d'œuvre de Robert de Luzarches nuit aux autres monuments d'Amiens. Les églises Saint-Germain et Saint-Leu seraient visitées et admirées, si elles n'étaient dans la même ville que Notre-Dame. Mais les édifices civils sont rares et, sauf le Palais de Justice, de peu d'intérêt. L'hôtel de ville ne saurait arrêter l'attention s'il n'avait donné asile aux signataires de la trop courte paix d'Amiens. Le palais municipal fait face à un beffroi singulier qui est loin de faire prévoir les œuvres originales et charmantes d'Arras, de Douai et des autres villes du Nord.

La partie vraiment pittoresque d'Amiens est au bord de la Somme. Le fleuve, auquel l'Avre vient se mêler par une branche, n'y coule pas dans un lit unique, il se ramifie en une foule de bras étroits et sinueux au bord desquels se suivent de vieilles maisons de bois et de briques, basses, déjetées, plantées de guingois. Pour aller de chaque maison à la rue, il faut passer sur des passerelles branlantes. Des barrages retiennent les eaux pour faire mouvoir des usines. Quelques canaux sont propres, l'eau est transparente ; à côté ce sont des fossés empestés.

Quand on peut jeter un coup d'œil sur ces intérieurs en apparence misérables, on est surpris de les trouver bien tenus. Ils sont habités par la

population ouvrière, des cordonniers, des tisserands, des galochiers, des femmes et des jeunes filles travaillant à la confection.

Tout proche est un bras de la Somme, canalisé pour relier la navigation du haut du fleuve à celle d'aval, large percée, bordée de tilleuls, amenant l'air et la lumière dans cette petite Venise picarde que l'on appelle le quartier Saint-Leu. Sur le rivage, l'ancienne citadelle, aujourd'hui sans valeur, dresse encore ses vieilles murailles et ses talus couronnés d'ormeaux. Par une ouverture moderne, on aperçoit la porte monumentale de la forteresse. Sur l'autre rive, un jardin des plantes s'ouvre sur un boulevard planté de sorbiers et de peupliers. A l'extrémité, les divers bras de la Somme et le canal reconstituent un instant le fleuve, au cœur d'un quartier où l'on découvre quelques maisons intéressantes. On retrouve la ligne des boulevards intérieurs ; au fond d'un carrefour bruyant apparaît la perspective profonde d'une large avenue, longue de 900 mètres, tracée au milieu de vastes pelouses entourées d'allées de tilleuls. C'est la promenade de la Hotoie, une des plus majestueuses de province, et aussi des plus solitaires. Les promeneurs délaissent ce mail pour les boulevards plus vivants du quartier d'Henriville.

A côté du parc solennel, promenade dans le goût français, un jardin anglais très fleuri, la Petite-Hotoie, n'est guère plus fréquenté.

Un autre cours d'eau, la Selle, aux eaux souillées par les déjections des usines, enveloppe la Hotoie avant d'aller se mêler à la Somme. Des faubourgs industriels surgissent chaque année des prairies et étendent le lacis de leurs rues irrégulières.

Pour retrouver la vie, il faut aller dans le quartier Saint-Roch, près de la gare de ce nom, où viennent se réunir en un tronc commun, les chemins de fer de Beauvais, de Rouen, de Calais et de Doullens. De cette gare à la station principale, les boulevards sont bordés de belles maisons et de jardins qui masquent la profonde tranchée du chemin de fer. C'est le quartier élégant et aristocratique de la ville, avec les nouvelles artères de Saint-Acheul, bordées d'élégantes constructions modernes.

Ville industrielle et de négoce, Amiens a cependant tenu à affirmer son rang de capitale provinciale en créant un des plus vastes musées de France ; cet édifice, dû à l'initiative d'une société savante très active, la Société des antiquaires de Picardie, renferme de réelles richesses artistiques. Dans un petit square a été élevé un

monument aux illustrations picardes. La plus populaire des « illustrations » amiénoises n'y figure pas. C'est Jules Verne. Le fécond et amusant conteur, qui a intéressé tant de générations de petits et de grands, est né à Amiens ; il habite sa ville natale, ne l'a guère quittée et elle l'a élu conseiller municipal. Dans le bourgeois placide rencontré pendant les beaux jours à la Hotoie ou sur la place Longueville, qui devinerait le narrateur de *De la Terre à la Lune* et de *Cinq mille lieues sous les mers?*

Il se fait en ce moment une transformation profonde dans l'industrie d'Amiens. Longtemps cette ville passa pour le type du travail familial. Dans les quartiers jadis horriblement malsains, faits de rues étroites et de canaux puants, la population s'entassait autour des métiers où se tissaient les velours. Peu d'usines, le travail se faisait à demeure dans la ville ou dans les campagnes voisines. Il y a trente ans, Louis Reybaud, dans ses belles études économiques, comparait Amiens à Lyon. La situation a bien changé : l'usine a peu à peu réduit le nombre des métiers à domicile ; le chiffre des ouvriers employés à la production des articles classiques d'Amiens, c'est-à-dire du velours de coton, a diminué, mais de

nouvelles branches d'activité sont venues, la cordonnerie et la confection font vivre une population considérable, c'est pourquoi l'accroissement d'Amiens, loin de se ralentir, s'est accentué[1].

Le développement de l'industrie mécanique n'a pas tardé à causer une véritable pléthore. Depuis deux ou trois ans surtout, cette situation s'est aggravée par la concurrence, concurrence intérieure, car, avec l'établissement des droits protecteurs, l'étranger ne peut plus nous disputer ce marché. Comme il fallait s'y attendre, les industriels, en voyant refouler les articles du dehors, ont augmenté leur production, mais ils ont dépassé la mesure ; pour écouler les tissus, la bataille s'est engagée entre fabricants. Le nombre des métiers avait doublé : pour les alimenter on a baissé les prix de vente. En même temps, une usine créée hors du département, ayant la main-d'œuvre à bas prix, a attiré une grande partie des commandes ; elle travaille treize heures et demie par jour ; à Amiens la journée ne dépasse pas onze heures ; or, les frais généraux n'ont pas diminué. Tel article payé 50 centimes à l'ouvrier amiénois est fait dans le Pas-de-Calais pour 30

---

1. La population était de 63,741 habitants au recensement de 1872 ; elle est de 88,731 d'après celui de 1896.

ou 35 centimes. Le velours coton est l'article sur lequel cette concurrence s'est le plus portée, de nombreux établissements qui n'en produisaient pas se sont livrés à sa fabrication.

Le velours d'Amiens n'est pas entièrement tissé dans la ville ou la banlieue. Six maisons seulement produisent les écrus et les vendent aux fabricants qui procèdent à la coupe, à la teinture et aux apprêts; une autre partie des écrus est tirée du dehors, d'Ourscamps (Oise), de Roubaix et de Montbéliard. La lutte s'est engagée sur la dernière partie de la préparation : moyennant une commission réduite à 3 p. 100, certains fabricants ont fait les opérations destinées à transformer les écrus en velours. Cependant, cela n'aurait pas empêché la fabrique d'Amiens de triompher et de se développer encore sans la réglementation des heures de travail dans la ville. On a réduit la durée de la journée, mesure excellente si elle avait été imitée au dehors, mais les autres centres manufacturiers ont continué à faire travailler pendant douze, treize ou quatorze heures. De là, pour Amiens, une infériorité traduite par un état de marasme dont les industriels sont unanimes à se plaindre.

Je ne parle ici que du velours tissé avec des filés venus de Normandie et des Vosges, ou d'An-

gleterre pour les numéros fins. Cette étoffe, dont le nom accolé à celui de la ville est pour le public comme la spécialité de la capitale picarde, n'est qu'une branche de l'activité amiénoise. Jadis le velours d'Utrecht tissé avec le poil de chèvre d'Asie Mineure, employé pour l'ameublement, les théâtres, etc., était une grande industrie ; elle paraît avoir périclité. Le peignage des laines s'accroît chaque année, de grosses maisons font des affaires importantes avec l'étranger. Le tissage de la laine occupe également un très grand nombre de bras, mais au dehors de la ville, pour le compte de maisons amiénoises. La filature n'est pas moins importante. Une partie de la production sert à la fabrication des tapis et des moquettes.

Une industrie fait battre beaucoup de métiers dans les campagnes, c'est le tissage des étoffes pour parapluies et pour bottines de femmes. Ces tissus viennent s'entreposer à Amiens et se répandent dans toute la France et à l'étranger; mais ils sont moins importants, quant au chiffre d'affaires, que la filature et le tissage du jute, du lin et du chanvre pour la toile d'emballage et la confection des bâches, sacs et stores.

Comme on le voit, l'industrie amiénoise est

très variée par la nature des produits mis en œuvre, elle l'est plus encore pour les articles spéciaux demandés à chaque textile. Ainsi, Amiens est le grand fabricant d'*anacoste,* tissu de laine peignée servant surtout à la confection des vêtements de religieuses, fort employé aussi en Bretagne pour les costumes de femmes et... dans l'artillerie pour la fabrication des gargousses. Les demandes des communautés religieuses ont fait naître la préparation d'étoffes destinées à la même clientèle. Ainsi, l'on tisse la plus grande partie des voiles employés dans les couvents ; la laine peignée sert encore à confectionner l'*escot* et l'étamine pour les vêtements des ecclésiastiques et des magistrats ; la laine mélangée à la soie fournit les cache-poussière et autres étoffes légères. Pour toutes ces industries, l'apprêt et la teinture ont pris une importance considérable.

La plus grande partie des articles d'Amiens, les velours surtout, servaient à la confection dans un grand nombre de villes. Quelques industriels ont eu l'idée de faire tailler et coudre sur place les vêtements de velours ; le succès est rapidement venu : aujourd'hui, plus de vingt maisons produisent pour 15 millions de vêtements, non seulement en articles d'Amiens, mais encore en articles de Roubaix. Le velours donne lieu à une

activité considérable pour la confection des effets de travail. Un pantalon en velours de coton vaut seulement de 6 fr. à 6 fr. 50 c. et peut durer trois ans, aussi ce vêtement trouve-t-il des débouchés importants dans les campagnes. Pantalons, gilets et vestons de velours se vendent dans la France entière ; chaque jour les demandes augmentent.

Amiens a trouvé dans la confection une source puissante de bien-être, elle donne du travail à un grand nombre de femmes et de jeunes filles qui peuvent travailler chez elles tout en s'occupant des soins du ménage et gagnant de 2 à 3 fr. par jour; les tramways permettent à ces ouvrières d'habiter les faubourgs et de venir rapidement porter aux magasins les produits de leur labeur. Celui-ci est abondant encore, à en juger par les nombreuses affiches apposées dans les quartiers ouvriers et demandant de « bonnes vestonnières ». La coupe est faite par des hommes qui travaillent également à domicile, en ville ou à la campagne.

On voit quelle portée morale a eu pour Amiens la création de cette industrie nouvelle; malheureusement, l'atelier tend à supplanter le travail à domicile, au grand dommage des vertus domestiques ; déjà quelques usines ont commencé la coupe

mécanique des vêtements et installé des ouvrières dans des salles communes. Quatre maisons confectionnent le vêtement en commençant par la production du velours : elles achètent les écrus, coupent, teignent, apprêtent et livrent ensuite l'étoffe à leurs coupeurs et à leurs couturières.

Il en sera peut-être de même pour la chaussure, industrie récente mais déjà florissante à Amiens. Jusqu'ici les établissements se bornent à couper les cuirs, remis ensuite à des commissionnaires chargés de les répartir dans les campagnes et de rapporter les chaussures achevées. Les salaires atteignent de 4 à 5 fr. par jour, aussi le nombre des ouvriers s'accroît-il sans cesse. On m'a donné le chiffre de 10 millions comme évaluation des affaires à Amiens pour la chaussure. Si ce renseignement est exact, Amiens aurait pris une des premières places pour cette production [1].

Cette activité industrielle manque peut-être un peu de pittoresque, elle n'a rien pour attirer le

---

1. Sur l'industrie de la chaussure, voyez 5e série du *Voyage en France*, chapitre XVI ; 10e série, chapitre XIII ; 16e série, chapitre XXI et dans le présent volume, chapitres XI, XII et XIII.

visiteur. Une autre partie de la population travailleuse d'Amiens présente au contraire un intérêt très vif par l'originalité de ses mœurs et son âpreté au labeur, ce sont les maraîchers ou, pour employer le mot local, les *hortillons*.

XVI

DANS LES HORTILLONNAGES

Les îles de ma mère l'Oie. — Hortillons, hortillonnes et hortillonnages. — Au bord de la Somme. — En barque sur les rieux. — Dans les aires. — Historique des maraîchers amiénois. — La femme de l'hortillon. — Dure existence. — La flottille au marché. — Budget d'un hortillon. — Les légumes des aires. — Sur la Somme. — On n'a pas le temps. — Les oseraies. — Retour à Amiens.

Rivery. Juillet.

Un ami m'a adressé à M. Azeronde, un des principaux *hortillons* des marais de la Somme, descendant d'une antique famille de jardiniers, un de ceux qui ne s'en tiennent pas aux procédés des ancêtres et s'efforcent d'améliorer les méthodes empiriques pour accroître le bien-être des maraîchers. Avec un tel guide, la visite doit être intéressante et fructueuse.

Les hortillons sont les exploitants des *hortillonnages,* jardins d'une terre noire, entourés de larges et profonds fossés que le chemin de fer traverse un instant entre Longueau et Amiens. Autant de petites îles consacrées à la production

des légumes : il y a des îles de poireaux, des îles de laitues, des îles d'artichauts comme les auraient imaginées ma mère l'Oie ou le bon Perrault des contes de fée.

Pour se rendre d'Amiens aux hortillonnages, on suit un long faubourg, quartier neuf bâti de petites maisons de briques et l'on traverse des pépinières, avant de pénétrer en de nouveaux quartiers surgis de toutes pièces au milieu des champs. A chaque fenêtre des femmes et des jeunes filles sont assises devant une machine à coudre et travaillent pour la confection. Ces quartiers, appelés la Neuville, finissent à la Somme, ou plutôt à l'un des innombrables bras du fleuve. A la grève sont amarrés des bateaux étroits, de $1^m,20$ à $1^m,30$ dans la plus grande largeur, longs de 9 à 10 mètres ; l'avant, très effilé et très relevé, permet d'atteindre à la hauteur des berges. Sur le canal ces bateaux circulent nombreux, chargés d'enfants qui les guident avec une dextérité surprenante ; d'autres moutards assis sur le bordage laissent tremper dans l'eau leurs pieds nus.

M. Azeronde demeure près du rivage. J'ai la bonne fortune de le rencontrer chez lui ; il m'accueille à merveille, heureux de trouver quelqu'un qui s'intéresse aux hortillonnages. L'heure est

avancée déjà ; si je veux visiter le marais et rentrer à Amiens par la Somme avant la nuit, il ne faut pas perdre de temps. On place des chaises dans une embarcation, un hortillon s'empare de la gaffe ; nous voici lancés en expédition sur la petite Somme, une des branches du fleuve où la grande navigation est impossible ; on peut considérer ce bras méridional comme le cours de l'Avre, dont les eaux entourent la partie des hortillonnages appelée la Voirie.

Nous allons lentement entre les îlots, les *aires,* en ce moment couverts de superbes carrés de laitues et d'artichauts, de romaines énormes, d'oignons et de poireaux rappelant la végétation grasse des jardins de Gennevilliers.

M. Azeronde me raconte l'histoire de ces *aires*. Elle « se perd dans la nuit des temps ». Vers 1220, on jetait les fondements de la cathédrale sur un terrain appelé le *champ des artichauts* et donné par les hortillons, ce qui indique une corporation déjà riche et puissante. Même une des chapelles du merveilleux édifice fut dédiée à Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne des maraîchers. Quatre siècles plus tard, en 1651, quand la science agronomique naissait, l'auteur du *Jardinier français,* Bonnefond, disait des hortillons picards : « Ils méritent d'être appelés les plus fameux jar-

diniers que tous les autres de toutes les provinces de France. »

Quatre paroisses d'autrefois, quatre communes de nos jours : Amiens, Rivery, Camon et Longueau se partagent les treize groupes d'hortillonnages qui couvrent plus de 500 hectares de terres conquises sur le marais[1]. Ces groupes sont séparés par des canaux ou *rieux*, voies secondaires du massif dont la Somme et l'Avre sont les grandes artères. Ces rieux, difficiles à distinguer sur la carte, reconnaissables seulement pour les hortillons, possèdent des noms indiquant l'origine et l'emplacement topographique ; je relève sur le cadastre les rieux de l'*Ile-aux-Fagots*, du *Mal-Acquis*, des Aulnaies, du Château, du Marais-Neuf. De rieux à rieux, des fossés de deux à quatre mètres de largeur, formant un inextricable lacis, représentent les chemins d'exploitation et enferment des carrés dont l'étendue varie de 4 à 40 ares.

Dans ces rieux et ces fossés, une végétation puissante pousse avec vigueur ; elle obstruerait bientôt le passage, si l'on ne procédait au curage et au faucardement. Ces opérations ont lieu deux

---

1. Le département de la Somme tout entier possède environ 1,400 hectares de jardins maraîchers.

fois par an par les soins de syndicats, du 15 mai au 15 juin, du 15 septembre au 15 octobre. Le préfet a le droit d'ordonner un troisième faucardement si l'abondance des herbes le rend nécessaire. Le résidu des curages est employé pour moitié à la réfection des digues ; l'autre moitié, laissée aux riverains, sert à préparer un compost qui maintient les aires dans leur état de fertilité.

Les aires ne pouvant être abordées que par eau, les bateaux remplacent ici tous les autres moyens de locomotion. Il semble que les hortillons, à passer ainsi une grande partie de leur existence, devraient être une sorte d'êtres amphibies. Il n'en est rien, aucun d'entre eux ne sait nager ; aucun, me dit-on, n'est jamais tombé à l'eau.

Ce détail est déjà curieux, plus curieuse encore est l'existence des hortillons : par les mœurs, la langue et les coutumes, ils forment en Picardie une caste à part. L'hortillon est né dans le hameau riverain, mais aussitôt au monde, il a été transporté sur l'aire étroite ; toute son enfance s'est passée là, entre les fossés pleins d'eau, où son père bêche et plante, où sa mère sarcle, arrache les légumes, prépare les mannes pour le marché. A peine le gamin ou la gamine commen-

ce-t-il à trottiner, et il cherche à se rendre utile dans le domaine exigu où les parents ont eux-mêmes passé leur vie. Sauf le court moment du voyage en barque pour gagner l'aire le matin et en revenir le soir, l'enfant ne voit autre chose que ce petit carré de terre entouré d'eau.

Les mœurs de ces gens sont simples et pures, on n'a guère le temps de songer au plaisir. M. Azeronde me montre un hortillon qui bêche activement, sans se retourner pour nous voir passer. Il est là depuis 2 heures du matin, il ne quittera le travail qu'à la nuit noire, après 9 heures. La plupart des autres jardiniers sont à l'œuvre depuis 3 heures du matin et ne rentreront pas au logis avant la nuit. Les femmes ont une existence aussi dure, mais moins monotone, car le soin d'aller à Amiens vendre les produits de l'aire leur incombe. Le soir, elles ont soigneusement arrangé dans les mannes, grands paniers plats, les légumes récoltés. Elles les ont empilées dans le bateau. A 2 heures du matin, les mardis, les jeudis et les samedis, elles s'embarquent, armées d'une pelle de bois pour pagayer dans les fossés où l'on ne peut utiliser les avirons ; elles se rendent à la ville emportant jusqu'à 125 mannes sur chaque bateau. Cent cinquante embarcations gagnent ainsi la Somme et

vont en hâte à Amiens, où elles atteignent le port d'Amont entre 3 heures et demie et 4 heures et demie.

Aussitôt les légumes vendus, l'hortillonne regagne l'aire; le courant étant trop fort à la remonte, elle doit haler l'embarcation à la corde. A midi, elle est de retour; aussitôt elle se remet à jardiner, bêcher et planter comme son mari; le soir elle doit préparer le repas, réparer les effets, mettre la maison en ordre. Elle se couche tard, mais avant le jour la courageuse créature est debout.

Pour nourriture, le matin, le café au lait; à midi, chaque jour, la soupe et le bœuf, car le pot-au-feu est le plat traditionnel. Le soir on est harassé, le temps manque pour faire la cuisine, on mange ce que l'on trouve, ce qui est vite préparé : du pain, un artichaut, parfois une côtelette. Les fossés sont poissonneux, mais on n'a pas le temps de se livrer à la pêche.

Ces ardents cultivateurs ne sont pas les propriétaires des aires, mais les fermiers. Les locations commencent à la Chandeleur, c'est-à-dire le 2 février; le nouveau fermier, en prenant possession du sol, a droit à toutes les récoltes qui s'y trouvent encore.

Un pharmacien d'Amiens, M. Rattel, a étudié les hortillonnages et suivi dans les actes notariés les variations de valeur de la propriété. Au XVIe siècle, une superficie équivalant à notre hectare valait de 600 à 900 fr., elle vaut de 1,000 à 3,000 fr. au XVIIe siècle; au XVIIIe siècle, elle varie entre 3,000 et 10,000 fr.; on cite même certaines aires vendues de 13,000 à 18,000 fr. Mais c'étaient des chiffres exceptionnels. Au moment de la Révolution, la valeur moyenne était de 1,400 fr. à peine. Depuis lors, elle s'est élevée à 10,000 fr.; le cinquième de la propriété étant en eau, cela représente donc 12,500 fr. l'hectare.

En 1833, les hortillonnages représentaient un revenu brut de 810,000 fr., aujourd'hui les progrès ont été tels, la valeur des produits maraîchers a tant augmenté, que le rapport doit dépasser 2 millions.

Le prix de la location varie: dans les terrains un peu secs il est de 125 fr. les 40 ares 46, c'est-à-dire par *journal*. Si le sol conserve encore une partie tourbeuse non épuisée par la culture, le fermage est bien plus cher. En prenant le chiffre de 150 fr. comme moyenne de la location à l'hectare, en évaluant à 400 fr. la quantité de fumier nécessaire et à 50 fr. les frais divers, on arrive à

une dépense de 600 fr. par journal. Les recettes pouvant être évaluées à 900 fr., le bénéfice net serait de 300 fr., soit 750 fr. par hectare. La famille consommant une partie des produits pour sa nourriture, il faudrait ajouter la valeur ainsi échappée à la vente pour établir le budget d'un hortillon.

Le travail des aires est pénible, long et fastidieux, mais il n'est pas compliqué. En dehors des travaux de réfection des berges. sans cesse minées par les rats, et de la confection d'abris en roseaux destinés à préserver les légumes des effets du hâle, la besogne ne comporte que le labour à la bêche ou *louchet* et la plantation ; au printemps, on taille les groseilliers. Les femmes sarclent au moyen d'un *faucillon,* coupent ou arrachent les légumes, préparent les mannes, qui sont à la fois une mesure et un moyen de transport. Rien n'a changé dans les méthodes de culture, ni les outils, ni les engrais, ni le genre de récolte. L'hortillon n'ouvre pas volontiers l'oreille aux nouveautés. Quelques-uns, plus entreprenants, ont voulu grouper les maraîchers en association coopérative pour l'expédition des légumes à Paris et dans les grandes villes, ou pour l'achat en commun d'engrais chimique ; ils n'ont pu aboutir, aussi la situation de l'hortillonnage est-elle loin d'être ce qu'elle de-

vrait, faute de débouchés. Le seul encouragement donné est la *bêche d'honneur* obtenue chaque année à la suite d'un concours ouvert par la Société d'horticulture.

L'existence de l'hortillon a séduit les écrivains picards ; ils lui ont consacré vers et romans. M. Vavasseur en a fait un tableautin d'une mélancolie et d'une philosophie profonde ; je ne résiste pas au plaisir de le citer ici.

Dans le bateau de fumier,
L'homme monte le premier,
Il s'assied comme un monarque ;

La femme conduit la barque.

La femme, la gaffe en main,
Songe aux longueurs du chemin.
L'homme, rêveur à la poupe,

Songe en digérant sa soupe.

La femme pense à l'enfant
Et son pauvre cœur se fend ;
L'homme à la charge de fange

Sourit d'un sourire étrange ;
Il pense aux petits ognons.
Aux poireaux, aux choux mignons.

LA FEMME.

— L'enfant n'est-il pas malade ?

L'HOMME.

— J'aurai de fière salade.

LA FEMME.

Pauvre enfant !

L'HOMME.

Quel bon engrais !
L'homme est homme de progrès,
Il aime qu'on le remarque.

La femme conduit la barque.

La barque va doucement,
Le long d'un canal charmant ;
La femme dit : les beaux saules !

L'homme hausse les épaules.

Du printemps sens le frisson ;
Si je chantais la chanson
Que notre petit préfère ?

L'homme répond : Pourquoi faire?

Il calcule en murmurant :
La femme fend le courant,
Puis à grand'peine, elle aborde.

L'homme dit : Jette la corde.

Le bateau, plein de fumier,
S'amarre au pied d'un pommier,
Qui du réseau de ses branches

Ombrage deux ou trois planches.

O bel arbre printanier,
A ton ombre, l'an dernier,
L'homme et la femme, ici-même,

Murmuraient tout bas : Je t'aime !

La femme dit : O premier
Témoin d'amour, cher pommier,
Complice des cœurs fidèles,

Oh ! que tes branches sont belles !

L'homme dit : Cet arbre nuit ;
Il ne donne pas de fruit
Pour la place qu'il encombre ;

Nous n'avons pas besoin d'ombre.

Épouse et mère, cœur d'or,
La femme dit : Cher trésor !
Ventre affamé, cœur de marbre,

L'homme dit : J'abattrai l'arbre.

La cloche sonne un trépas,
La femme se signe, hélas !
C'est Dieu qui juge les âmes.

L'homme grommelle : Oh ! les femmes !

Ils épandent le fumier
Jusqu'au soir, sous le pommier,
Et tout le long de la rive

La femme reste pensive.

Ils reviennent au logis ;
La femme, les yeux rougis
Par l'espérance et la peine,

Rame, rame à perdre haleine.

Au fond du bateau posé,
L'homme dit : Ai-je épousé
Une femme vaporeuse ?

J'aurais eu la main heureuse !

— Et l'hiver, que font les hortillons ? demandai-je à M. Azeronde.

— L'hiver, on retourne le terrain au louchet, on extrait la tourbe pour la répandre en poudre sur le sol, on transporte et on enfouit le fumier, seul aliment de la terre.

Pour l'hortillon, rien n'est préférable au fumier d'étable, aussi perd-il de précieux éléments de fertilisation. Sur les chenaux où vogue notre barque, les débris de récoltes, les tiges d'artichauts, les feuilles de choux, qui feraient un si excellent compost, vont, par un courant insensible, jusqu'à la Somme.

Sans mettre pied à terre, je puis au passage admirer les récoltes des aires. A ma grande surprise, je trouve des cloches en verre, indice de progrès. Elles ont servi à la culture des melons; cette cucurbitacée a suivi une récolte de carottes dans lesquelles on avait piqué des laitues. En ce moment, les cultures les plus importantes sont l'artichaut et le chou-fleur ; ces plantes couvrent la plupart des aires, mais elles ne sont pas maîtresses absolues. Au printemps, on a semé carottes et radis avant de planter les artichauts ; entre les rangées de ceux-ci on a piqué des choux et, entre les choux, de la laitue. Il y a là de quoi alimenter une ville autrement populeuse qu'Amiens. Les hortillons n'ont pas su ouvrir directement le marché de Paris ; les Bretons de Roscoff, plus entreprenants, ont découvert les hortillonnages et viennent jusqu'ici acheter artichauts et choux-fleurs qu'Angers et Roscoff ne peuvent suffire à produire en quantité suffisante[1]. La pomme de terre vient à merveille dans ce sol tourbeux; la variété préférée est la marjolaine.

Certaines aires sont des vergers luxuriants où, sous les pommiers et les cerisiers, s'alignent des

---

1. Sur le commerce des gens de Roscoff à Angers et Paris, voyez la 2e série du *Voyage en France*, page 201, sur les cultures de Roscoff, la 5e série, chapitre II.

groseillers aux grappes rouges ou blanches. Ce fruit est en telle abondance, que le prix est tombé à un sou la livre, faute de débouchés. Amiens n'a pas de confitureries et nul n'a songé à ouvrir aux groseilles le marché des villes populeuses du Nord. Le bas prix de certains produits maraîchers est extraordinaire : à la fin de juin, on avait deux douzaines de laitue pour vingt centimes : seule la fraise, qui couvre de grands espaces, se maintient à des prix rémunérateurs : tel propriétaire a vendu par année pour 20,000 fr. de ces fruits.

Quelle est la valeur des légumes sur un des bateaux que je vois charger devant chaque jardin? De 70 à 80 fr. environ. Il part 150 barques pour le marché du samedi, le plus important. Soit 12,000 fr. environ. En outre, les villages les plus éloignés préférant expédier leurs produits par charrettes, il vient à Amiens 300 ou 400 de ces véhicules à chaque marché.

En me donnant ces détails, M. Azeronde me conduit à travers les hortillons jusqu'à la grande Somme, dans la partie canalisée du fleuve ; il me quitte près d'un pont voisin de son domicile, pendant que le bateau poursuit sa route vers Amiens. Les abords sont garnis de pêcheurs ;

l'un d'eux tire une carpe superbe, au grand enthousiasme de sa femme, assise auprès de lui. Le poisson abonde dans ces eaux, le batelier m'affirme, sans rire, que si on ne le détruisait pas, on ne pourrait passer en bateau dans les rieux !

A mesure que l'on approche d'Amiens, les bords de la Somme s'animent, se peuplent de villas et de chalets, appelés ici *oseraies*. Chacun veut avoir son vide-bouteille devant le fleuve, comme le Marseillais a sa bastide et le Nîmois son mazet. Grâce a cet engouement, le terrain mouvant de ce rivage se vend parfois 4 fr. le mètre. Pendant la belle saison, on reste jusqu'à onze heures du soir dans l'étroit jardinet entourant la maisonnette, des lanternes vénitiennes suspendues dans les arbres font alors une avenue de lumières. Entre les étroits domaines de villégiature, les aires et les jardins sont remplis de groseilliers.

Au pont de Camon, la Somme large, claire et rapide coule entre les guinguettes où les Amiénois viennent manger fritures et matelottes. Ici les aires ont des cultures plus variées, on devine la présence du citadin s'efforçant de changer l'aspect du sol. On voit même des vignes chargées de raisins qui mûriront, paraît-il.

La Somme est couverte d'embarcations, con-

duites avec une dextérité extrême par les hortillonnes revenant des beaux jardins où, depuis le matin, elles se sont exténuées à détruire les mauvaises herbes croissant avec tant de vigueur dans ce sol meuble. Les débris de ces sarclages flottent souvent sur les rieux dont nous frôlons l'embouchure. Je demande au batelier pourquoi on perd ainsi des matières fertilisantes :

— On n'a pas le temps, me dit-il.

Ces mots : *on n'a pas le temps* reviennent toujours. Pas le temps de faire du compost, pas le temps de faire incinérer herbes et roseaux, pas le temps de pêcher. L'aire ne peut être abandonnée un instant.

Au loin grandit la masse imposante, élégante et superbe de la cathédrale dominant toute la ville de sa masse gigantesque. Elle se détache, d'un gris lilas, infiniment doux, sur le fond embrumé du ciel. A mesure que l'on s'approche de la ville, les *oscraiës* sont plus nombreuses dans les massifs de peupliers et de saules. Ce sont d'humbles maisonnettes de planches peintes, souvent de coquets pavillons reliés au chemin de halage par des passerelles jetées sur le large fossé qui sépare les hortillonnages du fleuve. Parfois les arbres sont d'essence plus rare que les arbres aquatiques : les hêtres pourpres, les acacias au

grêle feuillage se mêlent aux teintes plus sombres des saules.

Les lignes de la cathédrale s'accusent, le relief délicat du chevet aux contreforts frêles, aux pinacles sculptés, la flèche haute et mince font un décor somptueux à ce paysage à demi lacustre.

Le rivage devient faubourien, des guinguettes, des maisons d'ouvriers ornées de berceaux de sureau, ayant toutes leur embarcation amarrée, remplacent les villas des oseraies. Des treillages ornés de capucines et de haricots rouges représentent la grande végétation. Bientôt nous sommes en ville, au port d'Amont, rempli de bateaux, mais ne pouvant donner, à cette heure, l'idée du grouillement qui se produit à l'arrivée des hortillonnes. Au rivage, un grand bateau remorqué par des chevaux va partir pour Corbie, chargé de marchandises et de passagers, car on voit encore ici un des vieux coches d'eau chers à nos pères; une cabine abrite les passagers pendant la pluie.

Jusqu'à Corbie, les villages sont nombreux. Camon, Lamotte, Brebières, Blangy-Trouville, Vecquemont, Daours, Aubigny, ayant un *rivage* profitent du coche. Mais n'est-il pas singulier qu'aucun service de bateau à vapeur ne soit venu remplacer la gabarre conduite par les chevaux au pas lent!

Me voici au terme du voyage, dans le port enfermé au delà d'un très vieux pont aux arches bizarres. Nous accostons à une estacade où je dois me hisser à la force du poignet. Le batelier déroule une cordelle et retourne à la Neuville : il sera nuit noire quand il y parviendra.

XVII

LES BONNETIERS DU SANTERRE

La vallée de l'Avre vers Moreuil — Moreuil. — Les bonnetiers. — La bonneterie du Santerre. — Le château du Pape. — La rivière des Trois-Doms. — Montdidier. — La Beauce du Nord. — Les *cendrons*. — Roye et son jeu de paume. — Villages du Santerre. — Une prison de Jeanne d'Arc : Beaulieu-les-Fontaines. — Ercheu. — L'alcoolisme en Picardie.

Ercheu. Septembre.

Large et sinueuse, souvent riante par ses pentes bien cultivées, plantées de pommiers, dominées par des bois, s'ouvre la vallée de l'Avre au delà de Boves. Les récoltes rentrées, les chaumes sont envahis par des nappes de fleurs roses semblables à celles de la bruyère. Au soleil levant, le paysage est d'une exquise et mélancolique douceur.

Sur les deux rives de la rivière, sur les deux rives de la Luce, les prairies sont trouées par les pièces d'eau des tourbières, les tas de tourbe s'alignent réguliers. Les villages groupent leurs maisons basses, aux toits aigus, d'un rouge ardent, au milieu des bosquets de peupliers. Ces petits bourgs

portent des noms d'une saveur bien moyenâgeuse. Fouencamps, Castel, Mailly, Malpart, Gratibus, entourent la petite ville de Moreuil, centre principal de la vallée.

Des maisons de brique peintes de couleurs claires s'alignent sur des rues régulières, tranquilles et proprettes. Dans la principale est l'église, ornée de beaux porches, malheureusement privés des statues qui peuplaient jadis leurs nombreuses niches.

Nous sommes au début des grandes manœuvres, que je dois suivre tout en poursuivant ce voyage. Le général Brugère avait son quartier général ici ; il va passer dans un instant. La population se presse dans la grande rue ; sur les marches de l'église, des ouvriers en gilets de laine et casquette de soie sont installés. Ils ont, pour un instant, quitté le métier où ils tissent les articles de bonneterie : tricots, bonnets, châles et fichus.

Moreuil et son faubourg de Morisel, sur l'autre rive de l'Avre[1] sont, dans cette direction, le premier centre pour l'industrie spéciale au pays d'entre Somme et Avre appelé Santerre. Le canton tout entier est peuplé de bonnetiers, chaque village renferme des tisserands travaillant pour

1. Moreuil a 3,034 habitants, Morisel 535.

les maisons de Moreuil, de Villers-Bretonneux, de Rosières, principaux marchés. Depuis près de 200 ans, cette partie de la Picardie se livre au tissage de la laine ; à la fin du XVIIe siècle, les paysans produisaient chez eux 7,000 douzaines de bas *d'estame*, c'est-à-dire faits à la main. En 1720, des filatures s'établissaient dans le pays, pour fournir les fils de laine à Paris. La première usine digne de ce nom, pour la fabrication de la bonneterie, fut créée en 1745, non loin de Moreuil, à Plessier-Rozainvillers, village du plateau où l'on fait encore des bas élastiques et des fichus de laine et de soie.

En 1780, la bonneterie était devenue très florissante ; on évaluait à 30,000 le nombre des ouvriers et ouvrières alimentant les 8,000 métiers répandus dans un rayon de 30 à 40 lieues.

L'invention des métiers circulaires a encore développé cette industrie. Le Santerre a abandonné la fabrication des bas, du moins celle-ci n'est-elle plus que l'accessoire : le tricot de laine, le gilet tricoté à manches et autres articles similaires sont désormais la principale production. D'après la statistique de 1890, la bonneterie de laine occupait dans la Somme, c'est-à-dire dans le Santerre, 113 établissements ; la France entière n'avait pour la bonneterie de laine ou de coton

que 661 établissements, dont 159 dans la région de Troyes, centre principal. Si l'Aube est à la tête de la production française pour la bonneterie de coton, la Somme produit à elle seule plus de la moitié du tricot de laine. Les 113 fabricants occupent ensemble 4,526 métiers, plus du cinquième des métiers à bonneterie de la France entière.

Peu d'usines, sauf à Villers-Bretonneux et dans une ou deux grosses bourgades. Les ouvriers travaillent à domicile sur la machine à tricoter et produisent les tissus plats ou circulaires, qui seront découpés, bordés, munis de manches, de poches, de boutons par d'autres ouvriers, des femmes surtout. Les gilets de chasse, les vêtements de vélocipédistes, les chaussettes, les bas, les couvre-lits de laine ou coton, les fichus, châles, jupons sont ensuite portés chez les fabricants, d'où ils se répandront dans la France entière par le canal des commissionnaires parisiens. Cette industrie est bien plus active qu'elle ne le paraît aux regards superficiels, la coutume santerroise de dissimuler l'habitation derrière les bâtiments de servitude ne permettant pas au touriste de découvrir les bonnetiers au travail. Dans les bourgs aux allures de petite ville seulement, par les fenêtres du rez-de-chaussée, on peut voir battre le métier qui tricote

les gilets à grosse maille, élément principal du commerce du Santerre.

Moreuil, une de ces villettes de bonnetiers, n'offre pas encore l'aspect santerrois ; elle a la coquetterie d'une ville du Hainaut. A l'entrée vers Montdidier, est un vaste château, entouré d'un parc immense. La façade de cette demeure serait insignifiante sans les énormes tours rondes qui la flanquent et dont une renferme la chapelle ; d'autres tours se dressent dans le parc. Ce château eut son heure de célébrité, il appartenait, avec l'un des hôtels du garde-meuble de Paris, place de la Concorde, à Mme la marquise de Plessis-Bellière ; elle légua tous ses biens au pape Léon XIII, ce qui fit naître un procès, terminé par un arrangement à l'amiable. Mais, pendant quelque temps, le château de Moreuil fut la propriété du pape.

La plupart des communes du canton renferment une population mi-ouvrière, mi-paysanne. En dehors de la bonneterie proprement dite, la teinture des laines et la fabrication des métiers à tricoter occupent beaucoup de bras. Cela ne donne pas un caractère industriel au pays. La vallée de l'Avre reste palustre, le fond est large, coupé de tourbières, les huttes de chasse plantées au bord

des eaux stagnantes donnent l'idée de quelque population préhistorique.

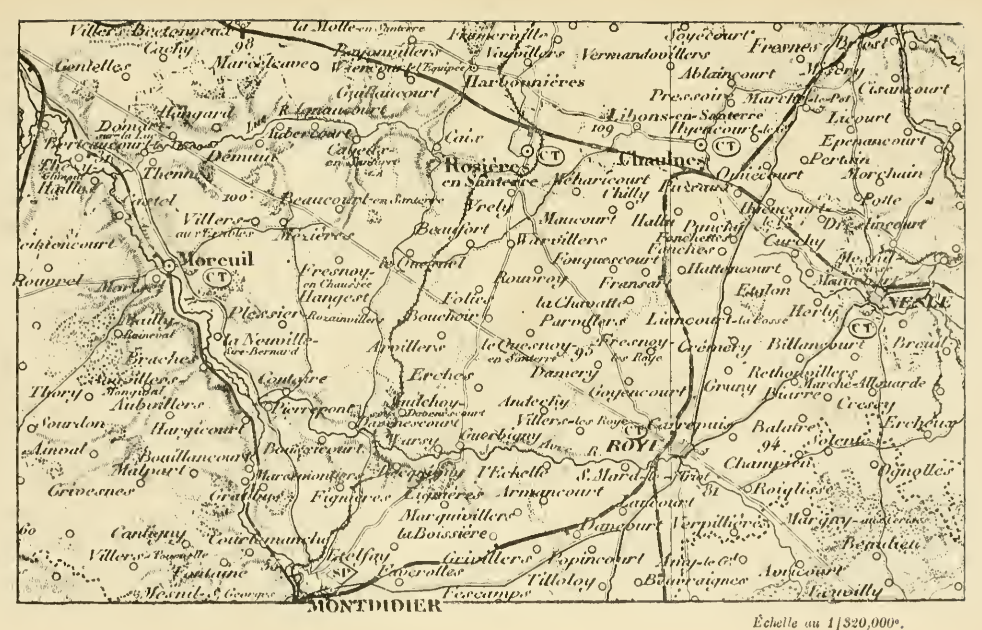
A Pierrepont, long village routier aux maisons basses, la rivière des Trois-Doms débouche dans l'Avre et imprime à celle-ci, qui allait de l'est à l'ouest, la direction du nord. Ces *Trois-Doms* doivent leur nom singulier aux trois sources dont le cours d'eau est formé, non loin de Montdidier : l'une naissant à *Dom*pierre, la seconde à *Dom*front, la troisième à *Dom*élien. Mais les gens du pays l'appellent plus simplement le Don. A Pierrepont, la rivière alimente une fabrique de papier de paille. En amont, ses eaux coulent sous des arbres superbes qui font une ceinture aux villages : Bouillancourt, Gratibus, Maresmontiers. Bouillancourt, que je traverse en suivant les soldats allant à la manœuvre, est un hameau formé de maisons basses, construites en torchis maintenu par un clayonnage intérieur. Une allée de grands tilleuls est le seul ornement de l'humble village contenu entre la vallée humide et les berges crayeuses que le chemin de Malpart taille en tranchée pour atteindre le plateau.

Autant les vallées sont mouillées, autant le plateau est sec. Pas de haies autour des champs ; mais les villages sont entourés de vergers et de grandes rangées d'ormes, les ravins innombrables

qui découpent la plaine ont parfois de petits bosquets. Ceux-ci ne sont visibles qu'en approchant des dépressions; le Santerre vu de haut offre des horizons placides. Les habitants ont-ils voulu échapper à cette monotonie en plantant de tilleuls et d'ormeaux les abords des villages ?

Après la manœuvre, j'ai traversé Cantigny et Fontaine pour gagner Montdidier. Le chemin monte au flanc de vallons pierreux et, bientôt, on aperçoit la petite ville, coiffant pittoresquement une colline ; les toits rouges dévalant vers la vallée sont dominés par deux tours d'église, l'une possède un dôme avec campanile, l'autre est surmontée d'une flèche. Sur une partie de son assiette, la ville est portée par une falaise de craie à demi éboulée ; on l'a étayée avec des murs de briques rouges produisant le plus singulier effet.

Aux abords, dans le vallon du Don, une vaste sucrerie révèle la nature des cultures sur les plateaux moroses des environs. En face est une large voie, ouverte entre les talus verdoyants d'un jardin public et bordée de grands arbres, sur laquelle s'ouvre la rue principale portant le nom du grand homme local : Parmentier, qui introduisit la pomme de terre dans l'alimentation. La statue du fameux agronome est au milieu même de cette artère centrale, elle en fait la perspective, entre


MONTDIDIER
ROYE
NESLE
Moreuil
Rosières en Santerre
Chaulnes
Harbonnières
Vermandovillers
Lihons-en-Santerre
Beaufort
Warvillers
Fresnoy-en Chaussée
Hangest
Pierrepont
Guerbigny
l'Echelle
Armancourt
Marquivillers
la Boissière
Tilloloy
Grivesnes
Ailly
Braches
Thory
Sourdon
Hargicourt
Morchain
Pertain
Epenancourt
Licourt
Billancourt
Rethonvillers
Balatre
Champien
Roiglise
Verpillières
Dancourt
Fescamps
Échelle au 1/320,000e.

les hauts pignons, les maisons de brique rouge et la façade flamboyante de l'église du Saint-Sépulcre.

Le reste de l'humble ville est composé de voies tranquilles, dans lesquelles l'herbe croît entre les pavés. Je ne rencontre personne devant la vieille église Saint-Pierre et sous le porche du Palais de Justice. Devant ces monuments s'étend un mail en terrasse, d'où la vue est immense sur les plateaux du Santerre. Sous l'ombrage quatre vieux prêtres se promènent et se passent de main en main une lunette avec laquelle ils cherchent à distinguer les détails du paysage.

Et voilà tout Montdidier en cette journée calme, sans marché et sans foires, qui permet à la petite ville de sommeiller. Rien ne m'y retient ; je vais gagner Roye, mais au lieu de prendre le chemin de fer, je traverse le Santerre en suivant l'Avre à partir de Guerbigny. Le plateau, de ce côté, est plus morose encore. Il manque d'eau, les villages ne sont alimentés que par des puits, les bestiaux s'abreuvent à des mares croupissantes. C'est une Beauce du Nord ; plus brumeuse que celle de Chartres et d'Orléans.

Le sol, bien cultivé, est fertilisé par les *cendrons,* c'est-à-dire la tourbe réduite en cendre et amenée des vallées voisines. Les céréales domi-

nent, les betteraves ensuite, en nappes plus étendues aux abords des centres sucriers révélés par les hautes cheminées des usines.

Par sa fraîcheur, la vallée de l'Avre contraste avec ces plateaux nus. La rivière, ici clair ruisseau, coule au milieu d'une véritable mais étroite forêt d'arbres aquatiques. Des villages se sont bâtis aux points de passages ; le voisinage de l'eau a fait accroître ces bourgades de grosses fermes qui s'égrènent jusqu'à Roye, un des centres principaux du Santerre, massif compact de maisons prolongé par de longs faubourgs sur de nombreuses routes.

Les abords de la petite ville sont assez riants, grâce à quelques bois, aux arbres plantés au bord des chemins, aux horizons bleus dessinés par les collines verdoyantes du Noyonnais. Roye montre un moulin à vent, un clocher, deux campaniles pointant au-dessus des toits d'ardoises et des pignons rouges. De hautes cheminées révèlent quelque industrie.

Une longue rue aux maisons basses, la plupart en poutrelles et torchis, donne accès dans la ville. Ce genre de constructions rend les incendies particulièrement dangereux, à en juger par les indications placées aux carrefours sur de belles plaques bleues émaillées. On apprend que

Roye est divisée en quatre quartiers, indiqués par un nombre de coups de toscin déterminé à l'avance.

Le cœur de cette mignonne cité [1] est la grande place, assez irrégulière mais ne manquant pas de caractère, grâce à une maison de bois sculpté et à un hôtel de ville orné d'un campanile. Beaucoup de magasins, indice d'un commerce actif. Un immense magasin à blé haut de plusieurs étages frappe par ses proportions.

C'était marché ce matin. Si ces *greniers à blé,* comme on disait jadis, n'indiquaient pas le caractère agricole du commerce local, on le reconnaîtrait aux nuées de pigeons qui sont venus s'abattre sur le pavé, cherchant dans les interstices le grain tombé des sacs. Les gracieux oiseaux sont la gaieté de cette vaste place, fort solitaire en dehors des foires et des marchés, mais animée aujourd'hui par la présence de troupes nombreuses.

La ville fut forte jadis, les remparts qui subirent tant d'assauts ont fait place à des boulevards et des mails ombreux. Une partie de l'enceinte a gardé ses fossés, au fond desquels d'élégantes constructions en bois servent de tribune pour la

---

1. 1,304 habitants.

longue paume, jeu favori de la Picardie. La douve, bien entretenue, sablée, bordée de talus gazonnés, voit se livrer les pacifiques luttes des joueurs. Chaque petite ville picarde tient à honneur d'avoir son terrain de jeu coquettement agencé, où ont lieu des rencontres entre les sociétés de la région.

Au matin, à peine le jour naissant, des pas de chevaux nous réveillent, deux régiments de cavalerie cantonnés à Roye vont sur le terrain de la manœuvre dirigée par le commandant du 2ᵉ corps d'armée. Le terrain choisi est aux confins du Santerre et du Noyonnais, à l'endroit où le plateau se creuse de petits ravins dont les eaux descendent à l'Oise, tandis qu'un pli conduit à la Somme par l'étroit fossé de l'Avre naissante. Une partie des troupes s'engage sur la route de Noyon, dont le tracé est rigoureusement droit, malgré les côtes et les dépressions. Le reste prend le chemin de Ham. Je suis cette direction et pénètre plus intimement dans la campagne du Santerre, si plate qu'un gentilhomme du pays, le comte de Hautefort, a fait construire près de son château de Champien une haute et mince tourelle de brique, terminée par un encorbellement de fer, dans l'espoir de découvrir Paris, grâce à l'horizon-

talité du sol. Le village voisin est un de ceux où les habitants semblent le plus fuir le spectacle de la vie des autres. Sauf une auberge fort achalandée aujourd'hui, portant pour enseigne un mameluck peint sur une plaque de tôle grinçant au vent, il n'y a guère que ces longs bâtiments sans fenêtres, servant de greniers, de remises, d'étable et séparés de la maison d'habitation par une grande cour. Même les ateliers, qui sont ailleurs la vie des centres ruraux, se cachent au fond des cours. Pourtant il y a un abandon de ces vieilles coutumes : en même temps que la brique remplace le torchis, les constructions neuves semblent vouloir se faire admirer; si Champien a encore quelques boutiques dissimulées, le charron et le bourrelier ont maintenant leur installation à front de rue.

Solente et Ognolles, où je passe en suivant les péripéties de la manœuvre, offrent le même caractère de villages sans façades; mais, en descendant au sud, par les chemins qui se dirigent vers Noyon, l'aspect des constructions se modifie en même temps que le paysage. Le sol s'accidente et s'égaie, aux plateaux horizontaux couverts de moissons et de betteraves, on voit succéder les petits prés, des bouquets d'arbres, parfois de vastes pâturages. Le rideau de collines boisées qui

va de l'Oise au Thérain se dessine harmonieusement en une ligne vaporeuse et bleue.

Un des villages, Beaulieu-les-Fontaines, doit son nom aux sources fraîches qui modifient si heureusement l'aspect du pays. Beaulieu et Écuvilly, sa voisine, forment une seule rue longue de près d'une lieue, dont les maisons, grâce aux arbres et aux prairies, font oublier les tristes habitations du Santerre. Au cœur de Beaulieu, des restes de murailles entourés de talus gazonnés sont les débris d'un château qui a joué un rôle dans la glorieuse épopée de Jeanne d'Arc. L'héroïne y fut enfermée peu après sa capture à Compiègne. Ces restes vénérables sont pieusement respectés. On peut craindre pourtant leur disparition ; il serait à souhaiter que le château de Beaulieu-les-Fontaines fût mis au rang des monuments historiques et conservé au pays.

Des amis m'ont emmené à Ercheu, où je retrouve le Santerre aux horizons nus. Ce gros bourg sans intérêt doit à une importante sucrerie une certaine activité commerciale. Les cabarets y sont rares ; j'en fais la remarque en y joignant quelques éloges pour une population qui préfère le travail à l'estaminet. Hélas ! il faut en rabattre. Il y a des cabarets derrière les façades aveugles des granges, et, dans tous les ménages,

l'on boit l'alcool à grande lampée. On compte un débit pour 15 habitants.

L'alcoolisme, fléau de la Normandie et de la Bretagne, est aussi la plaie de la Picardie. Et l'on me donne des détails effrayants : Il y a vingt ans encore, les femmes picardes étaient renommées pour leurs qualités de ménagères : aujourd'hui bien peu, dans cette partie du Santerre, sont capables de faire la soupe. L'alcool a détruit le goût : partout on distille ; des industriels ambulants vont de porte en porte avec un alambic et « brûlent » tout : grain, fruits, baies produisant une eau-de-vie atroce dont hommes et femmes font une consommation terrifiante. L'alcool remplace les autres boissons et tient lieu de nourriture réconfortante. Nul ne réagit contre cette dépravation ; bien mieux, nombre de propriétaires paient les gages de leurs domestiques en alcool de leur crû ! Cette race picarde, jadis si forte, dont le Grand Ferré fut en quelque sorte le prototype et qui a été la force vive pour l'armée française, au moyen âge, est menacée de dégénérescence. Situation douloureuse, bien faite pour retenir l'attention de nos hommes d'État, s'ils ont souci de l'avenir du pays.

XVIII

PENDANT LES MANŒUVRES

Le paysan picard. — Nesle. — Culture industrielle. — La vallée de l'Ingon. — Chaulnes. — Un petit Versailles de Picardie. — Une bourgade pendant les manœuvres. — Le quartier général du 2e corps. — Lihons-en-Santerre et son passé. — Rosières-en-Santerre, capitale de la bonneterie. — Villers-Bretonneux : le champ de bataille. — Corbie. — Pont-Noyelles.

Tergnier. Septembre.

J'ai quitté Roye à l'aube pour gagner Nesle, une des villes du Santerre. Toujours même paysage sans relief, égayé seulement par les longues bordures d'arbres des routes, dont une, celle de Lille, a quatre rangées superbes, et par les bouquets d'ormeaux au-dessus desquels pointent les clochers. Dans les chaumes, la vie rurale a repris, à pas lents, des attelages de six bœufs traînent de puissantes charrues et donnent à cette nature de plaine un grand caractère de placidité rustique.

Peu de monde sur les chemins. Le paysan regarde le voyageur avec défiance. Il est difficile

d'en obtenir un renseignement. Il répond à côté, d'un air finaud, sous la forme d'une interrogation. Il parle plutôt avec mauvaise grâce, comme s'il craignait de se compromettre. J'ai bien de la peine à apprendre où sont passés les cavaliers qui battent le pays depuis ce matin. Cependant, je finis par découvrir leur présence à Nesle.

Par le pavé inégal du faubourg Saint-Léonard, bâti de laides maisons de briques, j'atteins l'Ingon, ruisseau aux eaux rares allant, non loin de là, gagner la Somme. La ville, triste et somnolente, est sur l'autre rive, au flanc et sur le sommet d'un coteau, autour d'une église romane, qui serait intéressante si les chapiteaux et les ornements n'étaient si empâtés par le badigeon. La grande rue et une place ont seuls un peu de vie. La bourgade fut fortifiée jadis par ses seigneurs ; des défenses, il est resté une partie des fossés, aménagés et divisés en cases pour les divers jeux populaires. La longue paume a la part prépondérante ; la tribune, d'où l'on suit la partie, est sur une terrasse dominant l'arène.

Autour de la ville, de grandes usines, sucreries et distilleries vomissent des flots de fumée noire. Le plus vaste de ces établissements est aux portes mêmes de Nesle, près de la gare, mais sur le territoire de Mesnil-Saint-Nicaise ; c'est une distil-

lerie dont on a pu souvent remarquer les wagons réservoirs sur les lignes ferrées. Au village même de Mesnil, et dans celui de Dreslincourt, sont des sucreries[1], intéressantes parce qu'elles sont en même temps le centre de grandes exploitations agricoles, où plus de 500 hectares sont consacrés à la culture de la betterave et, par assolement, du blé et des fourrages artificiels. Les drèches sont consommées par un beau bétail pour lequel on a fait des installations qui peuvent passer pour des modèles. Les distilleries sont en pleine activité en ce moment, les sucreries chôment encore ; vienne l'hiver, et elles jetteront à leur tour des flots de fumée noire dans le ciel gris et bas.

Le vallon de l'Ingon est frais, il offre même, entre Herly et Étalon, quelques sites gracieux ; mais combien est monotone la grande route jusqu'à Chaulnes, qui s'annonce par une sucrerie[2] et des maisons ouvrières ! Cependant, la large rue du bourg, l'avenue faisant face à la grille et aux pauvres restes du château des ducs de Chaulnes, c'est-à-dire les communs, élevés aujourd'hui à la dignité de château, ont plus d'aspect. A en juger par ces bâtiments de service, la demeure des ducs

1. Production : Mesnil-Saint-Nicaise, 14,000 sacs ; Dreslincourt, 14,000 sacs.

2. 14,000 sacs.

d'Albert, de Luynes et de Chaulnes, où Mme de Sévigné résida quelque temps, devait être une somptueuse résidence.

Sur une place est la statue de Lhomond, natif de Chaulnes ; près de là, je relève l'enseigne de Mlle Findemois, modiste. C'eût été, pour le grammairien, un bel exemple de formation des mots !

Chaulnes a aujourd'hui une vie agitée. Le général Brugère, commandant du 2e corps, en a fait son gîte, et ce grand village de 1,217 habitants est complètement envahi par les services qui gravitent autour du quartier général.

Le cantonnement s'éveille. Il ne fait point jour encore. Sur la paille ou le fourrage qui leur a servi de lit, dans la haute grange aux saines senteurs de foin, les troupiers sont debout depuis longtemps. En vain les officiers ont-ils donné la veille l'ordre de ne pas sortir avant le signal des sergents, dès trois heures du matin un sourd bourdonnement s'élève. Les hommes s'étirent, se brossent, enlèvent le foin resté accroché à leur capote, s'ébrouent au-dessus des seaux de toile remplis avec l'eau tirée des puits profonds.

Et voici déjà les gagne-petit, dans les rues étroites, sur la place ou le champ qui servent de parc aux équipages régimentaires. Pauvres gens

venus de lointaines garnisons où ils vivent du maigre profit du petit noir et du pain vendu sur le champ de Mars, entre les pauses de l'école du soldat. Ils sont habitués de longue date aux marches, car ils s'en vont partout avec les troupes, marches militaires : manœuvres de garnison, ils sont de toutes les prises d'armes.

Si les grandes manœuvres n'ont pas lieu trop loin, si le prix du chemin de fer ne menace pas de manger à l'avance le maigre bénéfice escompté, le marchand de petit noir aura pris un train avant le train militaire ; lorsque celui-ci s'alignera le long du quai de débarquement, les yeux du troupier trouveront aussitôt le couple familier, l'homme et la femme traînant sur une carriole le grand percolateur où la chicorée joue le rôle de moka et le panier où sont les brioches encore chaudes. Parfois, l'installation est plus rudimentaire, le percolateur est tenu à la main par une anse, deux tasses constituent tout le mobilier, une pauvre femme représente le personnel de l'établissement. Au fond, tout cela n'est guère ragoûtant ; le petit noir, si on l'analysait, offrirait de bien mystérieuses combinaisons ; mais enfin c'est noir, c'est chaud, c'est sucré et le petit pain est le bienvenu.

D'un cran au-dessus de ces industriels du « trimard » est le marchand en gros de petit bleu de

la ville de garnison. Lui aussi voit ses affaires péricliter pendant l'absence des troupes ; alors il charge quelques barriques de vin sur une charrette, met sur une autre deux ou trois roues de fromage de gruyère, des cervelas, de la charcuterie à bon marché, des planches et des tréteaux pour faire un éventaire, et le voilà parti à la suite du régiment. A l'étape, il dispose son magasin, y joint des fruits achetés pendant la route et fait généralement d'excellentes affaires.

Où couche tout ce monde? Mystère. Le voyageur d'aspect sérieux, dont le gousset est bien garni, trouve malaisément le gîte et le couvert. Il lui arrive même de se voir refuser un peu de foin pour s'y jeter le soir. Marchands de petit noir et marchands de vin tiré au fût réussissent cependant à loger et à vivre sans entamer leur fonds.

Ceux-là sont un peu à l'écart du troupier pendant la marche. La cantinière reste plus rapprochée de lui. A la halte, on va prendre le verre de vin et la rondelle de saucisson à son fourgon peint en vert sombre, joyeux assaut livré avec plus d'ardeur encore que l'attaque finale contre la cote 125[1].

---

1. C'est-à-dire le point indiquant une altitude sur la carte d'état-major.

La cantinière moderne est assez souvent jeune et jolie ; elle affecte même une élégance d'artiste due à la situation de son mari, premier piston ou clarinette dans l'orchestre. Mais combien elle détonne ici, sur cette avenue majestueuse, avec son mantelet et son chapeau à plumes. Qui nous rendra la vivandière de jadis, si accorte et gaie, avec son uniforme pimpant et son petit tonnelet aux couleurs nationales, cerclé de cuivre bien poli !

Envolés la cantinière classique et le tonnelet, et aussi la véritable eau-de-vie de vin : cognac, lunel ou armagnac. Tout cela est remplacé, au Nord tout au moins, par la drogue du bouilleur de cru qui a distillé les baies des buissons, les pommes et poires tombées avant l'heure. Malgré les efforts des officiers, cet empoisonneur privilégié suit les troupes, s'infiltre dans les rangs et, pour deux sous, vend un *quart* presque plein de son alcool nauséabond.

L'heure avance, la colonne est en route. Venant d'une gare, se rue à pied, à bicyclette, sur des tapecus réquisitionnés, la bande des marchands de journaux de Paris, coiffés de casquettes à inscriptions discrètes ou obsédantes. Et les cris commencent à chaque halte horaire. « Demandez le compte rendu et les résultats complets de la manœuvre. » Incomparablement moins bien stylés,

viennent les vendeurs de journaux locaux. Beaucoup ont le secret du « lancement » par les campagnes, mais à ce noyau de vendeurs au courant des choses du pays, on a joint des camelots expédiés de la rue du Croissant. Et ce sont alors de réjouissantes annonces. Chaque vendeur a son régiment de prédilection où il est connu, où il trouve parfois sa part de rata et toujours un coin dans le cantonnement. Un mot dans le journal sur tel ou tel corps, sur telle compagnie lui vaut la faveur de tous. On comprend quel excellent moyen de propagande les journaux trouvent dans ce milieu où les réservistes dominent. Plus d'un de ces lecteurs occasionnels deviendra un lecteur assidu et fera autour de lui des prosélytes. Le succès est grand parfois, les exemplaires s'en vont par milliers, le « papier » manque. D'autres fois, au contraire, la nuit voit les camelots s'en aller péniblement sous le poids des *bouillons*, nul n'ayant voulu du papier où le 453e n'a pas obtenu sa juste part d'éloges.

Le journal local, lui, se garde bien de trop hautes visées ; il se désintéresse de ce qui n'est point le régiment de la région. Son rédacteur et ses vendeurs emboîtent le pas aux troupes de leur garnison, vivent avec elles, causent en patois, recueillent les moindres incidents de l'exis-

tence aux manœuvres. On fait ainsi d'une pierre deux coups : la ville connaît les faits et gestes de ses enfants, et ceux-ci, en achetant la feuille de leur pays, sont au courant des moindres faits du clocher.

Tout ce monde quitte à la fois le gîte de Chaulnes, où l'on a failli tarir les puits profonds, fermés par des barrières à claire-voie qui, seuls, abreuvent bêtes et gens. Les larges rues, bien percées et alignées par les soins des ducs, qui rêvaient sans doute de faire ici un petit Versailles, mais bordées de maisons basses, se vident peu à peu. Le 2e corps se porte vers Albert.

J'ai abandonné un instant les troupes pour aller visiter Rosières-en-Santerre, un des centres bonnetiers du pays. La route court en vue d'horizons mélancoliques, semblables aux ciels des Flandres, comme eux bas et noyés ; mêmes rideaux d'ormeaux à l'horizon, mêmes cheminées d'usines pointant au loin.

Le gros bourg de Lihons projette autour d'une grande place carrée ses rues bordées de maisons basses, dans lesquelles on aperçoit les bonnetiers travaillant à leur métier. Lihons a trois monuments : une croix au milieu de sa place, une

vaste mare aux bords maçonnés pour recueillir les eaux de pluie et une église de style flamboyant. A certains détails, on devine une ancienne prospérité, le bourg n'a point la physionomie ingrate des autres centres du Santerre. Lihons, en effet, est d'illustre origine : ce fut la capitale d'une tribu gauloise, les Santois (*Santuci*), et les vieux auteurs picards, s'inspirant de la chronique de Saint-Denis, donnent comme étymologie de l'ancien nom *lihuns*, une victoire qu'un chef mérovingien, nommé Dagobert, aurait remportée en 450 sur les Huns ; il en fit un tel carnage, répandit sur la terre tant de sang, que l'on appela la cité gallo-romaine, devenue mérovingienne, *Li huns* (les Huns) *en Sangterre*. De là ces noms du bourg actuel et de la province[1].

Quoi qu'il en soit, Lihons fut longtemps une ville importante, groupée autour d'une abbaye à laquelle, en 1123, les habitants arrachèrent une charte d'affranchissement; devenue simple prieuré, elle eut pour prieur le célèbre abbé Maury. Ce bourg, aujourd'hui réduit à moins de 900 habitants, est donc une de nos plus anciennes communes.

---

1. Peut-être Santerre est-il une corruption de *Santuci*, peut-être aussi est-il dû à la couleur rougeâtre d'une grande partie du sol, contrastant avec les craies blanches des régions voisines.

Parmi les centres industrieux du Santerre, Lihons a une fabrication spéciale : on ne se borne pas à faire le tricot pour Rosières, deux maisons y produisent le gant pour cocher. Un autre village, Méharicourt, fabrique des fouets. Tous les autres centres du canton se livrent à la bonneterie. Ce plateau, allongé entre les vallées profondes de la Somme et de la Luce, strié régulièrement de vallons secondaires sans eau, est le centre de cette industrie. Rosières-en-Santerre et surtout Villers-Bretonneux, sont les groupes principaux ; le travail tend à y devenir usinier.

Rosières est voisin de Lihons. La bonneterie a considérablement développé ce chef-lieu d'un vaste canton. Par les abords, c'est un grand village aux maisons de torchis, fort basses, couvertes de toits d'ardoises ou de pannes très inclinés. On devine l'activité à l'éclairage des rues, dû à des lanternes à gaz. Au centre, le village se transforme peu à peu en ville, les fabricants ont fait construire de belles maisons de pierres et briques. Les usines sont rares encore, aucune d'elles n'emploie plus de cent ouvriers et elles n'achèvent pas le gilet de chasse, production principale de Rosières. Elles tissent le tricot en pièces, des ouvriers viennent chercher l'étoffe pour la coudre et la border à domicile. Des femmes finissent le

gilet en faisant les boutonnières et posant les boutons. C'est à peu près l'organisation de Falaise pour la bonneterie de coton[1].

En quelques minutes le chemin de fer conduit à Villers-Bretonneux, grande bourgade de petites maisons de briques aux toits aigus, où le travail en fabriques remplace peu à peu le métier à domicile. Centre le plus populeux du Santerre, il est plus considérable que Corbie, son chef-lieu de canton. A mesure que les grandes manufactures accroissent son importance, de nouvelles habitations, élégantes et vastes, lui donnent un aspect citadin. Le nom de cette ruche active est entré dans l'histoire par l'ardente lutte engagée, le 27 novembre 1870, entre l'armée de Faidherbe et les Allemands.

Villers-Bretonneux est à l'extrémité du plateau du Santerre ; celui-ci s'abaisse pour livrer passage à la Somme marécageuse. Des abords de la ville, on a une vue étendue sur les vallées de la Somme, de l'Ancre et de l'Hallue. Au milieu de ce vaste paysage, apparaissent les deux tours de Corbie, semblables à celles d'une cathédrale et donnant l'illusion d'une ville considérable.

---

1. Voyez 6e série du *Voyage en France*, chapitre IX.



Échelle au 1/80,000e.

La distance est courte de Villers-Bretonneux à Corbie. Après une demi-heure de marche, j'étais à Fouilloy, véritable faubourg de la petite cité qui joua jadis un rôle militaire considérable, grâce à sa situation entre l'Ancre et la Somme, alors obstacles puissants, sur la limite de la Picardie et de l'Artois. Les remparts ont été détruits par Louis XIV et Corbie put s'étendre; de nos jours, elle devient ville manufacturière, moins importante toutefois que Villers-Bretonneux, malgré les avantages de sa situation sur la Somme canalisée.

Les passages de la Somme, de l'Ancre et de l'Hallue ont repris une importance stratégique pendant la guerre de 1870. Faidherbe fit de ces rivières une ligne défensive; sur ce dernier cours d'eau est Pont-Noyelles, où, le 23 décembre, l'armée du Nord étonna les Allemands par son ardeur et sa ténacité.

Cette rivière de Somme, si étrange pour nous autres, gens du Midi aux rivières torrentielles, me séduit par ses marais, ses tourbières, ses étangs, et l'idée m'est venue de la suivre depuis sa source, de voir naître cette eau endormie qui va finir dans les sables de Saint-Valery. Me voici parti d'Amiens pour Tergnier et Saint-Quentin

par l'express de Reims. Rapidement passe sous mes yeux le banal paysage du Santerre, hier lentement parcouru. Plateaux couverts de chaumes fauves, avec des bouquets d'arbres au sommet des ondulations, grandes dépressions plus fraîches et, de nouveau, les étendues horizontales sur lesquelles les betteraves couvrent des champs immenses de leur feuillage raide et métallique. Sans les massifs d'ormeaux au-dessus desquels pointe la flèche des villages, ce serait odieux. Près des stations, se dressent les usines à sucre encore closes ; ainsi, au repos, elles ont des allures inquiétantes, comme des ruines offrant asile aux vagabonds. Peu de vie, les travaux des champs ne sont guère actifs en cette saison. Parfois une charrue, un groupe de paysans armés de houes. Ces Picards, coiffés de casquettes, ont la face terreuse et lourde, la teinte du visage se confond avec les vêtements de velours incolore. Dans le Midi, le travail agricole a autrement de noblesse d'allure[1].

---

1. Les chapitres consacrés à la source de la Somme, à Saint-Quentin et au Vermandois ont dû être détachés de ce volume déjà trop étendu. On les trouvera dans la 18e série du *Voyage en France :* l'Artois et les Flandres.

XIX

L'AMIÉNOIS ET LA VALLÉE DE LA BRESLE

Effet des noms dans le paysage. — Conty, Crèvecœur, Poix, Aumale et Gamaches. — La vallée de la Selle. — Fontaine-Bonneleau. — La rivière des Évoissons. — Le vallon de Poix. — Aux sources de la Bresle. — Visite à Aumale. — Les verreries de la forêt d'Eu. — Causes de leur création. — Les trois Nesle. — Blangy-sur-Bresle. — Gamaches. — Rien de Cervantès. — De Gamaches à Amiens. — Airaines. — Les tourbières de Picquigny. — D'Amiens à Beaucamps-le-Vieux. — Plantations de cytises. — La fabrication des thibaudes. — La sucrerie de Beauchamps.

Onival. Mai.

Ceci peut s'appeler le chemin des écoliers. Je suis venu d'Amiens au Tréport en allant jusqu'aux abords de Beauvais, afin de visiter quelques bourgades dont les noms, par leur consonance ou leur caractère historique, attirent insidieusement l'attention : Conty, dont les princes jouèrent un si grand rôle ; Crèvecœur, d'allure si moyen-âgeuse ; Poix, Aumale, Gamaches qui s'associe bizarrement, dans la pensée, à des festins plantureux. Toute cette page d'histoire et de littérature tient dans l'étroite bande de

terre picarde comprise entre la Somme et la Bresle.

Les chemins de fer qui desservent cette région se détachent à la gare amiénoise dite de Saint-Roch. La ligne à voie étroite de Beaucamps s'élève sur le plateau de Molliens-Vidame; celles de Rouen et de Beauvais ont, jusqu'à Saleux, un tronc commun dans la vallée de la Selle. Saleux, c'est encore Amiens, un de ses faubourg les plus industriels ; la puissante maison Cauvin-Yvose y tisse et imperméabilise les bâches qui couvrent la plupart des wagons de nos chemins de fer.

De Saleux à Conty, les villages se pressent sur les deux bords de la Selle, dont l'étroite et profonde vallée est une des plus fraîches de Picardie. Les tourbières sont nombreuses, cependant la pente est assez forte ; des usines, moulins, filatures, tissages, ont pu utiliser la force motrice de ce clair cours d'eau issu de la craie.

La Selle se forme en réalité à Conty, où la rivière des Évoissons vient doubler son débit. Une colline, très élevée pour la Picardie, domine le confluent de près de 150 mètres. A la base de ce promontoire, un château fort commandait jadis les deux vallées ; il appartenait à la famille de Roye, dont l'héritière l'apporta en dot au premier prince de Condé, oncle de Henri IV ; celui-ci

donna à l'un de ses fils le marquisat de Conty, de là ce titre de prince de Conti porté par cette branche des Bourbons [1].

Conty n'a rien gardé de ce passé : les princes n'y vinrent guère, peut-être jamais ; de bonne heure ils en cédèrent la propriété. Le château, ruiné pendant la Ligue, a été rasé pour faire place à un jeu de paume, sport favori des Picards. Sans une belle église de gothique flamboyant, riche en œuvres d'art, Conty n'aurait rien pour retenir l'attention, mais le site est joli.

Jusqu'à sa source, la Selle offre de frais paysages ; elle naît dans le plateau de Crèvecœur, par des fontaines d'une idéale pureté. La première est à Catheux ; un peu plus bas, d'abondantes eaux ferrugineuses et bicarbonatées ont été de tout temps réputées sous le nom de Fontaine-Bonneleau. Elles sont exploitées dans un petit établissement qui embouteille une faible partie des 4,500 hectolitres débités chaque jour.

Le vallon de la Selle a sa tête plus haut, mais aucun filet d'eau ne le rafraîchit ; c'est un de ces ravins secs si nombreux dans cette contrée. Il a son origine sur un étroit plateau, au sein duquel

---

1. La ville s'écrit Conty ; pour les princes, l'orthographe Conti a prévalu.

se creusent une infinité de ravins de même nature, continués plus bas par des ruisseaux et des rivières; la Noye, la Bresle, l'Herperie, naissent géologiquement, par leurs vallées, sur cette espèce de terrasse, dont l'altitude moyenne est de 180 mètres.

Au centre du plateau est la ville de Crèvecœur, couvrant une vaste superficie de ses maisons basses, alignées sur d'interminables rues, rayonnant autour d'une place amusante par son irrégularité, ses vénérables bâtisses alternant avec des maisons neuves, ses halles de charpente supportant la mairie, construite en torchis. Une église de style flamboyant, restaurée de nos jours, borde un des côtés de la place; elle a conservé une voûte en bois et des poutres ouvragées. La chaire est une belle œuvre, due aux ymagiers qui avaient sculpté tant de modillons, tant de corniers d'angles et de pignons.

Le château, voisin de l'église, a grande allure encore, malgré son adaptation aux nécessités bourgeoises d'une bourgade du XIXe siècle. Il est de cette période transitoire entre la Renaissance et le style Louis XIII, qui nous a doté de quelques édifices intéressants. Le parc a été conservé en partie, il finit en hémicycle par une muraille bordée d'une charmille d'ifs, ombragée de grands

arbres. Au dehors, l'hémicycle est entouré par l'eau d'une mare à laquelle aboutit la promenade publique, long mail bordé de maisons vieillotes et planté de tilleuls taillés en forme de mur pour encadrer des jeux de longue paume. De distance en distance, de grandes mares recueillent les eaux de pluie. Sur ce plateau sans fontaines, ces mares boueuses et verdâtres sont le seul moyen d'abreuver le bétail et d'alimenter les pompes en cas d'incendie.

Malgré cette absence d'eau, l'industrie s'est depuis longtemps implantée à Crèvecœur. Une sucrerie[1] a été installée près de la gare. Une fabrique de tissus, cachemires et mérinos occupe 250 ouvriers, usine ancienne déjà, car, au commencement de ce siècle, la draperie de Crèvecœur était célèbre, sa production était estimée à 6 millions par an.

Le chemin de fer m'a ramené à Conty, d'où j'ai gagné Poix par la vallée des Évoissons, joli bassin de prairies encadrées de peupliers, animé par des ondes claires et vives. Les collines riveraines, très hautes, sont coupées d'une infinité de vallons, de ravins, de plissements ; mais seule

1. Production : 10,000 sacs.

la vallée de Thoix lui amène un peu d'eau par la rivière des Parquets. Les villages : Fleury, Contre, Frémontiers, sont assis à l'issue des vallons.

Les gens du pays appellent bien ce cours d'eau les Évoissons, ceux de Poix et, à leur suite, les cartes d'état-major imposent le nom de rivière de Poix, mais le ruisseau venu de cette ville est bien moins considérable, il ne saurait prétendre à la prépondérance, malgré le charme de son vallon qui, à Poix même, atteint presque à la grandeur, par les belles lignes d'un viaduc du chemin de fer et la beauté des arbres d'un bois à travers lequel une promenade a été dessinée.

De Poix à Abancourt, le chemin de fer de Rouen traverse le plateau monotone pour aller se relier un instant à la ligne de Paris au Tréport. Celle-ci, après avoir traversé le plateau de Grandvillers[1], atteint à Abancourt les sources de la Bresle ; au lieu de suivre aussitôt le vallon creusé par cette rivière, elle s'engage dans le vallon de Gourchelles et n'atteint la Bresle qu'à Aumale ; elle la suivra fidèlement jusqu'à la mer.

J'ai couché à Aumale. Debout de bonne heure,

1. Page 175.

à la grande stupéfaction du maître d'hôtel, peu habitué à voir des touristes débarquer pour visiter la ville, car elle est de celles où l'on passe sans s'arrêter. J'ai parcouru les rues montueuses, tranquilles, mais proprement entretenues, de cette porte de la Normandie. De vieilles maisons à poutrelles sculptées sont encore debout, peu à peu remplacées par la banale bâtisse de briques. Les anciens seigneurs, les ducs de la maison de Lorraine d'abord, les ducs des familles de Savoie-Nemours et le duc du Maine ensuite, n'ont pas doté leur petite capitale de monuments bien nombreux. Deux seulement méritent d'être cités, l'hôtel de ville, œuvre charmante de la Renaissance, et l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, construite du XVIe au XVIIe siècle sur l'emplacement d'un temple plus ancien, brûlé, avec le reste de la ville, par Charles le Téméraire.

Au cœur d'Aumale, la rue principale s'élargit en une sorte de boulevard planté d'arbres servant au marché. La plupart des magasins sont placés sur cette voie. Là s'ouvre une école de « réforme », dans laquelle le département de la Seine-Inférieure envoie ses enfants assistés.

En somme, la ville offre peu d'intérêt, mais elle se présente d'une façon très pittoresque dans le beau bassin de la Bresle, entre des collines

couvertes de bois qui sont des promenades exquises et de grands pâturages clos de haies impénétrables soigneusement taillées.

La vallée est une rue industrielle. Aumale possède la première usine ; elles se continueront désormais jusqu'à la mer, mais ces établissements isolés, bâtis au bord de la rivière limpide, au milieu des prés ou des bois, n'ont pas le triste aspect des grandes ruches ouvrières et n'enlèvent rien au charme agreste de cette étroite fissure de 50 kilomètres de longueur, ouverte entre la Normandie et la Picardie, car la rivière, d'Aumale au Tréport, sépare les deux provinces.

L'usine d'Aumale est une verrerie. Cette industrie paraît assez étrangement implantée ici, loin de tout grand centre. Elle s'explique par le voisinage de la forêt d'Eu. A l'époque où le bois était le seul combustible, cette vaste étendue de futaies et de taillis (9,390 hectares) offrait des ressources inépuisables. Comme tant d'autres usines de ce genre, les verreries ont été autorisées à s'établir sur le domaine seigneurial, à la condition de n'employer que le bois produit par la forêt. Les mœurs économiques actuelles ne permettent plus ces exigences ; d'ailleurs, les verres au bois ne peuvent guère lutter comme prix de revient avec les verres à la houille ; le

chauffage au bois a donc presque complètement disparu, l'emploi du charbon étant facilité par le voisinage du Tréport et de Dieppe, où viennent les charbons anglais, et par les chemins de fer des vallées de Bray et de la Bresle. Aussi la verrerie qui avait pris naissance avec le privilège des usines de Courval, Varimpré, Rétonval, Romesnil et Val-d'Aulnay, a peu à peu débordé de la région forestière, plusieurs usines se sont créées au bord de la Bresle, mais toujours en Normandie. Cependant un petit groupe s'est fondé en Picardie, à Martainneville et Saint-Maxent, sur le chemin de fer de Longroy-Gamaches à Longpré-les-Corps-Saints.

Au-dessous d'Aumale, la Bresle se divise en bras multiples ; on voit à vue d'œil ses eaux se gonfler par l'apport de fontaines abondantes. Le large plan de prairies, les coteaux plantés de pommiers, très frais sur la rive normande, parfois arides sur les pentes picardes, encadrent harmonieusement le capricieux petit fleuve. Les hameaux se suivent presque sans interruption. Les stations sont nombreuses, chaque gare de marchandises montre de beaux troncs de hêtres descendus de la forêt. Certains sites sont fort gracieux : ainsi Vieux-Rouen, malgré la fumée de sa verrerie. On commence à

découvrir des parties de la forêt, bois isolés de la masse par de vastes *essarts*. En face du bourg picard de Sénarpont, où le Liger atteint la



VERRERIES DE LA FORÊT D'EU
Verreries ●
Échelle au 1/320,000e.

Bresle, cette dernière fait un coude pour doubler une sorte de promontoire couronné par le bois d'Hodeng où s'est bâtie une des verreries privilé-

giées, celle de Courval. A partir de ce point, le fleuve, ne trouvant plus de pente suffisante, se divise en bras lents à travers des marais. Pour obtenir des fourrages, on a élevé le sol marécageux par de grands ados. Au bord de ces marais sont de jolis villages : Nesle-l'Hôpital et Neslette en Picardie, en Normandie Nesle-Normandeuse comme l'indique ce nom gracieux. Ce dernier possède deux verreries, une près de la gare, l'autre au hameau de Romesnil, à la lisière de la forêt d'Eu.

Une ville barre la vallée, précédée par un ravissant moulin dont la tour à mâchicoulis et d'heureux détails d'architecture font un des sites les plus charmants de la vallée. La ville, Blangy, chef-lieu de canton de la Seine-Inférieure, est dans une sorte de défilé, à l'issue des marais. La Bresle, qui la sépare de son faubourg picard de Bouttencourt, la traverse en plusieurs bras et donne le mouvement à des moulins Blangy a conservé des débris des fortifications qui firent d'elle une place importante jusqu'au moment où Henri IV ordonna la destruction du château.

Une des principales verreries de la vallée èst dans le voisinage de la gare ; comme toutes les autres, elle se borne à la fabrication des articles communs, verroterie, verres de lampes, flacons. J'ai signalé, en passant à Mouy, l'emploi des fla-

connets de Blangy et d'Aumale pour contenir l'encre destinée à l'exportation[1].

A mesure que l'on descend la vallée, on découvre mieux les futaies de la forêt d'Eu, les grands hêtres se présentent parfois sous l'aspect de colonnades majestueuses. Dans les vallons, la hache a fait son œuvre, les bois sont remplacés par des cultures masquant mal le sous-sol crayeux mis à découvert. Monchaux, à l'entrée d'un de ces vallons, possède une jolie église gothique.

Sur la rive droite, la Vimeuse débouche d'une vallée que remonte le chemin de fer d'Arras. La rivière traverse le Vimeu dont elle a pris le nom, si elle ne lui a imposé le sien ; c'est là un sujet de discussion entre géographes. Vimeuse ne viendrait-il pas plutôt de Vismes, village situé aux sources mêmes du cours d'eau ?

A l'embouchure de la Vimeuse dans la Bresle, est la ville de Gamaches. Quoi, cette grande bourgade tranquille ! Elle n'a rien de truculent et ne répond guère à l'idée que nous pourrions nous faire des noces de Gamaches ; mais Cervantès ne songeait pas à cette cité picarde en écrivant *Don Quichotte !*

---

1. Page 140.

Sous une pluie battante, j'ai parcouru les rues de la petite ville pour chercher quelque détail pittoresque, mais, sauf l'église, dont certaines parties sont dignes d'intérêt, rien n'arrête l'attention. Le château n'a plus que des substructions, sur lesquelles s'est installée une des usines métallurgiques consacrées à préparer les pièces de serrures pour les ouvriers de la ville et des environs, car Gamaches est déjà dans le rayon d'action d'Escarbotin[1].

Après deux heures de séjour, ayant épuisé toutes les distractions offertes au touriste, je suis allé prendre le train de Longpré pour gagner Amiens et revenir à Gamaches par la ligne de Beaucamps.

Le chemin de fer, après avoir franchi la Bresle, pénètre dans la vallée de la Vimeuse et suit le petit cours d'eau jusqu'à sa source ; il coule entre des rangées de beaux ormes et apporte la fraîcheur à des hameaux entourés de vergers de pommiers. Comme la plupart des cours d'eau de Picardie et du pays de Caux, la Vimeuse est loin d'arroser toute la vallée. Celle-ci remonte jusqu'aux abords d'Oisemont, mais les premières

---

1. Voyez pages 355 et suiv.

fontaines naissent seulement à mi-chemin de Gamaches, entre les villages de Vismes-au-Mont et de Vismes-au-Val, non loin de la gare de Martainneville-Saint-Maxent, où s'est créée une verrerie portant le nom des deux communes.

Le point du plateau où se creusent la plus grande partie des ravins est Oisemont, bourg placé dans une situation analogue à celle de Crèvecœur-le-Grand. Des abords du bourg, des plissements sans nombre vont à tous les points de l'horizon. Cette disposition topographique a fait de ce chef-lieu de canton le centre du commerce pour le plateau. Une importante distillerie y transforme en alcool les produits du pays. Comme les autres bourgs du plateau, Oisemont se dissimule derrière les rangées d'ormes et les clôtures des vergers.

Le plus profond des vallons s'ouvre à Oisemont même, bientôt des fontaines lui donnent de la fraîcheur et forment un ruisseau qui va grossir, à Airaines, une petite rivière assez abondante. Les deux branches de la vallée sont fort industrieuses, Allery et Airaines possèdent de nombreux ateliers ou usines où l'on file et tisse le chanvre, le lin et le jute pour produire des cordes, des ficelles, des toiles d'emballage, des étoffes pour sommiers et tentures. Les établissements de ce genre sont

nombreux dans les deux cantons d'Oisemont et d'Hallencourt.

Airaines est le principal centre industriel de la contrée; ses cours d'eau, encore rapides, animent les usines; mais au-dessous, jusqu'à la Somme, la pente est nulle et la vallée est une succession de tourbières.

Ces marais, ces lagunes, ces terres inconsistantes sont de faible étendue auprès des tourbières que l'on côtoie jusqu'à Amiens. Il y a là, entre cette ville et Abbeville, un des plus singuliers paysages du Nord. En cette saison, la vallée ne manque pas d'une certaine grâce, les aulnes ont une tendre verdure, les roseaux commencent à dresser leurs tiges rigides. La Somme, creusée et canalisée, coule entre des berges plantées d'arbres, au milieu des eaux stagnantes des tourbières. Parfois, de grands espaces herbeux renferment un beau bétail. A côté, sur le gazon épais, s'alignent les tas de mottes de tourbe dont la teinte sombre donne, de loin, l'illusion de terres labourées.

A Longpré, la rivière d'Airaines, avant de se mêler à la grande nappe des étangs, fait mouvoir un moulin et tombe en cascade.

Toute la route présente ce même aspect. De jolies collines, aux pentes raides, dominent la rive gauche; Hangest et Picquigny, assis au pied et

sur le flanc de ces coteaux, offrent d'heureux paysages. Des châteaux, des ruines, des églises, de beaux parcs enlèvent à la vallée l'aspect de tristesse que la vue de ces terres lacustres fait éprouver à la longue.

Les usines sont nombreuses. D'Ailly à Amiens, on les voit se suivre; bientôt, les hameaux deviennent faubourgs. Amiens, de ce côté, s'étend chaque année plus loin.

Les voies ferrées, à l'ouest d'Amiens, se séparent dans la gare dite de Saint-Roch, aux abords de la Hotoie : lignes de Canaples, de Calais, de Beauvais et voie étroite reliant la grande ville au plateau d'entre Somme et Bresle. Cette petite ligne s'arrête en ce moment à Beaucamps-le-Vieux; mais, après entente avec le département de la Seine-Inférieure, elle aboutira bientôt à Aumale.

C'est un chemin de fer rural, dans toute l'acception du mot; sauf celle de Beaucamps, les stations desservent des bourgs ou des villages agricoles. Le tracé est très accidenté, les innombrables plis du plateau obligent sans cesse la ligne à monter et à descendre, aussi la vitesse est-elle médiocre : on met plus de deux heures à parcourir 48 kilomètres. Trajet sans grand intérêt, sauf au départ d'Amiens, où, pendant l'as-

cension des hauteurs de Ferrières, on découvre en entier la ville, étendant ses toits au-dessus desquels se dessinent les tours d'églises, les cheminées d'usines et surtout la masse énorme mais élégante de la cathédrale.

D'immenses cultures de céréales et d'œillette s'étendent entre les villages enveloppés d'aulnes. Ici, les ormeaux n'ont pas l'aspect vigoureux des bosquets du Vimeu et du Caux, on distingue aisément les toits et les façades des maisons. Le plus grand de ces villages a donné son nom à l'illustre explorateur Bougainville. Il domine, du sommet d'un monticule, le vallon profond et étroit où s'abritent les maisons de Molliens-Vidame.

Le pays devient de plus en plus monotone. La craie apparaît à nu aux flancs des ravins. Toute culture étant impossible, on tente de reboiser ces pentes et les parties trop stériles du plateau.

Quelques plantations de pins ont été faites, mais sans méthode d'ensemble; on a préféré choisir une essence dont je ne soupçonnais guère jusqu'ici le caractère forestier. Il y a partout des bosquets de cytise, en ce moment couverts d'une admirable floraison d'or. Nombreux sont les bois naissants, ce qui semble indiquer une coutume récente. Le bois de cytise a un grain fin et nervé; il est utile pour les objets de tabletterie et de

tournerie, aussi pourra-t-il trouver un débouché dans les ateliers du pays de Thelle et, peut-être, faire naître une industrie dans les pauvres campagnes de l'Amiénois.

Entre le vallon de Molliens-Vidame et le gros bourg agricole d'Hornoy, dissimulé dans les arbres et les haies bien taillées, les plantations de cytises sont fort nombreuses; on les rencontre dans le ravin du Liger jusqu'aux sources de cette petite rivière, près du château de Brocourt. Dès que l'eau est apparue, l'aspect change. Brocourt, Liomer, Arguel, le Quesne, se blottissent entre les arbres, les prés et les pommiers. Jusqu'au gros village de Beaucamps-le-Vieux, on est sans cesse dans les arbres.

Beaucamps est un de ces bourgs à demi sylvestres dont les maisons bordent des chemins irréguliers, séparées par de hauts fossés, des haies et des vergers. Le cœur de l'agglomération, près des ruines de l'église, détruite l'an dernier par un cyclone, avec de nombreuses maisons, a seul quelques rues formées par des rangées continues de maisons.

La plupart de celles-ci sont des chaumières déjetées, d'aspect souvent misérable, n'ayant parfois qu'une seule pièce presque entièrement occupée par un métier de tisserand. Si l'on s'approche

de la fenêtre, on voit le maître du logis manœuvrer la navette et le battant et produire une sorte d'étoffe grossière. Les femmes filent une matière brunâtre et obtiennent une corde grosse comme le petit doigt, si peu solide que la moindre traction suffit à la rompre. Des enfants portent des corbeilles pleines de fuseaux revêtus du même cordon. C'est du poil de vache ou de chèvre filé dans quelques ateliers. Sur le métier est disposé une chaîne de chanvre ou de lin, le tisserand fait passer la navette chargée de ce fil épais et lâche et obtient l'étoffe appelée thibaude, que l'on place sous les tapis pour les rendre plus moelleux et en empêcher l'usure.

Tout le village travaille au tissage. En dehors de la thibaude, produite presque exclusivement dans ce coin de Picardie, d'autres tisserands font du feutre, une sorte de drap inférieur appelé tiretaine ou drap de Beaucamps. Dans une grande usine, où sont occupées 500 personnes, on fabrique des tapis, de la passementerie, des épaulettes, des galons, des tissus spéciaux pour wagons de chemins de fer; une filature, occupant 30 ouvriers, prépare du poil de chèvre.

Cette activité, en ce village bocager, loin de toute ville importante, est faite pour surprendre. Elle s'explique par la nature même du plateau,

les terres maigres, les ravins crayeux, revêtus d'un pauvre gazon, ont dû être consacrés, jadis, à l'élevage du mouton, tandis que les fonds de vallées, avec leurs gras herbages, se livraient à l'élevage de la race bovine. De bonne heure, les populations durent filer et tisser la laine produite par les innombrables troupeaux dont la culture a, depuis lors, restreint le domaine. Les parties les plus sèches furent naturellement le siège des petites industries lainières, puisque les moutons étaient plus nombreux.

Pour résister à la concurrence des grands centres, comme Roubaix ou Elbeuf, Beaucamps a dû transformer son industrie, il a dû surtout se résigner à de maigres salaires pour ses tisserands. L'ouvrier travaillant chez lui ne gagne guère plus de 1 fr. 25 c. ou 1 fr. 50 c. par jour, mais il a sa maison et un petit coin de jardin. Toutefois, la misère est grande dans ce pays; tout à l'heure je voyais se presser aux portes plus de cinquante mendiants. Pour éviter les appels incessants, on fait la distribution d'aumônes à date fixe et il se forme ainsi de petites troupes qui se ruent devant les maisons charitables.

La commune est prospère, cependant, à en juger par le bel hôtel de ville édifié au cœur du bourg.

Le chemin de fer finissant aux abords de Beaucamps, il faut aller rejoindre à pied la vallée de la Bresle et le chemin de fer du Tréport. La station la plus proche, Vieux-Rouen, est à cinq kilomètres. Après avoir parcouru le plateau nu jusqu'aux abords du gros village de Neuville-Coppegueulle, peuplé de fabricants de chaises et autres meubles, on arrive brusquement au-dessus de la vallée, profonde de 130 mètres, verte, remplie de villages. Sur l'autre versant, les cultures ont peu à peu *rongé* les bords de la forêt d'Eu, dont la lisière capricieuse semble former des festons sur le vert tendre des pâturages et des champs. La vallée s'élargit comme en un vaste cirque; au milieu, le joli village de Vieux-Rouen rit parmi les vergers.

Quand on quitte la gare de Longroy, la ville de Gamaches semble masquée par l'énorme filature de coton acquise depuis quelques années par la maison Saint frères comme appoint à leurs grands établissements des bords de la Somme et de la Nièvre picarde[1]. Le recul permet bientôt de revoir la petite ville dont les toits gris ne tardent pas à s'effacer.

---

1. Les usines Saint et la vallée de la Somme, vers Longpré et Picquigny, sont l'objet d'un chapitre de la 18e série.

La Bresle s'élargit encore, elle a parfois l'aspect d'une grosse rivière; son clair ruban s'étend au sein des prairies. Pourtant des pêcheurs, chaque train en laisse aux stations. Ce sont des gens de la ville, des Parisiens aussi, même des Anglais, supérieurement outillés, chaussés de bottes imperméables, suivis d'un homme qui porte le panier et les vêtements de rechange en cas d'averse. Ici, la pêche est un sport, la capture de la truite demandant des aptitudes spéciales. C'est pourquoi les petits fleuves normands sont si fréquentés.

Sur la rive droite, de hautes cheminées se dressent, aucun nuage de fumée ne s'en échappe. Est-ce une usine fermée? Non, c'est une sucrerie; nous sommes en mai, elle sommeille et reprendra vie à l'entrée de l'hiver.

La fabrique doit être considérable; elle a nécessité un embranchement de chemin de fer à travers les marais et sur deux bras du petit fleuve. De fait, la sucrerie de Beauchamps est une des plus importantes de France, elle produit chaque année 50,000 sacs de sucre; huit seulement produisent davantage et six autres donnent la même quantité[1].

---

1. A la fin de 1897, on comptait en France 358 fabriques de sucre.

Le rayon de production en betteraves est fort étendu, l'usine possède des râperies à Lanchères dans les marais de Cayeux et à Saint-Blimont, au cœur du Vimeu, l'une à 17 kilomètres de Beauchamps, l'autre à 12.

Ce n'est pas le seul établissement industriel de cette partie de la vallée, la plupart des villages, dans le Vimeu, ont des ateliers de serrurerie faisant partie du groupe d'Escarbotin que je visiterai demain. Ponts-et-Marais possède une papeterie. Mais à Eu finit le rôle travailleur du petit fleuve. Au-dessous de cette ville, jusqu'au Tréport, ce n'est plus qu'un canal maritime gonflé par la marée ; une partie des eaux continue à couler dans l'ancien chenal pour aller servir aux chasses du port du Tréport.

XX

LES DERNIÈRES FALAISES

Une ville double : Eu-Le Tréport. — Eu, son château, ses monuments, sa forêt. — La haute Forêt. — La basse Forêt. — Le canal maritime. — Le port du Tréport. — Le Tréport. — Mers. — La terrasse du mont Huon. — Ault et ses serruriers. — Onival. — Les Bas-Champs. — Le Hable-d'Ault. — Cayeux.

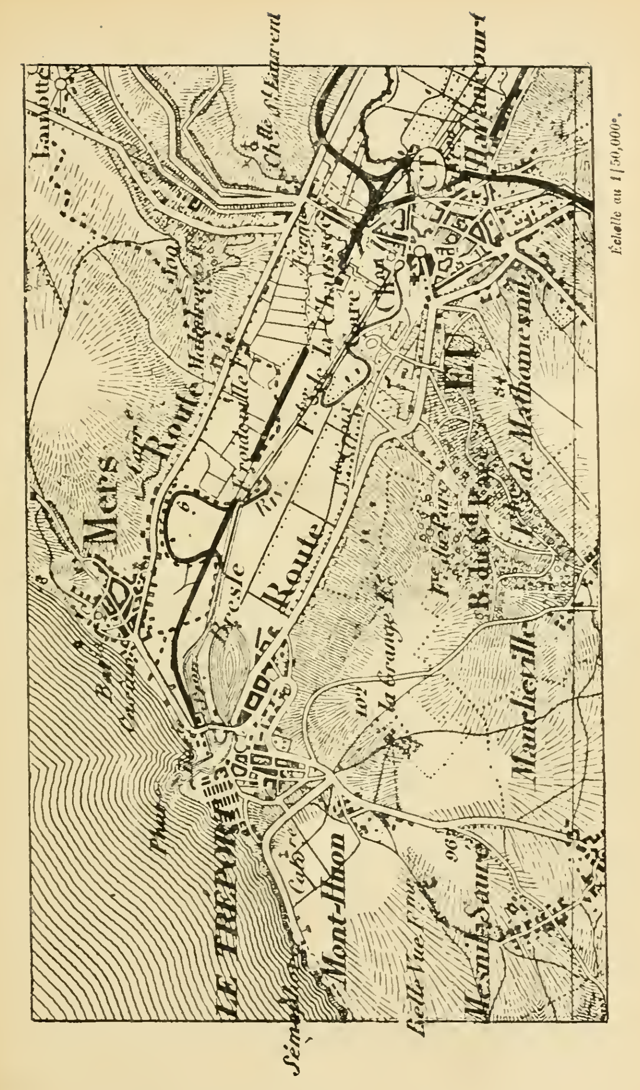
Cayeux-sur-Mer. Mai.

Eu et Le Tréport présentent le spectacle, bien rare aujourd'hui, mais si fréquent dans l'antiquité, de la ville double : l'une à l'intérieur, à l'abri des pirates, l'autre sur la mer, simple lieu de déchargement pour les navires. La vapeur et la mode des bains de mer aidant, le port commence à prendre la suprématie. Si Eu, avec ses 4,818 habitants, dépasse encore Le Tréport, centre de 4,748 âmes, ce dernier est en réalité le plus populeux, car Mers, commune de la Somme, où l'on compte 1,110 habitants, est un véritable faubourg. Le bassin à flot et la gare séparent seuls les deux communes. Pendant l'été, quand

toutes les villas sont habitées, la population est souvent doublée.

Eu n'en reste pas moins la ville du négoce pour de très nombreux villages du Vimeu, de la vallée de la Bresle et du pays de Caux ; les lignes de chemins de fer de Dieppe, d'Abbeville et de Paris lui amènent de préférence la clientèle paysanne, le Tréport étant plutôt fréquenté par les touristes et les baigneurs. Eu doit à cette affluence d'acheteurs un aspect citadin que sa voisine ne présente pas au même degré. Les magasins sont nombreux, il y a plusieurs librairies, deux journaux, une agence de banque parisienne. Malgré tout, la petite cité, la ville d'Eu, comme on dit ici, manque plutôt de caractère, et l'on s'explique mal l'engouement de Louis-Philippe et des princes d'Orléans pour ce coin de Normandie. Le château lui-même est une grande masse sans élégance, rendu fort trivialement bourgeoise par la laide marquise de la porte d'entrée. Le palais est clos, l'entrée du parc est interdite depuis le départ du comte de Paris pour l'exil.

Par contre, l'église voisine, Saint-Laurent, est un des plus beaux édifices de cette Normandie, si riche en monuments religieux grandioses. Les restaurations maladroites des architectes modernes l'ont alourdie sans parvenir à trop l'enlaidir.


Mers
Route
Route
Bresle
LE TRÉPORT
Mont-Huon
Eu
Échelle au 1/50,000e.

Extérieurement, l'abside est une merveille par la grâce de ses arc-boutants et sa forêt de pinacles. L'intérieur, d'une majestueuse élégance, abrite de nombreuses œuvres d'art.

La chapelle du collège complète la richesse monumentale d'Eu. Ce fut l'église des Jésuites ; elle conserve intact l'aspect particulier à leur architecture. Elle mérite une visite, ne fût-ce que pour le monument d'Henri de Guise — le Balafré — et de sa femme Catherine de Clèves.

Le véritable joyau d'Eu est sa forêt, ou plutôt ses forêts, car il n'y a pas ici une futaie continue ; d'immenses clairières renferment des villages, même de larges espaces divisent l'immense sylve en trois groupes isolés. Le moins important est aux abords de la ville, sur la rive gauche de la Bresle ; il est parcouru par une voie sinueuse de 11 kilomètres, la route Clémentine. Une bande de culture, large de un à deux kilomètres, renfermant les villages de Mesnil-Réaume, Melleville, Guerville et Bazinval, sépare cette partie, plus particulièrement appelée *forêt d'Eu,* de la Haute forêt d'Eu, qui recouvre une longue croupe de collines entre l'Yères et la Bresle. Admirablement percée de routes et de beaux chemins, elle offre des promenades superbes sous les hautes futaies de hêtres, essence dominante. La route

la plus longue, partant du carrefour Montauban, près de Guerville, a plus de 12 kilomètres.

Le troisième massif, ou *Basse forêt* d'Eu, est bien à part, entre les sources de l'Eaulne et celles de l'Yères. Elle recouvre une curieuse région au sud de Foucarmont. Le plateau cauchois se plisse en forme d'éventail par d'innombrables vallons, dont une vingtaine, au centre du système, aboutissent au village d'Aubermesnil, où naît l'Yères. Cet éventail, cette patte d'oie, si l'on veut, est revêtu par les hêtraies de la basse forêt. Les villages se pressent autour des bois, ces beaux villages du Caux entourés de vergers et de grands arbres.

Eu doit beaucoup au séjour de Louis-Philippe. Le souverain avait cherché à développer l'industrie dans sa ville favorite, comme sa famille maternelle, le duc de Penthièvre surtout, l'avaient tenté déjà. Ses efforts ont été vains, les grandes usines appelées moulins Packham sont abandonnées, le canal maritime, qui suppléait au défaut de profondeur de la Bresle, s'envase fréquemment depuis plusieurs années. Il a été fermé pendant toute la durée des travaux du nouveau bassin du Tréport. En 1896, le mouvement du port a été de 4 navires et 199 tonnes à l'entrée ; à la sortie, les mêmes bateaux ! Il y a trente ans, le port importait 10,000 tonnes, en charbons et bois du Nord

surtout. Alors montaient des navires de près de 4 mètres de tirant d'eau.

Les travaux d'agrandissement du port du Tréport, la création du nouveau bassin dans lequel aboutit le canal maritime, rendront sans doute à Eu une part de l'activité qui semble réservée à cette partie du littoral[1]. Il est peu d'emplacements plus favorables à la création d'une ville industrielle que la vallée de la Bresle entre Eu et Le Tréport. Les chemins de fer venant de toutes les directions du nord et de l'ouest[2] et le canal desserviraient la multitude d'usines que l'on peut établir dans les vastes prairies séparant les deux villes. Cette plaine régulière a 3 kilomètres de longueur et 1,200 mètres de largeur. Peut-être verra-t-on bientôt commencer une ère nouvelle par la création d'un service de passagers entre Le Tréport et la côte anglaise, si le nouveau bassin répond au but poursuivi.

Le port possède déjà un mouvement assez actif. En dehors de la pêche côtière, dont l'importance est grande, il y a presque toujours des vapeurs et

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, cet événement s'est produit. Le bassin du Tréport a été ouvert, et la navigation a repris sur le canal d'Eu.

2. Dieppe-le Havre-Rouen, Paris et Lille par des lignes directes, Amiens et l'Est par Gamaches et Longpré, Arras et le bassin de Valenciennes par Longpré.

des voiliers à quai[1]. Une chambre de commerce très active s'efforce de développer l'outillage. Ces efforts commerciaux marchent de pair avec ceux de la municipalité pour attirer les baigneurs ; l'an dernier a été inauguré le casino, un des plus beaux du littoral, œuvre de goût qui s'écarte heureusement du style déplorable de ces monuments.

La situation de la ville est belle, entre deux lignes de hautes falaises dressant leurs parois blanches à près de 100 mètres de hauteur. Comme toute cette côte, la plage est bordée d'une digue de galets amenée par les courants, mais le Tréport a la bonne fortune de pouvoir se débarrasser des *pouliers* par les chasses de la Bresle ; aucun contre-courant ne ramène les cailloux repoussés.

Au commencement du siècle et même au lendemain de la guerre de 1870, le Tréport, ne possédant pas de chemin de fer direct sur Paris, était un pauvre bourg assis dans un pli de ses collines ; ce Tréport primitif est aujourd'hui la vieille ville, dont les rues montueuses ne manquent pas de caractère. L'église est portée sur une

1. Mouvement du port du Tréport en 1896 : entrées, 285 navires, 60,422 tonnes ; sorties, 280 navires, 61,432 tonnes ; chiffres légèrement supérieurs à ceux de Fécamp. En 1869, le tonnage total était à peine de 10,000 tonnes.

haute terrasse ; ses murs, en matériaux de grès ou de silex noir, alternant en dessins géométriques, sont intéressants ; l'intérieur, par la délicatesse de son ornementation, rappelle l'église d'Eu. Quelques vieilles maisons aux assises de silex, aux étages en bois sculpté, un curieux calvaire de grès orné de lettres et de fleurs de lys, puis, au milieu du carrefour central, les ruines des remparts, donnent assez de pittoresque à ces quartiers habités en partie par des marins et des pêcheurs dont le costume est caractéristique : tous portent de grands bas de laine fauve qui leur recouvrent complètement les jambes par-dessus les pantalons.

La ville neuve borde la plage, elle a été bâtie sur l'énorme champ de galets et d'éboulis qui s'étendait entre la falaise et le chenal. Les rues sont tracées au cordeau. Les maisons, à front de mer, sont de luxueux chalets ; à mesure que l'on pénètre dans l'intérieur, elles changent de caractère ; la plupart sont louées en appartements meublés pendant la saison. Contre la falaise, ce ne sont plus que des demeures basses, habitées par des pêcheurs ; on trouve ces humbles maisonnettes jusque sur les débris de roches accumulés au pied de l'escarpement.

La saison ne commencera guère qu'au 15 juil-

let, villas et hôtels sont clos, et cela est d'une tristesse infinie. L'architecture fantaisiste des plages et des villes d'eau a besoin de vie, de fenêtres ouvertes au grand soleil. A cette heure, on a comme la sensation de gîtes à araignées ; l'impression est rendue plus vive par les loueurs d'appartements, qui fondent sur vous avec le bail sur la gorge.

Le Tréport, grâce à sa proximité de Paris — 192 kilomètres seulement, — a vu arriver une foule si dense que l'on trouverait malaisément un coin de terrain à proximité de la mer ; les constructeurs se sont rejetés sur le pauvre village de Mers, de l'autre côté du port, dans le département de la Somme. Ce hameau avait 400 habitants, pêcheurs pour la plupart, habitant des chaumières sur la pente d'une colline. Entre les maisons et la mer, s'étendait le bourrelet de galets ; entre elles et la Bresle, de grandes prairies. La spéculation s'est emparée des cailloux, elle y a tracé un quai et des rues, une ville luxueuse est née comme d'un coup de baguette, ville de fantaisie avec ses chalets de brique, de pierre ou de silex, surmontés de combles élevés et festonnés, ses balcons, ses loggias, ses galeries. L'espace étant mesuré, on n'a pu créer des jardins. Et l'on éprouve l'impression d'un musée de constructions

originales et amusantes. Pour compléter l'illusion, il manque un toit vitré enchâssant la ville de Mers.

La tonalité est plutôt sombre, la brique fauve, la couleur brune des charpentes apparentes, les toits d'ardoises auraient besoin d'être relevés par quelques détails blancs ou polychromes. Les derniers chalets construits montrent un changement dans ce sens; mais on n'en édifiera bientôt plus, sinon dans la prairie où, déjà, des rues se dessinent, bordées de maisons plus modestes. Tout est mort, maintenant; presque tous les hôtels sont clos et les boutiques sont fort peu achalandées; beaucoup ouvriront en juillet seulement.

Lorsque les terrains voisins de la mer seront recouverts de maisons, on reviendra sans doute à l'idée grandiose, mais trop hâtive, qui avait fait rêver de créer une cité aérienne au sommet des falaises, sur le plateau du mont Huon, à 100 mètres au-dessus du flot. Une société a acheté tout le terrain, a construit des routes, esquissé le parapet d'une terrasse à la marge même de l'abîme; un escalier de près de 400 marches y donne accès; d'autres escaliers montent du vallon. Jusqu'ici, le mont Huon est resté désert, aucune villa ne s'y est construite, les rues bordées de trottoirs sont envahies par l'herbe, le parapet de la terrasse

s'éboule, les marches d'escaliers sont disjointes et se couvrent de débris apportés par le vent et les pluies. C'est dommage, une telle ville eût été féerique. Peut-être, si l'on avait cherché à faire monter des eaux de source et surtout à construire un funiculaire permettant d'atteindre le mont Huon sans fatigue, le succès eût été tout autre. Mais allez donc demander à des baigneurs de gravir 400 marches en plein soleil pour se rendre trois ou quatre fois par jour de la plage à leur logis !

Je suis monté tout à l'heure sur ces falaises dentelées, teintes de roux et de vert, enveloppées par des vols de corneilles, et j'en reviens ébloui. Assis au pied du calvaire élevé au bord même de l'escarpement, on domine toute la ville et d'immenses étendues de mer. Au-dessous de l'à-pic s'étend le quartier du Casino, avec ses voies régulières, aux maisons de briques coiffées d'ardoises. Le vieux Tréport se blottit dans son ravin, sous l'église ; le port, en ce moment rempli par la haute mer, est couvert de voiles. Puis c'est Mers, semblable à un joujou, la fraîche vallée de la Bresle, la ligne étincelante du canal, le bas quartier d'Eu, appelé *la Chaussée,* qui traverse la vallée et la masse imposante du château apparaissant dans son cadre de verdure.

Au delà des falaises de Mers, on distingue les côtes basses du Vimeu, le large estuaire de la Somme, les plages fauves du Marquenterre et du Boulonnais. Il est peu de paysages plus grandioses, plus lumineux et variés. Cependant Tréport-Terrasse n'a séduit personne : le plateau reste vide. Il faudrait ici une bonne fée pour transformer tout cela en jardins enchantés, peuplés de villas et d'hôtels.

En attendant le passage de cette fée, les créateurs de plages recherchent au nord de nouveaux emplacements. Ault, le *bourg d'Ault,* leur a un moment fait espérer le succès du Tréport.

Le chemin d'Ault monte sur les falaises entre de fastidieuses tranchées. Du sommet de la colline on jouit d'une vue merveilleuse sur la baie de Somme, couverte de voiles de pêcheurs de crevettes, et les plages lointaines. Le plateau, lui, est assez monotone ; le vent de mer le balaie avec une force telle que les petits bois de Rompval et de Cise ont leurs arbres uniformément penchés vers l'Est. Pour abriter ses vergers de pommiers, la grande ferme de Blesque s'est entourée d'une haute et épaisse ceinture d'ormes.

Ce plateau offre toujours le même aspect que le pays de Caux dont il est la prolongation évi-

dente. Pour descendre à Ault, on rentre dans une valleuse semblable à celles de Normandie.

Ault est un bourg à la fois agricole et industriel; la station de bains de mer est embryonnaire; nulle part le flot ne frappe les falaises avec plus de violence; il y eut ici une ville importante, mais, de 1700 à 1790, le port et les habitations, tout disparut graduellement, rongé par le flot. La population maritime émigra au Tréport et à Cayeux, les cultivateurs s'installèrent dans la valleuse; la serrurerie[1] en fit de bonne heure un de ses centres importants, elle maintient une population assez dense. Ault avait 5,000 habitants en 1700; on en compte encore 1,800 aujourd'hui.

Les serruriers et les petits bourgeois louent en été des appartements meublés aux baigneurs; quelques hôtels reçoivent ceux-ci, mais la plage est trop étroite, la spéculation est allée plus loin construire une ville de bains qui semble appelée à un développement considérable; cette année même, on a construit plus de trente villas. Cette nouvelle station se nomme Onival. Pour s'y rendre, on peut suivre soit une rue carrossable, soit un chemin épousant les sinuosités de la fa-

1. Voyez le chapitre suivant, consacré à la serrurerie du Vimeu.

laise. Sentier amusant, montant, descendant, tournant, ayant à gauche l'à-pic, à droite des villas alternant avec des chaumières où les ouvriers d'Ault montent des serrures. A un détour, on découvre tout à coup une plaine immense, très verte, coupée de canaux, avec des nappes d'étangs; étalée en triangle, allongée entre la mer, la baie de Somme et une côte régulière qui semble avoir été façonnée par les vagues et fut en effet longée par la Somme il y a six siècles à peine. Ce sont les Bas-Champs, les *polders* de Cayeux pourrait-on dire.

Cet horizon brusquement apparu est une surprise; on s'était si bien habitué aux falaises depuis le Havre jusqu'à Ault, que l'on ne peut croire à leur évanouissement.

A l'endroit même où les hautes terres cessent de border la mer, entre la plaine et la valleuse d'Ault, s'avance une sorte de promontoire projeté par une colline haute de 63 mètres : un phare le couronne; du phare à la mer, sur les pentes herbeuses, des villas s'étalent en amphitéâtre, vastes et élégantes, mais présentant toujours ces teintes sombres dues à la brique et aux poutres brunies. Un grand hôtel, un casino, une usine à gaz, des rues et des avenues bien tracées décèlent de vastes espoirs chez les créateurs de la station. Cette ville

d'opéra-comique est Onival. En ce moment complètement déserte, elle est, en été, fort animée.

D'Onival à Cayeux, un chemin d'origine très récente, puisqu'il ne figure pas sur les cartes, suit l'étrange bourrelet de galets qui, jusqu'à la Somme, borde la vaste étendue de sables découverts à mer basse. L'Océan a accumulé ici, par lits successifs, de formidables quantités de cailloux arrachés aux falaises. Ce sont comme de grandes vagues figées, j'en ai compté jusqu'à sept ou huit rangées en certains points. Ces millions de mètres cubes de galets représentent une masse plus prodigieuse encore de molécules calcaires, craie délitée, qui sont allés combler les estuaires de la Somme et de l'Authie, former le Marquenterre et les dunes qui se dressent du Crotoy à Boulogne.

Entre les lignes de cailloux sont de petits vallons analogues aux *lèdes* des dunes landaises. Les vents apportent du sable, une végétation souffreteuse s'en empare, mais, en se décomposant, forme de l'humus. Peu à peu la culture intervient et met ces lèdes en valeur.

Au delà des galets s'étendent les polders, ou Bas-Champs de Cayeux, avec leurs lacis de canaux. Du bras de mer, compris jadis entre le cordon littoral et la côte du Vimeu, il reste un long

et étroit bassin : le Hable d'Ault. De petites dunes maigrement boisées de pins le bordent à l'ouest. On côtoie le Hable à distance pendant trois kilomètres. La route, sur neuf kilomètres, ne quitte pas un instant les galets, dont le haut talus masque sans cesse la mer. Çà et là, on a essayé de reboiser ces amas de cailloux ; jusqu'ici les pinèdes sont souffreteuses et hautes, au plus, de deux mètres.

Elles n'en servent pas moins à attirer les baigneurs à Cayeux, en permettant de parler des bois de pins du littoral !

XXI

LES SERRURIERS DU VIMEU

Cayeux. — Son aspect avant et depuis les bains de mer. — A travers les Bas-Champs. — Le plateau du Vimeu. — Les serruriers : Brutelles, Bourseville, Belloy. — Escarbotin, capitale de la serrurerie. — Origines de cette industrie. — Ses développements. — L'ouvrier serrurier. — Aspect des villages. — La lime. — La vocation. — Une famille il y a quarante ans. — Les spécialités. — Une école professionnelle.

Feuquières-en-Vimeu. Mai.

Cayeux est une étrange bourgade. Jusqu'à ces dernières années, c'était un pauvre village de pêcheurs et de serruriers, dont les misérables maisons de torchis et de galets s'éparpillaient sans ordre derrière le cordon littoral de galets, sur les bourrelets successifs qui ont amené les atterrissements d'une grande partie de la baie de Somme. La mode des bains de mer est venue, et voilà Cayeux bordant ses rues irrégulières de maisons meublées, de villas modestes et d'hôtels. Le tout dans un site qui serait lugubre si la mer n'était pas là : tantôt au large d'immenses plages

de sable, tantôt battant la base du bourrelet de galet et amenant sans cesse de nouveaux cailloux arrachés aux falaises normandes. Cette juxtaposition de maisons balnéaires et de chaumières a enlevé à Cayeux l'aspect de sauvagerie de jadis, cause d'un dicton picard : « Qui a vu Paris doit voir Cayeux. » En 1857, l'auteur d'une notice sur le Vimeu[1] disait : « Franchissez ce banc de sable qui obstrue la voie, vous ne voyez que stérilité et désolation. La bise souffle, les maisons se rident, le terrain se plisse, se creuse et se relève. Le sol, tourmenté par les éléments, roule comme des vagues où se dissout une poussière qui assiège vos logis, pénètre vos vêtements, vos aliments et votre respiration. C'est dans cette atmosphère, au milieu de cette nature sauvage, que le Caïois vit avec insouciance, ballotté entre les tempêtes de la vie (*sic*) et celles de l'Océan, partageant ses sueurs entre la pêche et l'industrie, car cet homme est aussi serrurier : il lime entre deux rafales. Après l'orage, il se place à son étau, lève son châssis et vernit sa *traînette* en se riant du flot qui a brisé son embarcation. »

Il faut évidemment prendre et laisser de cette rhétorique ; d'ailleurs Cayeux s'est fort transformé

1. *Notice sur la serrurerie de Picardie,* par M. Briez.

depuis 40 ans, les essais de plantation de pins ont enlevé un peu du caractère lugubre de ces bandes de galets retroussés par la mer; les baigneurs, si modeste soit la classe dans laquelle on les a recrutés, ont fait naître des quartiers réguliers, bordés de magasins ; un petit chemin de fer relie Cayeux à Saint-Valery[1]; le développement de la pêche des *sauterelles*, c'est-à-dire des crevettes grises, amène sans cesse deux ou trois cents canots à voiles venus de Saint-Valery ou du Hourdel. Cayeux, ne possédant pas de port, doit laisser ses embarcations sur la grève et, en cas de mauvais temps, les conduire au Hourdel, à l'entrée de la baie, où se trouve un bassin d'échouage.

Les pêcheurs-serruriers ne se voient plus guère, la crevette trouvant un débouché constant, la pêche occupe sans cesse les marins. Mais les petits cultivateurs, les propriétaires de maisons et d'appartements meublés fabriquent des serrures pour le compte d'une maison locale et de quelques établissements du Vimeu. Toutefois, ce n'est point à Cayeux qu'il faut étudier cette florissante industrie, mais à Escarbotin, — la *ville d'Escarbotin*, comme disent les affiches, et pourtant ce

1. La population de Cayeux, au dernier recensement, atteignait 3,471 habitants, dont 2,833 agglomérés au chef-lieu.

centre est un des hameaux de la commune de Friville.

Le chemin court à travers les marais desséchés du Hable d'Ault. Il les aborde à la sortie du village primitif de Cayeux groupé autour de l'église. Rien de curieux dans le paysage. Des canaux de desséchement dont un, long de sept kilomètres, conduit les eaux du Hable à la Somme, près du Hourdel, enserrent des cultures et des pâturages. Le sol se relève en un coteau régulier, ancienne côte d'une grande baie ou lagune qui fut séparée de la mer par les cordons de galets et s'est peu à peu comblée par l'apport des cailloux et des vases. Ce fut l'origine des Bas-Champs.

On atteint l'ancien rivage à Brutelles, village entouré de vergers bien clos, charmant en cette saison par la verdure tendre des érables et la floraison rose des pommiers. Les habitations ont des pignons en assises de silex séparées par un cordon de briques, les façades sont en torchis, le toit est recouvert en chaume. Mais, comme dans tous les autres villages du Vimeu, les maisons neuves sont entièrement en briques et revêtues d'ardoises. La plupart des habitants sont à la fois serruriers et cultivateurs.

La route s'élève sur le plateau, les grandes nappes du colza fleuri mettent des teintes d'or au

milieu des espaces verdoyants des luzernes et des blés. Pas une maison isolée, les villages disparaissent dans les bosquets d'ormes et d'érables. Çà et là, au sommet d'ondulations du sol, des moulins à vent se dressent, leurs ailes tournant avec lenteur sous le souffle humide et tiède du vent d'ouest.

Telle est, partout, la physionomie du Vimeu, région comprise entre la Somme, au nord-ouest d'Abbeville, et la Bresle. Elle comprend cinq cantons : Moyenneville, Ault, Gamaches, Saint-Valery et Hallencourt et partie du canton d'Oisemont. Ces deux derniers ne participent pas du reste du pays pour les mœurs industrielles, leurs usines et leurs ateliers se livrant à la fabrication des toiles, depuis la fine toile damassée jusqu'aux étoffes les plus communes pour sacs et emballages[1].

Presque tous les autres villages du Vimeu se livrent donc à la serrurerie ; la plupart des artisans sont à l'atelier familial, où ils mettent en œuvre les éléments produits dans les usines. Celles-ci sont signalées par leur haute cheminée surgis-

---

1. Voici la population des communes du Vimeu où se fait la serrurerie :

Canton d'Abbeville : Cambron, 967.

Canton d'Ault : Ault, 1,804 ; Allenay, 262 ; Béthencourt-sur-Mer, 1,020 ; Fressenneville, 1,841 ; Friaucourt, 352 ; Friville-Es-

sant des arbres. En voici une à Bourseville, riant petit village dont les ateliers éclairés par de larges baies rappellent ceux des ferronniers de Tinchebray[1] et des environs de Breteuil-sur-Iton[2]. Même aspect à Belloy-sur-Mer, hameau de la commune de Friville-Escarbotin, situé, malgré son nom, à six kilomètres de la côte. Très champêtre, Belloy, où l'on pénètre par une belle avenue d'arbres, offre cependant des becs de gaz et, au coin de riants sentiers, des plaques avec des noms de rues. Un grand carrefour est la place du *jeu de balle,* distraction favorite des populations picardes, comme le domino est le grand plaisir des Normands sur la rive gauche de la Bresle.

A l'issue de Belloy apparaît Escarbotin, sem-

---

carbotin, 2,720 ; Nibas, 912 ; Ochancourt, 340 ; Oust-Marais, 175 ; Saint-Quentin-la-Motte-Croix-au-Bailly, 1,252 ; Tully, 662 ; Valines, 550 ; Vaudricourt, 400 ; Woincourt, 908 ; Yzengremer, 560.

Canton de Gamaches : Aigneville, 702 ; Beauchamps, 491 ; Bouvaincourt, 438 ; Buigny-lès-Gamaches, 469 ; Dargnies, 1,258 ; Embreville, 478 ; Gamaches, 2,205 ; Maisnières, 619.

Canton d'Hallencourt : Huppy, 1,004.

Canton de Moyenneville : Acheux-en-Vimeu, 875 ; Cahon, 251 ; Chépy, 910 ; Feuquières-en-Vimeu, 1,801 ; Miannay, 726 ; Quesnoy-le-Montant, 740 ; Tœufles, 572.

Canton de Saint-Valery-sur-Somme : Arrest, 1,012 ; Boismont, 593 ; Brutelles, 297 ; Cayeux-sur-Mer, 3,471 ; Estrebœuf, 272 ; Franleu, 665 ; Lanchères, 1,009 ; Pendé, 1,324 ; Saigneville, 607 ; Saint-Blimont, 1,202.

1. 2e série du *Voyage en France,* chapitre XIII.

2. 6e série du *Voyage en France,* chapitre XIX.

blable à une forêt d'ormeaux d'où s'élancent une cheminée d'usine et la flèche de l'église. Dès l'entrée on devine un centre prospère ; de belles habitations bordent le chemin, entourées de parcs et de jardins. Cela ne ressemble guère à l'idée qu'on peut se faire d'une cité dans le centre et le sud de la France. Ce n'est ni bourg, ni village, ni ville, mais quelque chose de bien à part, comparable par ses ruelles, où les maisons sont au milieu de vergers, à Caudry et autres bourgades du Cambrésis et du Vermandois[1]. Au centre, les anciens chemins ruraux ont été rectifiés, les haies ont disparu pour faire place à des rangées continues de maisons en briques. Une grande place entourée d'arbres où l'on a construit, en briques toujours, la mairie enlevée à Friville, sert de jeu de paume. Pour éviter le bris des carreaux, les fenêtres de l'édifice municipal ont été grillagées. L'église est une vulgaire et lourde bâtisse, voisine des restes d'un château dont le pavillon principal a conservé une belle gargouille.

Les chemins de Friville et de Nibas sont devenus les rues principales, bordées de magasins. L'un d'eux révèle un détail curieux : le proprié-

1. 18e série du *Voyage en France*.

taire est à la fois charcutier et ferblantier, alliance au moins inattendue ! On pourrait se croire dans une ville neuve d'Amérique, où de semblables cumuls ne sont pas rares.

Sur ces rues s'ouvrent des amorces de voies nouvelles. Les maisons y sont en retrait, précédées d'un jardinet sur lequel empiète une petite construction dont une fenêtre occupe presque toute la largeur. Deux mètres carrés au plus. Tel est l'atelier où le tailleur de limes ou tout autre spécialiste travaille pour le compte des fabricants.

Cette cité encore informe, où la grande usine, la belle maison de maître, les magasins cossus contrastent avec l'aspect champêtre du voisinage, est cependant un des points de France dont le nom évoque aussitôt l'image d'un centre d'activité. Si Lyon fait songer aux soieries, Bordeaux aux vins, Aix aux huiles, Roubaix aux lainages, Limoges à la porcelaine, Escarbotin, pour les gens d'affaires, se présente sous les aspects d'une serrure. C'est le centre de la production pour cet article ; si elle a essaimé un peu partout, Escarbotin n'en a pas moins conservé la suprématie. Cette agglomération de 1,200 à 1,300 âmes, en considérant Friville et Belloy comme des écarts, est en réalité le cœur d'une région ouvrière de

38,764 habitants, vivant tous directement ou indirectement de la serrurerie.

Arrivé à Escarbotin un dimanche soir et jour d'élection, je n'ai pu visiter les ateliers, mais le maire, M. Acoulon, prévenu de ma visite, est venu me voir avec son secrétaire et quelques amis. Grâce à eux, j'ai pu recueillir, sur les origines et l'état de l'industrie, des renseignements intéressants, complétés ce matin par une courte visite à l'usine de M. Depoilly.

M. Briez, dans la brochure dont j'ai déjà signalé un passage sur Cayeux, est parvenu à reconstituer les origines de la serrurerie. Avec une patience extraordinaire, il est allé de paroisse en paroisse, compulsant les registres de l'état civil, recherchant le nom de tous les serruriers inscrits à leur mariage, à leur mort, dans les actes où ils figuraient comme père ou comme témoin. Grâce au concours des curés et des secrétaires de mairie, il est parvenu ainsi à remonter jusqu'aux primitives familles de serruriers et à rattacher leur origine aux premiers essais tentés dans le pays et dont la tradition a conservé le souvenir. Celle-ci veut qu'un horloger allemand nommé Maquennehen soit arrivé un jour à Escarbotin pour chercher du travail. Ne trouvant pas à réparer des

horloges, il fit une serrure pour un château du voisinage, — peut-être celui dont j'ai signalé les restes près de l'église d'Escarbotin.

On fait remonter cette arrivée à la fin du XVIe siècle. Dès 1636, du reste, des actes authentiques parlent de la famille Maquennehen et enregistrent un ouvrier serrurier.

Ce nom, quoi qu'en dise la tradition, est fort peu allemand ; par la consonnance, il semble venir des Flandres et, par la première syllabe *Mac*, orthographiée *Maque* à la picarde, il pourrait bien être un nom écossais. Quoi qu'il en soit, le Vimeu ne tarda pas à abandonner ses métiers primitifs du tissage de la toile et de la serge. Les serruriers d'Escarbotin reçurent des commandes de Picardie, de Normandie et de Paris. Le petit hameau ne suffit plus aux commandes ; peu à peu les ouvriers formés dans ce berceau de la serrurerie allèrent s'installer dans les villages voisins et formèrent à leur tour des ouvriers. Quelques-uns de ces *essaimeurs* avaient cherché une voie nouvelle en se livrant plus spécialement à la fabrication d'un article ; le village tout entier l'imitait ; c'est ainsi que l'on a vu les paroisses se spécialiser : ici le cadenas, à côté la serrure ordinaire, plus loin la serrure de porte cochère, ailleurs le bec-de-cane ou la serrure d'armoire. Cette spécialisation s'est

LE VIMEU

Usines et fonderies pour serrureries . . . . . ●

Villages du travail à domicile . . . . . . ○

Échelle au 1/320,000e.

accentuée jusqu'à nos jours ; l'ouvrier serrurier restait en quelque sorte un créateur. Il fabriquait de toutes pièces clefs et serrures, tandis qu'aujourd'hui on se borne à réunir des pièces détachées. Pendant ces 250 années de production, la race s'est pour ainsi dire imprégnée de son art ; par atavisme, l'ouvrier du Vimeu est un véritable virtuose de la lime ; il est resté souverain incontesté de la serrurerie : ni Tinchebray[1], ni Saint-Étienne[2], ni Saint-Bonnet-le-Château[2], ni Plancher-les-Mines[3] dans la Haute-Saône, ni Saint-Dizier[4], ni Troyes[4], où se fait surtout l'article de meubles, ne sont arrivés à produire dans les mêmes conditions de rapidité et de bon marché.

Un moment, la serrurerie sembla disparaître. Quand Napoléon décréta le blocus continental, nos industriels, pour faire face aux besoins de la consommation en tissus jusqu'alors fournis par les Anglais, montèrent des filatures. Or, la partie la plus importante du métier à filer était le cylindre cannelé. Pour le produire, il fallait des ouvriers exercés à la lime et au marteau ; un manufacturier de Saint-Valery, M. Rivery, imagina de

1. 2e série du *Voyage en France*, chapitre XIII.
2. 11e série du *Voyage en France*, chapitres V et VI.
3. 21e série du *Voyage en France*.
4. 19e série du *Voyage en France*.

faire appel à des serruriers en créant une usine à cylindres dans le château d'Escarbotin. Le succès fut tel que bientôt d'autres usines se créèrent partout. La concurrence, trop ardente, vint enrayer cette prospérité ; le cylindre se vit abandonné avec d'autant plus d'empressement que l'emploi des machines transformait la serrurerie, en même temps que l'énorme accroissement des villes et le goût du confort faisaient surgir par milliers les constructions neuves renfermant des pièces nombreuses pour lesquelles il fallait des serrures. Il y eut un moment où l'on abandonna le procédé primitif de fermeture, rendu célèbre par le conte du petit Chaperon rouge : « Tirez la bobinette et la chevillette cherra », et il fallut des serrures par millions.

Les progrès devenaient incessants, la serrure se simplifiait : le système Sterling d'abord, le pène Jacquemard ensuite, remplacèrent les mouvements compliqués. La fonte malléable détrôna le fer et permit d'obtenir des pièces coulées remplaçant celles que l'on façonnait à la lime. La machine parvint à tailler et découper tous les éléments des serrures : il n'y avait plus qu'à les réunir.

Aussi le tableau de l'industrie primitive est-il bien oublié. La manufacture a enlevé à la serru-

rerie une partie de son pittoresque. M. Briez faisait, en 1857, ce tableau plein de la couleur littéraire propre à cette époque :

L'enfant, à peine conçu, est prédestiné à cet état, quels que doivent être son sexe, son goût et son aptitude. Son berceau est placé dans l'atelier, dont l'atmosphère et les bruits pénètrent et enivrent ses sens à mesure qu'ils s'éveillent. Il boit la poussière de fer dans son lait, bave sur l'enclume qu'il taquine, en attendant qu'il la batte, pince ses doigts dans l'étau. Il joue avec la lime, épèle, lit, écrit avec la lime. Empêchez cet enfant d'être serrurier, je vous en défie !

A douze ans, il ceint le tablier de cuir. Pour amasser le prix de son étau, le père a travaillé une heure et sué une goutte, chaque jour en dehors de sa tâche ; la mère a vendu sa croix de chrysocale, et la sœur s'est privée d'une collerette. Le matin du jour où ce conscrit de la lime commence ses premières armes, les voisins sont convoqués et l'on fait des libations au succès de la campagne ; c'est le baptême de l'atelier.

Désormais, sa vie sera uniforme, en quelque sorte mécanique, battant entre matin et soir avec la régularité d'une pendule. Il va passer cinquante ans de sa vie à la même place, tournant dans le même cercle et jetant à peine, par sa vitre, un coup d'œil aux diversions de la rue. Je me trompe, il sort le dimanche. Bien avant le jour, on entend dans la plaine, sur les routes, des pas pressés, un cliquetis de fer et des voix qui s'appellent, comme si une armée d'invasion prenait, dans les ténèbres, possession du Vimeu. La lumière qui pa-

raît ne chasse pas cette illusion, car on aperçoit des hommes qui courent, isolés ou par groupes, dans toutes les directions, chargés du sac militaire : ce sont les légions du travail, les serruriers qui portent au fabricant l'ouvrage de la semaine, et qui se hâtent pour prendre rang à sa porte. Ils ont acheté pour cet usage les sacs des vieux soldats rentrés dans leurs foyers.

Ces sacs militaires ont disparu ; ce matin, pendant que les ouvriers rentraient aux ateliers, je ne vis que des sacs en toile bleue ou blanche renfermant le repas. L'ouvrier ne porte plus son travail chez le patron ; celui-ci envoie des voitures parcourir les villages.

La lime est restée l'outil presque exclusif des serruriers; dans chaque village, des magasins vendent cet instrument ; dans beaucoup, des artisans spéciaux les retaillent. Un moment, les patrons avaient imaginé de faciliter l'acquisition des limes en les livrant aux travailleurs et en retenant le prix sur le salaire. Ils se sont heurtés à une opposition très vive, car on les accusait de chercher un bénéfice. C'est la lime et aussi le marteau qui, à Fressenneville, permettent aux « cadenassiers » de produire par centaine, chaque jour, les cadenas dont le bon marché est incroyable, puisque certains de ces objets se vendent six

sous la douzaine. La lime encore est employée à Béthencourt pour faire les sécateurs, échenilloirs, casse-sucre, cisailles, pinces, etc., les loqueteaux de caissons, les targettes. Quelle que soit la spécialité, c'est toujours l'outil principal.

Et elles sont nombreuses, ces spécialités ! Tully et Bourseville font des vis ; Feuquières, la vis à cadenas ; Woincourt la vis pour les pressoirs et les charrues ; Dargnies les clefs de meubles, de serrures, de montres, de pendules, de réveils et de bimbeloterie ; Woignarue des coffres-forts, Valines et Embreville des coffres-forts et des coffrets ; Yzengremer, des targettes, des loqueteaux et des verrous ; Ault, des hameçons et des limes ; Bouvaincourt, des robinets. Que d'autres articles sortent de ces ateliers enfouis dans la verdure !

Pour produire tant de cuivre et de fonte malléable, des fonderies se sont créées un peu sur tous les points ; il en est notamment à Escarbotin, Allenay, Tully, Voincourt et Yzengremer. Profitant de la main-d'œuvre, on commence même à fabriquer des objets dont les rapports avec la serrurerie sont très lointains. Ainsi, l'usine Depoilly, à Escarbotin, construit des quantités de bicyclettes.

J'ai dit que la population des villages serruriers du Vimeu dépassait 38,000 âmes ; d'après les chif-

fres qui m'ont été fournis ici, le nombre des ouvriers est de plus de 8,000, c'est dire que les habitants non serruriers sont fort peu nombreux.

Mais il faut rappeler que la plupart de ces ouvriers sont en même temps des cultivateurs; ils possèdent un coin de terre et une vache, dont le produit leur aide à vivre. Cet ouvrier à demi rural s'appelle un « ménager ». Malheureusement, cette forme patriarcale du travail tend à diminuer; peu à peu les ouvriers quittent leurs hameaux pour les bourgs possédant des usines, où les salaires sont plus élevés, où l'on n'a ni les frais de chauffage ni les frais d'éclairage. Ainsi Escarbotin, pour la serrure, n'a presque plus d'ouvriers à domicile.

Les pièces détachées préparées par les usines sont envoyées tous les jours dans les centres ruraux au moyen de grands camions qui les remettent aux ouvriers et reprennent en échange les pièces achevées. Le travail ainsi compris donne naturellement des salaires très irréguliers, chaque ouvrier travaillant à sa guise et cessant quand cela lui plaît. Le « ménager » peut atteindre 3 fr. par jour; en usine, le salaire s'élève jusqu'à 4 fr.

La région de la serrurerie est donc un grand élément de richesse pour la Picardie; elle atteint

une production variant entre 6 à 8 millions de francs par an. On parviendrait à des résultats plus brillants encore si l'éducation professionnelle était donnée et développait les qualités déjà si grandes de la population. Un essai a été tenté : l'État avait créé à Escarbotin une école professionnelle que je me proposais de visiter. Or, dès mon arrivée, une affiche placée sur les murs de l'hôtel m'apprit la vente du mobilier de l'école. Je n'ai pu connaître exactement les causes de la fermeture, mais il semble bien que l'on n'a pas fait choix de directeurs capables de comprendre les besoins particuliers de l'industrie du Vimeu.

Il me reste maintenant à voir une usine et à parcourir quelques-uns des autres centres ouvriers.

XXII

D'ESCARBOTIN A LA BAIE DE SOMME

L'usine Depoilly à Escarbotin. — Fresneville. — Feuquières — Woincourt. — De Woincourt à la Somme. — Abbeville — Les industries. — Estuaire de la Somme. — Saint-Valery en-Caux.

Le Hourdel. Mai.

Escarbotin possède deux grandes usines, celle de M. Maquennehen, descendant du premier serrurier, et celle de MM. Depoilly et Fleury. J'ai dû me borner à parcourir les ateliers de ces derniers, dont M. Depoilly a bien voulu me faire les honneurs.

Il ne faut pas s'attendre à voir la serrure sortir tout entière de la fabrique; ces établissements, comme ceux des autres villages du Vimeu, se bornent à préparer toutes les parties d'une serrure, depuis les fermetures les plus simples jusqu'aux plus compliquées, depuis la mignonne et presque invisible serrure des coffrets à bijoux jusqu'à la massive et terrifiante fermeture des portes de prison. D'ingénieuses et actives machines fabri-

quent par centaines et par milliers ces éléments que mettront en œuvre les ouvriers des villages entre une façon à la terre et la distribution du fourrage au bétail. On est arrivé à une rapidité de production expliquant le bon marché de la serrure moderne, les petites vis servant à fixer les pièces sortent journellement par 20 ou 22 grosses de chaque machine surveillée par un apprenti. Comme dans tant d'autres industries dont j'ai parlé au cours de ces études, nos ingénieurs et nos chefs de maison ont fait preuve d'une telle ingéniosité que la concurrence étrangère en est enrayée. Pour la serrurerie, par exemple, l'Allemagne, malgré le bon marché de la main-d'œuvre, a été dépassée ; peu à peu, elle nous cède la place, et nous envoyons même chez elle une grande partie des produits d'Escarbotin. Les grands centres producteurs allemands de quincaillerie : Velbert, Wald et Remscheid dans la Prusse rhénane, Hagen en Westphalie, trouvent partout la concurrence de la serrurerie du Vimeu.

Les machines accomplissent tous ces travaux avec une précision et une élégance merveilleuse. La plus intéressante pour le visiteur sert au moirage des coffrets à bijoux. Tout le monde connaît les dessins réguliers qui ornent ces élégantes boîtes d'acier. Ils sont l'œuvre d'une machine con-

duite par une femme ; une pierre à poncer tournant avec une rapidité vertigineuse grave ces guirlandes, ces arabesques, ces fleurons que l'on croirait dus à la main patiente de quelque artiste. Les dessins sont peu variés, en quelque sorte hiératiques ; aussi les ouvrières dirigent-elles sans effort de pensée l'œuvre gracieuse de la pierre à poncer.

Escarbotin est loin de tout centre producteur de fer : les usines s'alimentent en Champagne, dans le bassin de Saint-Dizier, et plus près, à Montataire. J'ai déjà dit que la fonte malléable et le cuivre sont fondus sur place.

Les usines ont dressé un personnel mécanicien d'une grande habileté, capable d'entreprendre d'autres travaux que la serrurerie. En 1870, la Défense nationale a trouvé dans l'établissement Depoilly un auxiliaire précieux. Nous n'avions plus d'aiguilles pour fusils chassepots. Elles étaient uniquement fabriquées par la maison Bariquand de Paris. Après de laborieux essais, M. Depoilly réussit à fabriquer des aiguilles simplement embouties qui furent ensuite achevées dans la fabrique d'horlogerie de M. Delépine, à Saint-Nicolas-d'Aliermont[1].

---

1. Voyez pages 51 à 63 du présent volume.

Il est peu de contrées en France où les villages soient aussi nombreux que dans la partie du Vimeu avoisinant Escarbotin. A peine quelques centaines de mètres séparent-ils ces bosquets. A un kilomètre d'Escarbotin, Tully et Béthencourt-sur-Mer forment en quelque sorte un seul bourg; de même Woincourt et Yzengremer. Escarbotin est séparé par une laisse étroite de terres cultivées de Friville, chef-lieu nominal de la commune, vaste verger entourant un parc et un château. Sur les chemins ruraux, des maisons de torchis déjetées font place, peu à peu, à des constructions en briques, d'allures faubouriennes.

Entre tant de villages à visiter j'ai jeté mon dévolu sur Fressenneville, Feuquières et Woincourt. Le chemin, à l'issue de Friville, débouche au-dessus d'un ravin sec dont la ligne sinueuse est la tête du vallon de l'Avalasse, petit affluent de la Somme. On est là comme sur un glacis, la vue s'étend au loin sur les plateaux de cultures parsemées des bosquets où se cachent les villages. Au delà du ravin, s'étend, très long, le bosquet de Fressenneville, entouré de champs exigus. Ces petits domaines appartiennent aux serruriers ménagers. Ils les cultivent surtout en légumes.

Grâce à sa situation sur la grande route du Havre à Lille, Fressenneville, moins que les autres

centres ouvriers, a l'allure d'un hameau. De grandes maisons bordent la large voie, les ateliers de serruriers sont au dehors, sur des ruelles, en des chaumières de torchis.

De l'autre côté du chemin de fer, Feuquières disparaît également dans les arbres, c'est un bourg très étendu, relié à la gare par un chemin planté de frênes, d'ormes et de hêtres formant une admirable avenue. Sur une vaste place est une curieuse halle de charpente surmontée d'un campanile. Tout autour, de petites rues sont formées par les ateliers des serruriers. La plupart font le même travail, la « pompe », pour les coffres-forts. D'autres montent des serrures ou des cadenas.

Feuquières, plus que ses voisins, a conservé son caractère rustique. Non seulement on a gardé les maisons de poutres et torchis, mais on en construit d'autres. En voici une dont la carcasse seulement est achevée. Quatre montants d'orme à peu près droits ; quatre traverses du même bois, mais prises en des troncs mal venus, équarries d'un côté seulement ; des montants intérieurs non moins irréguliers ; des liteaux fendus dans des branches noueuses et cloués en travers des montants : voilà la bâtisse préparée ; il ne reste plus qu'à remplir les interstices avec de la glaise mêlée de paille hachée, à placer des portes et des fenê-

tres dans les cadres montés à cet effet, et l'on aura un immeuble qui, blanchi à la chaux ou badigeonné de couleurs claires, bien entouré de verdure, fleuri de géraniums et de fuchsias, inspirera des idées idylliques.

De Fressenneville à Woincourt on suit, pendant 1,500 mètres, la grande route bordée de quatre rangées d'ormes d'une belle venue. Woincourt s'étend en dehors de cette chaussée, jusqu'à la gare, qui est en quelque sorte le centre vital du Vimeu. La plupart des villages n'ont de relations avec le dehors que par cette station. Aussi les projets de construction de tramway vers Escarbotin, Ault et Cayeux, ont-ils tous Woincourt pour point de départ.

Le chemin de fer d'Eu à Abbeville est bordé de villages serruriers sur ses deux côtés. La dernière station, Cambron, sorte de faubourg de la capitale du Ponthieu, travaille encore pour les usines de Feuquières, d'Arrest et de Nibas. De la portière du wagon celles-ci apparaissent au voyageur; elles sont bâties non dans le village, mais à la lisière, le terrain étant moins cher. La dernière grande cheminée est à Valines, où la voie ferrée quitte le plateau pour entrer dans une valleuse fraîche et boisée conduisant à la vallée de la Trie

remplie de villages de *ménagers*. A Cahon, la Trie coule au milieu d'amples prairies pacagées par des chevaux et des bœufs. Puis les collines s'écartent, et le chemin de fer pénètre dans les immenses prairies de la Somme, où les animaux, vaches et chevaux, sont en telles multitudes que l'on pourrait se croire dans les prairies du Cotentin autour de Carentan [1]. Désormais la voie ferrée suit fidèlement la rive rectiligne de la Somme canalisée; elle s'en écarte seulement au faubourg de Rouvray, entouré de merveilleux jardins maraîchers, non moins opulents que les hortillonnages d'Amiens et pénètre dans la gare d'Abbeville.

Si la plupart des villes du Nord ont fort grandi en ce siècle par l'industrie et le commerce, Abbeville a subi un sort contraire; Roubaix, Tourcoing, Saint-Quentin, Calais, étaient encore de très petites villes et la capitale du comté de Ponthieu avait un des premiers rangs parmi les cités du royaume; sous Henri IV, elle compta jusqu'à 36,000 habitants, population qui en faisait alors une grande ville. Elle n'en possède pas tout à fait 20,000 aujourd'hui et en avait 18,000 au commencement du siècle. Les guerres et les

1. 6e série du *Voyage en France*, chapitres IV et V.

épidémies ne suffisent pas à expliquer cette décadence, due sans doute au retrait continu de la mer empêchant la grande navigation de remonter jusqu'à Abbeville.

Il faut connaître ces détails pour comprendre la vaste étendue de cette seconde cité de la Somme. Ses longues et maussades rues pourraient sans peine recevoir une population double. Abbeville rappelle assez, par l'allure, les cités mortes de la Flandre belge, du moins en dehors de la voie principale, véritablement active, allant de la gare à la place de l'Amiral-Courbet. Le canal de dérivation dormant entre ses berges vertes plantées de grands arbres, la Somme large et rapide entre les maisons dont son flot baigne le pied, sous les vieux murs de briques fleuris de giroflées, les terrasses de jardins où des arbres se penchent, évoquent le souvenir d'Ypres et de Bruges.

Plus qu'Amiens, Abbeville a gardé des souvenirs du passé ; nombre de maisons ont noble allure et, autour de la place centrale, il y a tout un quartier bâti de vieilles maisons de bois sculptées, ramenant le visiteur en plein moyen âge. L'église de Saint-Vulfran est une merveille dont on peut parler encore après avoir visité Notre-Dame d'Amiens.

Sur la place centrale est le monument de l'amiral Courbet. Falguière et Antonin Mercié ont représenté l'illustre enfant d'Abbeville au-dessus d'un piédestal figurant une poupe de navire fendant le flot et escorté par des néréides. Sur le pavé d'une place bordée de hautes maisons, ce monument produit une impression singulière ; il aurait besoin de recul et surtout de l'isolement au milieu d'une vaste pelouse ou d'une pièce d'eau. Une statue du compositeur Lesueur orne mélancoliquement la place Saint-Pierre, devant le musée Boucher-de-Perthes.

Tout autour d'Abbeville, il est des coins d'une mélancolie charmante ; ce sont les restes des remparts démolis il y a trente ans. De grandes portions d'escarpes et des bastions sont encore debout, revêtus de grands arbres et baignés par l'eau des fossés. Certaines parties des rives de la Somme, vers le port, avec leurs jardins fleuris, ne sont pas moins agréables. Nous sommes en mai, il est vrai, le soleil est doux, la campagne picarde s'est faite aimable. Tout à l'heure, sur les talus gazonnés du canal, il y avait comme des idylles : ouvriers et ouvrières assis sur le gazon attendaient la cloche des usines, les pères devisant, les jeunes gens luttant sous les yeux des jeunes filles. Rares et courts instants de douceur

et de joie offerts par ce ciel, si souvent bas et mouillé.

Peu d'industrie ; sauf la grande sucrerie, une des plus puissantes, puisque sa production (100,000 sacs) est dépassée seulement par Escaudœuvres (200,000), Pont-d'Ardres (150,000), Villenoy (150,000), et égalée par Origny-Sainte-Benoîte. Une corderie existe encore, mais la grande manufacture de tapis des Rames qui a succédé à la fabrique de draps de Van Robais, créée par Colbert, a fermé ses portes[1]. Quant au mouvement maritime, il est très faible : le canal, construit à grands frais, a conduit, en 1896, 28 navires jaugeant 2,654 tonnes, et en a expédié 36 jaugeant 2,486 tonnes. Le nombre de navires entrés et sortis s'est élevé jadis à plus de 150, le tonnage varia entre 10,000 et 15,000 tonnes. Le tirant d'eau ne dépasse pas 3^{m},70, aussi la navigation délaisse-t-elle ce port, cependant si bien placé. Abbeville dépérirait si les chemins de fer n'en faisaient un centre de commerce pour le Vimeu, le Ponthieu et une partie de l'Artois ; si la grande banlieue, par la serrurerie et le tissage des toiles, ne possédait une active industrie.

1. En 1810, la fabrique de draps de Van Robais occupait de 600 à 700 ouvriers ; une fabrique de moquettes faisait mouvoir 100 métiers et renfermait 300 ouvriers.

Pour aller d'Abbeville à Saint-Valery, il n'y a pas de chemin de fer direct. La ligne de la rive gauche de la Somme, après avoir suivi un tracé qui la mènerait droit à la petite ville maritime, tourne brusquement à mi-chemin pour entrer dans la vallée de la Trie et se diriger sur Eu. Les communications par voie ferrée ont été reportées sur la rive droite, en face même du port à desservir. A Noyelles, des remblais puis une immense estacade en charpente traversent la baie de Somme, large ici de deux kilomètres, mais dont le fond est découvert à marée basse. Le chemin de fer de Boulogne suit l'ancien rivage en vue de la longue et large plaine conquise sur l'immense estuaire transformé en pâturages remplis de bétail, et divisés en îlots irréguliers par un système de canaux et de fossés où le flot s'insinue dans les grandes marées.

La ligne de Noyelles à Saint-Valery a été établie à voie normale, mais depuis que le réseau secondaire à voie étroite du département de la Somme a été construit[1], on a placé un troisième rail donnant l'écartement de 1 mètre, et

1. Le réseau des chemins de fer à voie étroite de la Somme a un développement de 301 kilomètres. Grâce aux besoins industriels auxquels il fait face, il donne d'excellents résultats. Les betteraves et les phosphates sont pour lui un élément de trafic considérable.

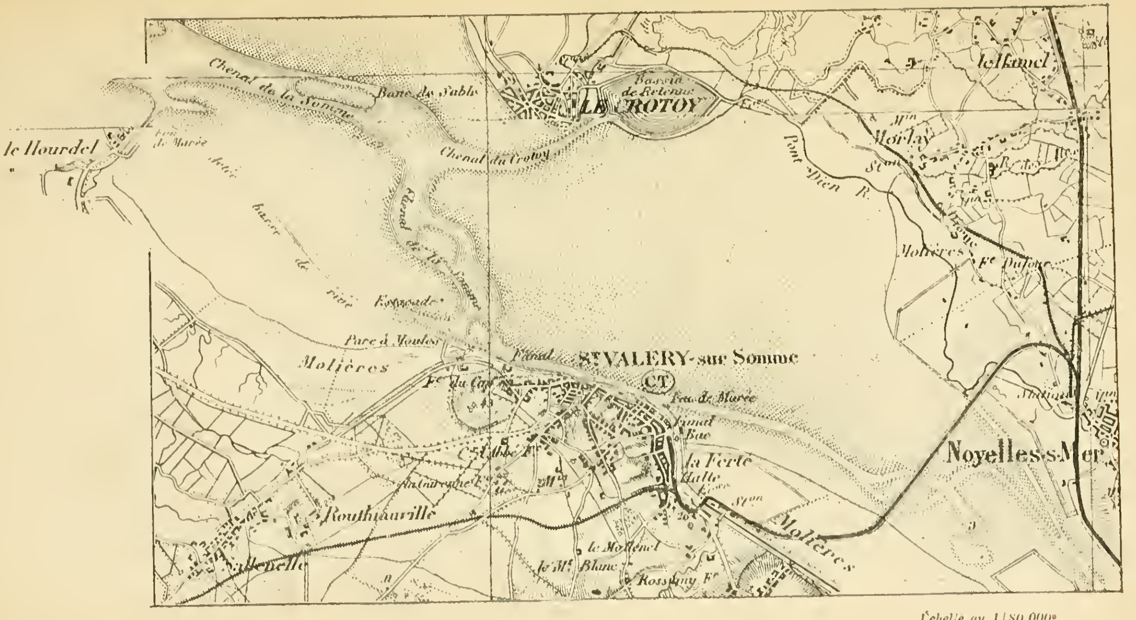
permettant aux wagons des chemins de fer économiques de circuler sur la plate-forme. Sauf pour les marchandises venant du grand réseau, tous les wagons sont d'un type réduit; au point de vue des voyageurs, le service est fait par les trains allant à Cayeux. Même le service local de Saint-Valery est confié à la petite société par la puissante Compagnie du Nord.

Nous avons franchi l'estacade à marée basse; les herbes marines n'étant plus caressées par le flot sont couchées, de grands bancs de sable sont à découvert, sables et prairies salées sont striés de canaux creusés par les courants de flot et de jusant.

La gare est loin de la ville, à laquelle on accède par une belle route plantée de tilleuls, bientôt changée en avenue bordant le port. Une usine à broyer les galets de silex pour préparer la silice destinée aux fabriques de porcelaine, enlaidit ce passage par ses provisions de cailloux noirs. De là, partit Guillaume de Normandie pour aller conquérir l'Angleterre, après la tempête qui, de l'embouchure de la Dive en Normandie[1], le jeta à l'embouchure de la Somme; une plaque rappelle ce grand événement historique, dont les

---

1. 6e série du *Voyage en France*, chapitre XII.



Échelle au 1/80,000e.

conséquences furent longues et douloureuses pour la France. 900 voiles remplirent l'immense estuaire que n'avaient point encore comblé les sables et les vases. C'était alors le port le plus considérable de la Manche. Les temps ont bien changé !

Aujourd'hui, le port est constitué par un étroit chenal séparé de la baie par une levée de terre et formant le prolongement marin du canal de la Somme. Les navires y sont peu nombreux en ce moment[1]; par contre, plus de cent petits canots à voiles servant à pêcher la crevette sont échoués sur le sable, au pied de la belle avenue de tilleuls qui longe toute la ville basse ou « la Ferté ».

Le flot ne monte pas encore; la Somme s'échappant bruyamment de l'écluse, balaie le port et court, rapide, à la marge de l'immense plaine de sable au bout de laquelle on voit les terres basses du Marquenterre sous l'aspect d'une forêt, le Crotoy et ses villas, la côte confuse des dunes de Saint-Quentin-en-Tourmont.

La Ferté est un quai planté d'arbres et une rue bordée de magasins; au flanc de la colline, de misérables maisons sont habitées par la population des pêcheurs.

---

1. Mouvement du port de Saint-Valéry en 1896 : entrées, 38 navires jaugeant 6,696 tonnes; sorties, 39 navires, 6,844 tonnes.

Sur un coteau isolé est la vieille ville, dont les abords sont reliés au quai par de courtes avenues formant la ville balnéaire; il y a quelques belles villas au pied de la cité de féodal aspect, avec ses maisons bâties sur des débris de remparts et son église dressée sur une haute terrasse; mignonne ville ayant encore ses portes et son caractère du passé. En bas, près des dernières constructions, à l'endroit où l'on voit s'ouvrir la baie dans sa plus grande étendue, un amas informe de moellons est tout ce qui reste de la tour où fut enfermé le malheureux Harold, roi d'Angleterre. Au-dessus, la colline se dresse en falaises verdoyantes entourant un mamelon régulier appelé le Cap. De jolis chemins conduisent au sommet, près des débris intéressants d'une abbaye fameuse.

La vue découverte du sommet du Cap est immense sur la mer, encore lointaine à l'horizon, au bout de la fauve étendue des sables, sur le Hourdel semblable à une île à la pointe extrême de la baie, Cayeux largement étalée sur son bourrelet de galets, entre la Manche et les terres basses qui entourent le Hable d'Ault. Au fond, le phare d'Ault et les villas d'Onival.

Je suis resté longtemps à contempler ce paysage d'une majesté mélancolique. J'ai vu, à la

limite des sables, monter des vagues et leur crête se blanchir d'écume. Peu à peu, les chenaux se sont remplis, les sables ont disparu sous le flot montant. Par un curieux effet d'optique, le Hourdel et le Crotoy, tout à l'heure lointains et confus, se sont rapprochés et précisés dès que le flot est arrivé à leur pied. Voici maintenant la mer devant la Ferté, les canots de pêche flottent, leurs voiles se déploient et toute l'alerte escadrille prend le large pour aller pêcher la « sauterelle » revenue avec le flot.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

C

D

I

J

K

L

M

O

P

Q

R

S

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

I. — Les falaises de Caux.

II. — Dieppe et la vallée de la Scie.

III. — De valleuse en valleuse.

IV. — L'Aliermont.

V. — Le pays de Bray.

VI. — En Vexin.

VII. — Les tabletiers de Méru.

VIII. — Les éventaillistes au village.

IX. — Le pays de Thelle.

X. — Beauvais.

XI. — Les opticiens du Thérain.

XII. — La Vallée Dorée.

XIII. — De la Brèche a la Noye.

XIV. — Les tourbières de Picardie.

XV. — Amiens.

XVI. — Dans les Hortillonnages.

XVII. — Les Bonnetiers du Santerre.

XVIII. — Pendant les Manœuvres.

XIX. — L'Amiénois et la vallée de la Bresle.

XX. — Les dernières falaises.

XXI. — Les Serruriers du Vimeu.

XXII. — D'Escarbotin a la baie de Somme.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

DU HAVRE A CHERBOURG

Voyages à prix réduits.

1° — BAINS DE MER

(DE HONFLEUR A CHERBOURG)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR, valables pendant 4 jours.

ALLER : le Jeudi (depuis 5 heures du soir), le Vendredi, le Samedi ou le Dimanche.

RETOUR : *le Dimanche ou le Lundi seulement.*

DE PARIS AUX GARES SUIVANTES	1re classe	2e classe
Le Havre .... / Honfleur	30f »	22f »
Trouville-Deauville (Villerville) .... / Blonville (halte)	30 »	21 50
Villers-sur-Mer	30 »	22 »
Beuzeval — (Houlgate) .. / Dives — Cabourg.	33 »	23 »
Caen	30 »	22 »
Luc-sur-Mer (Lion-sur-Mer) / Langrune — Saint-Aubin .	34 »	25 »
Bernières — Courseulles .	35 »	26 »
Bayeux — (Arromanches) — Port-en-Bessin — Saint-Laurent-sur-Mer—Asnelles	36 »	26 »
Isigny-sur-Mer — (Grandcamp-les-Bains).	40 »	30 »

DE PARIS AUX GARES SUIVANTES	1re classe	2e classe
Montebourg. (Quinéville — Saint-Vaast — La Hougue — Barfleur (parcours par le chemin de fer départemental de Montebourg et Valognes à Barfleur, non compris dans le prix du billet).	45f »	32f50
Valognes. (id.)	45 »	33 50
Cherbourg	50 »	36 »
EAUX THERMALES		
Bagnoles — Tessé-La-Madeleine, par Briouze. ..	36 »	24 »

BILLETS D'ALLER ET RETOUR, valables pendant 30 jours (non compris le jour de la délivrance).

Faculté de prolongation d'une ou deux périodes de 30 jours, moyennant supplément de 10 p. 100 par période.

DE PARIS AUX STATIONS BALNÉAIRES CI-APRÈS : Bayeux, Isigny-sur-Mer, Montebourg, Valognes, Cherbourg

1re CLASSE : **56 fr.** — 2e CLASSE : **37 fr. 80 c.**

2° — EXCURSIONS

BILLETS CIRCULAIRES valables pendant **un mois** (jour de délivrance non compris).

*Faculté de prolongation d'***un mois** *moyennant supplément de* 10 p. 100.

Itinéraires desservant la région de Honfleur à Cherbourg.

1re Cl. **50** fr. 2e Itinéraire. 2e Cl. **40** fr.

Paris. Louviers. Rouen. Dieppe. Rouen. Cany. St-Valery-en-Caux. Fécamp. Étretat. Le Havre, par chemin de fer / ou Rouen, le Havre par bateau. Honfleur ou Trouville-Deauville. Villers-sur-Mer. Beuzeval (Houlgate). Dives-Cabourg. Caen. Évreux. Paris.

1re Cl. **70** fr. 3e Itinéraire. 2e Cl. **55** fr.

Paris. Louviers. Rouen. Dieppe. Rouen. Cany. St-Valery-en-Caux. Fécamp. Étretat. Le Havre, par chemin de fer / ou Rouen, le Havre par bateau. Honfleur ou Trouville-Deauville. Villers-sur-Mer. Beuzeval (Houlgate). Dives-Cabourg. Caen. Isigny-sur-Mer. Cherbourg. Évreux. Paris.

1re Cl. **90** fr. 6e Itinéraire. 2e Cl. **70** fr.

Paris. Louviers. Rouen. Dieppe. Rouen. Cany. St-Valery-en-Caux. Fécamp. Étretat. Le Havre, par chemin de fer / ou Rouen, le Havre par bateau. Honfleur ou Trouville-Deauville. Villers-sur-Mer. Beuzeval (Houlgate). Dives-Cabourg. Caen. Isigny-sur-Mer. Cherbourg. Saint-Lô / Port-Bail. Carteret. Granville. Bagnoles. Tessé-la-Madeleine. Briouze. Dreux. Paris.

1re Cl. **90** fr. 5e Itinéraire. 2e Cl. **70** fr.

Paris. Évreux. Caen. Isigny-sur-Mer. Cherbourg. Saint-Lô / Port-Bail. Carteret. Granville. Avranches. Pontorson. Le Mont-Saint-Michel. Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé). Dinard. Dinan. Rennes. Vitré. Fougères. Le Mans. Chartres. Paris.

1re Cl. **105** fr. 7e Itinéraire. 2e Cl. **90** fr.

Paris. Louviers. Rouen. Dieppe. Rouen. Cany. St-Valery-en-Caux. Fécamp. Étretat. Le Havre, par chemin de fer / ou Rouen, le Havre par bateau. Honfleur ou Trouville-Deauville. Villers-sur-Mer. Beuzeval (Houlgate). Dives-Cabourg. Caen. Isigny-sur-Mer. Cherbourg. Saint-Lô / Port-Bail. Carteret. Granville. Avranches. Pontorson. Le Mont-Saint-Michel. Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé). Dinard. Dinan. Rennes. Vitré. Fougères. Le Mans. Chartres. Paris.

1re Cl. **115** fr. 9e Itinéraire. 2e Cl. **100** fr.

Paris. Évreux. Caen. Isigny-sur-Mer. Cherbourg. Saint-Lô / Port-Bail. Carteret. Granville. Avranches. Pontorson. Le Mont-Saint-Michel. Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé). Dinard. Dinan. Saint-Brieuc. Paimpol. Lannion. Morlaix. Carhaix. Roscoff. Brest. Rennes. Vitré. Fougères. Le Mans. Chartres. Paris.

DE CHERBOURG AU MONT-SAINT-MICHEL

Voyages à prix réduits.

1° — BAINS DE MER

(De Cherbourg au Mont-Saint-Michel)

BILLETS d'ALLER et RETOUR, valables pendant 4 jours.

ALLER : le Jeudi (depuis 5 heures du soir), le Vendredi, le Samedi ou le Dimanche.

RETOUR : *le Dimanche ou le Lundi seulement.*

DE PARIS AUX GARES SUIVANTES	1re classe	2e classe	DE PARIS AUX GARES SUIVANTES	1re classe	2e classe
Coutances (Agon, Coutainville, Régneville)	45f »	33f50	Carteret	50f »	35f »
Port-Bail		34 »	Granville (Douville, Saint-Pair, Bouillon, Jullouville)	50 »	32 »
Denneville (halte)	50 »	33 50	Montviron-Sartilly (Carolles, Saint-Jean-le-Thomas)	45 »	31 50
Barneville (halte)		34 50			

BILLETS d'ALLER et RETOUR, valables pendant 33 jours

(Non compris le jour de la délivrance).

Faculté de prolongation d'une ou deux périodes moyennant supplément de 10 p. 100 par période.

DE PARIS AUX STATIONS BALNÉAIRES CI-APRÈS :

Coutances, Denneville (halte), Port-Bail, Barneville (halte), Carteret, Granville, Montviron-Sartilly.

1re CLASSE : 56 fr. — 2e CLASSE : 37 fr. 80 c.

2° — EXCURSIONS

BILLETS CIRCULAIRES VALABLES PENDANT UN MOIS

(Jour de la délivrance non compris).

Faculté de prolongation d'un mois moyennant supplément de 10 p. 100.

Itinéraires desservant la région de Cherbourg au Mont-Saint-Michel et à l'île de Jersey.

1re Cl. 80 fr. 4e Itinéraire 2e Cl. 60 fr.

Paris. Dreux. Briouze. Bagnoles. Tessé-la-Madeleine. Granville. Avranches. Pontorson. Mont-Saint-Michel. Saint-Malo-Saint-Servan Paramé. Dinard. Dinan. Rennes. Vitré. Fougères. Le Mans. Chartres. Paris.

1re Cl. 90 fr. 5e Itinéraire 2e Cl. 70 fr.

Paris. Évreux. Caen. Isigny-sur-Mer. Cherbourg. (Saint-Lô. / Port-Bail. Carteret.) Granville. Avranches. Pontorson. Mont-Saint-Michel. Saint-Malo Saint-Servan (Paramé). Dinard. Dinan. Rennes Vitré. Fougères. Le Mans. Chartres. Paris.

1re Cl. 90 fr. 6e Itinéraire 2e Cl. 70 fr.

Paris. Louviers. Rouen. Dieppe. Rouen.Cany.St-Valery-en-Caux.Fécamp.Étretat. (Le Havre par chemin de fer / ou Rouen, le Havre par bateau.) Honfleur ou Trouville-Deauville. Villers-sur-Mer. Beuzeval (Houlgate). Dives-Cabourg. Caen. Isigny-sur-Mer. Cherbourg. (Saint-Lô. / Port-Bail. Carteret.) Granville. Bagnoles. Tessé-la-Madeleine. Briouze. Dreux. Paris.

1re Cl. 105 fr. 7e Itinéraire. 2e Cl. 90 fr.

Paris. Louviers. Rouen. Dieppe. Rouen.Cany.St-Valery-en-Caux.Fécamp.Étretat. (Le Havre, par chemin de fer / ou Rouen, le Havre par bateau) Honfleur ou Trouville-Deauville. Villers-sur-Mer. Beuzeval (Houlgate). Dives-Cabourg. Caen. Isigny-sur-Mer. Cherbourg. (Saint-Lô. / Port-Bail, Carteret.) Granville. Avranches. Pontorson Mont-Saint-Michel. Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé). Dinard. Dinan. Rennes. Vitré. Fougères. Le Mans. Chartres. Paris.

1re Cl. 105 fr. 8e Itinéraire 2e Cl. 90 fr.

Paris. Dreux. Briouze. Bagnoles. Tessé-la-Madeleine. Granville. Avranches. Pontorson. Mont-Saint-Michel. Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé). Dinard. Dinan. Saint-Brieuc. Paimpol. Lannion. Morlaix. Carhaix. Roscoff. Brest. Rennes. Vitré. Fougères. Le Mans. Chartres. Paris.

1re Cl. 115 fr. 9e Itinéraire 2e Cl. 100 fr.

Paris. Évreux. Caen. Isigny-sur-Mer. Cherbourg. (Saint-Lô. / Port-Bail. Carteret.) Granville. Avranches. Pontorson. Mont-Saint-Michel. Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé). Dinard. Dinan. Saint-Brieuc. Paimpol. Lannion. Morlaix. Carhaix. Roscoff. Brest. Rennes. Vitré. Fougères. Le Mans. Chartres. Paris.

1re Cl. 95 fr. 13e Itinéraire 2e Cl. 70 fr. Paris. Dreux. Briouze. Bagnoles. Tessé-la-Madeleine. Granville. Jersey (Saint-Hélier). Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé). Pontorson. Mont-Saint-Michel. Saint-Malo-Saint-Servan. Dinard Dinan. St-Brieuc. Rennes. Vitré. Fougères. Le Mans. Chartres. Paris.

EXCURSIONS AU MONT-SAINT-MICHEL

(Jusqu'au 31 octobre).

BILLETS d'ALLER et RETOUR, valables pendant 6 jours.

De PARIS (Montparnasse) au MONT-SAINT-MICHEL

Par Folligny et Pontorson avec passage facultatif, au retour par Granville.

1re CLASSE : 47 fr. 70 c. — 2e CLASSE : 36 fr. 30 c. — 3e CLASSE : 27 fr. 25

du public, M. Ardouin-Dumazet montre à chaque nouveau volume plus d'ardeur à faire connaître les beautés physiques de notre pays et ses rares qualités morales de labeur et de progrès.

La 23e série du « **Voyage en France** » est un beau volume de plus de 450 pages, consacré à une des provinces les dernières venues à la patrie française et cependant des plus profondément dévouées à l'idée d'unité nationale : la Franche-Comté. Pays complexe, bien tranché d'aspect, mais ayant hautement conscience de son individualité. Rien ne ressemble moins au reste des terres comtoises que les grandes plaines où coule la Saône et l'Ognon entre les Vosges et les premières terrasses du Jura ; il y a dans l'aspect des choses des différences profondes entre les hauts plateaux de Pontarlier et les pentes ensoleillées du *Bon Pays* vers Arbois et Lons-le-Saunier, et, pourtant, à Vesoul où à Gray, à Besançon où à Saint-Claude, à Dôle où à Moirans, c'est toujours la même race forte des Comtois.

Carte de la région décrite dans la 23e série.

M. Ardouin-Dumazet s'est efforcé de rendre ce caractère d'uniformité dans la race, tout en faisant ressortir l'extrême variété d'aspect de ce pays, auquel la topographie associe forcément l'ancienne principauté de Montbéliard, le pauvre tronçon du Bas-Rhin resté français avec Belfort et ce charmant pays de Gex qui est dans la zone d'attraction de Genève et du Léman. Son livre débute par la contrée de Fayl-Billot, enlevée à la Bourgogne lors de la création des départements, pays peuplé de vanniers et voué à l'élevage. Abordant la Saône dans son cours supérieur, il décrit ses paysages placides et doux, les petites vallées, les plaines, les plateaux secs ; les petites villes chefs-lieux, où le touriste ne va guère, comme Gray, Lure et Vesoul, sont l'objet de pages

intéressantes. Puis ce sont les Vosges comtoises, leurs torrents clairs et travailleurs, le *musée de monuments* qu'est Luxeuil.

Besançon est l'objet d'une étude étendue, son rôle intellectuel et son rôle industriel donnent lieu à des pages très vivantes, de même le pays de Montbéliard, ses foyers d'activité si curieux, si puissants mais si ignorés : Héricourt, Beaucourt, Hérimoncourt et Delle. Belfort est naturellement considéré dans son rôle de grande forteresse, mais M. Ardouin-Dumazet a surtout mis en lumière sa transformation en ville manufacturière énorme, sœur de Mulhouse.

Sur les plateaux du Jura, l'auteur du « **Voyage en France** » raconte le fonctionnement des « fruitières », ces admirables associations agricoles qui produisent le fromage et dont les écoles nationales de laiterie, à Mamirolle et à Poligny, sont en quelque sorte les universités. Cette part faite à l'économie rurale, le volume décrit maintenant les merveilleux sites du Haut-Jura. De même qu'en visitant les côtes, M. Ardouin-Dumazet avait voulu voir *toutes* les îles, de même sur le Jura criblé de lacs il a voulu voir toutes ces nappes brillantes enchâssées dans les pâturages et les forêts. Et il révèle toute une région étrange, superbe, à peine soupçonnée, en dehors de ses grandes fontaines d'où des rivières entières s'élancent du fond de cavernes ou d'abîmes.

Chemin faisant, nous naviguons sur le lac de Chaillexon, nous visitons les champs d'absinthe de Pontarlier, les ateliers de boissellerie du Grandvaux, les petites usines si vivantes et curieuses de Morez. De là, toujours intéressés, nous atteignons l'observatoire majestueux de la Faucille et les rivages du Léman.

Maintenant voici le Jura, à demi méridional, de Septmoncel et de Saint-Claude à la plaine de Bresse, rochers dorés par le soleil, gorges profondes, lacs et fontaines, la vigne et le maïs annonçant le voisinage du Midi, la côte fertile, riante, bordée de petites villes heureuses qui, de Lons-le-Saunier à Dôle, forme le bon pays et qui sera décrite dans la 24e série avec la Bresse voisine. Dans les vallées aux rivières limpides, sur les petits monts revêtus de forêts, c'est un enchantement que cette course au pays comtois.

Voici le sommaire des chapitres de la 23e série du « **Voyage en France** » :

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot

— le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — la source de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Miéges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Sepmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la moyenne montagne.

Comme nous le rappelions en annonçant la publication des 21ᵉ et 22ᵉ volumes, l'entreprise d'une si haute portée patriotique et morale de M. Ardouin-Dumazet lui a valu cette année une nouvelle et flatteuse récompense, après celles qui lui ont déjà été décernées par l'Académie française, la Société des gens de lettres et la Société de géographie de Paris: La Société de géographie commerciale de Paris lui a décerné sa médaille de France ou médaille Meurand. Le rapporteur, M. Moireau, en annonçant la décision du comité, disait, aux applaudissements d'un auditoire qui venait d'acclamer le colonel Marchand et ses collaborateurs :

« Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** ! Il vous répondra en vous montrant les vingt volumes déjà parus de son « **Voyage en France** », les premiers en 1894, les trois derniers en 1899. Quinze autres volumes compléteront ce grand travail. Œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre? Aucun de nous ne l'a pensé.

« L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

« La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle,

agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

« L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France depuis le célèbre voyage d'Arthur Young à la fin du XVIIIe siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

« Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays: nous lui avons donné la médaille de France. »

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du « **Voyage en France** », la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier :

« M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage. »

Pour tous, le nom d'Ardouin-Dumazet et le **Voyage en France** sont désormais inséparables. Nous avons cité déjà le mot de ce professeur d'une de nos grandes Universités, disant qu'il voyait là pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre ; — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du « **Voyage en France** » est d'autant plus frappant, que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Voici le plan complet du **Voyage en France**, avec le sommaire des chapitres pour chacun des volumes parus ou en préparation :

Volumes parus :

RÉGION DU CENTRE

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — La Flèche et le pays fléchois. — 380 pages avec 19 cartes ou croquis.

2ᵉ Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 370 pages avec 20 cartes ou croquis.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition.*)

LITTORAL ATLANTIQUE

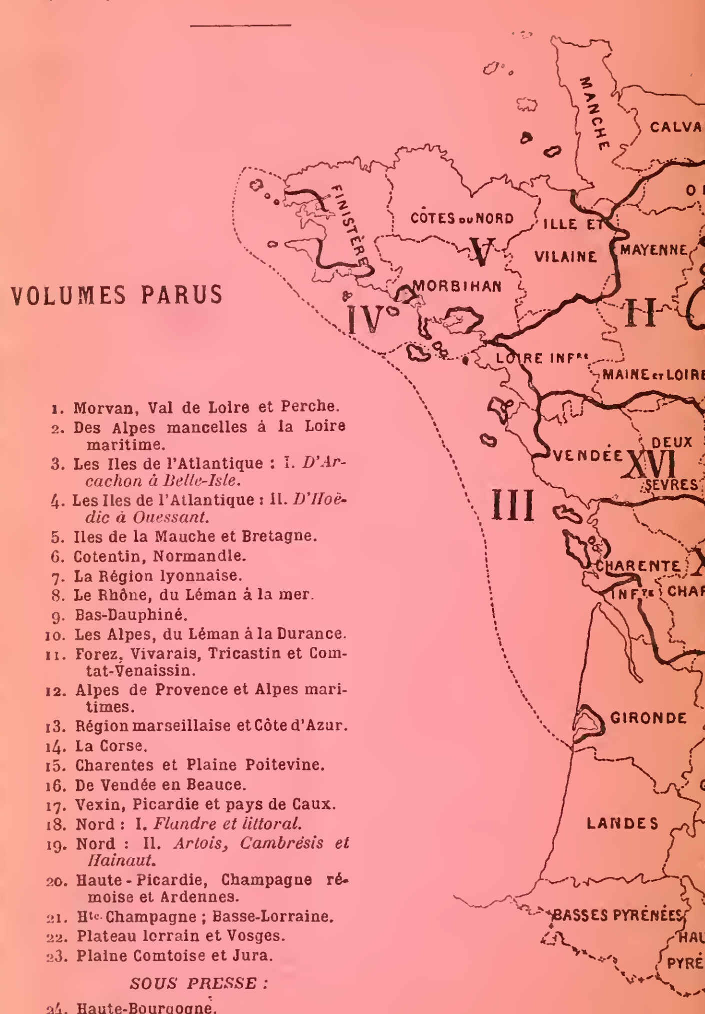
3ᵉ Série : I. D'ARCACHON A BELLE-ISLE. — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes ou croquis.

4ᵉ Série : II. D'HOËDIC A OUESSANT. — Ile d'Houat — la Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — îles aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Arset d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — archipel d'Ouessant : I. de Beniguet à Molène — II. l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes ou croquis.

RÉGION DU NORD-OUEST

5ᵉ Série : ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne

Voyage en France



VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Mauche et Bretagne.
6. Cotentin, Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Hte Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.

SOUS PRESSE :

24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.



XVIII
PAS DE CALAIS
NORD
XIX
SOMME
XVII
AISNE
ARDENNES
XX
OISE
SEINE
ET
OISE
SEINE
SEINE
ET
MARNE
MARNE
MEUSE
MEURTHE
ET MOSELLE
XXI
XXII
VOSGES
AUBE
Hte MARNE
EURE ET LOIR
XVI
LOIRET
LOIR
ET
CHER
I
YONNE
XXV
Hte SAONE
Belfort
XXIII
DOUBS
CÔTE D'OR
NIÈVRE
CHER
INDRE
XXIV
JURA
SAONE ET LOIRE
ALLIER
CREUSE
HAUTE
VIENNE
AIN
Hte SAVOIE
VIII
LOIRE
RHONE
PUY DE DÔME
VII
SAVOIE
CORRÈZE
ISÈRE
X
CANTAL
Hte LOIRE
XI
IX
HAUTES
ALPES
ARDECHE
DRÔME
LOT
LOZÈRE
AVEYRON
XI
XII
BASSES ALPES
ALPES
MARnes
TARN ET
GARONNE
GARD
VAUCLUSE
TARN
HÉRAULT
VIII
RHONE
VAR
HAUTE
XIII
XIV
CORSE
AUDE
ARIÉGE
PYRÉNEÉS ORles

française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 377 pages avec 26 cartes ou croquis.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — tringlots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 429 pages avec 29 cartes ou croquis.

RÉGION DU SUD-EST

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages avec 19 cartes ou croquis.

8e Série : LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE. — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'Ile de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les

Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes ou croquis.

9e Série : **BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS.** — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — Les Quatre-Montagnes. — 357 pages avec 23 cartes ou croquis.

10e Série : **LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE.** — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Volgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes ou croquis.

11e Série : **FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN.** — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les Dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes ou croquis.

12e Série : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole

— les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages avec 30 cartes ou croquis et une grande carte des Alpes françaises hors texte.

13ᵉ Série : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — de l'archipel des Embiez aux gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14ᵉ Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

FIN DU LITTORAL ATLANTIQUE ET BEAUCE

15ᵉ Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — la fonderie nationale de Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — les eaux-de-vie de Cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les

bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes ou croquis.

16e Série : DE VENDÉE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes ou croquis.

RÉGION DU NORD

17e Série : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : FLANDRE ET LITTORAL DU NORD. — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes ou croquis.

19e Série : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes ou croquis.

RÉGION DE L'EST

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages avec 22 cartes ou croquis.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les Bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le Pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes ou croquis.

22e Série : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg fran-

çais — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — Luthiers et Dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs Vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le Ballon de Servance — au Ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes ou croquis.

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — les horlogers de Besançon — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et le Faucille — le pays de Gex — les Lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la moyenne montagne.

Sous presse :

24e Série : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — les houblonnières de Bourgogne — le pays-bas Bourguignon — vignobles de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — côte de Nuits et Citeaux — Beaune et sa côte — le Finage — forêt de Chaux et Val-d'Amour — le bon pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — le Revermont et la Bresse bressanne — la Bresse louhannaise — la Saône de Chalon à Mâcon — au pays de Lamartine — le pays de Royauté et Cluny — en Brionnais — en Charollais — Monteeau-les-Mines — la vallée de la céramique — entre Loire et Arrouz — le Creusot.

25e Série : BASSE BOURGOGNE ET SENONAIS. — Autun et Bibracte — le pays du schiste — le Morvan bourguignon — l'Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys — Châtillonnais et Duesmois — les sources de la Seine — Avallon et Vezelay — la Cure et l'Yonne — l'Auxerrois — la Puisaye bourguignonne — la vallée du Serein — le Tonnerrois — Joigny et la forêt d'Othe — le Senonais — en Gâtinais.

Deux volumes sont donc consacrés à la Bourgogne, qui devait pri-

mitivement comprendre un seul volume. Il est probable que les prévisions de l'auteur seront dépassées et que le **Voyage en France** atteindra sans doute près de quarante volumes. Voici le plan de l'ouvrage pour les dernières séries à paraître :

BERRY ET BOURBONNAIS.
MARCHE ET HAUT-LIMOUSIN.
BAS-LIMOUSIN ET PÉRIGORD.
AUVERGNE.
CÉVENNES I : VELAY ET GÉVAUDAN.
CÉVENNES II : QUERCY ET ROUERGUE.
LE GOLFE DE LYON.
LES PYRÉNÉES CENTRALES.
VALLÉE DE LA GARONNE.
GUYENNE.
GASCOGNE.
LANDES ET PAYS BASQUES.
ILE DE FRANCE.
TABLE GÉNÉRALE ET TABLEAU DE LA FRANCE MODERNE.

Tel sera cet ouvrage, d'un si puissant intérêt, conçu sur un plan original, établi et mené à bonne fin par un seul écrivain, ce qui lui assure une unité de vues absolue. Jamais travail plus considérable n'a été tenté pour l'ensemble de notre pays.

Décembre 1900.

Les Éditeurs,

BERGER-LEVRAULT & Cie.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

Soldats de Lorraine. Chevert, Exelmans, Oudinot, Margueritte, etc., par Paul DESPIQUES. Préface de Paul et Victor MARGUERITTE. 1899. Volume in-8 avec 33 illustrations, couverture illustrée, broché . . . . 5 fr.

Carnet d'étapes du dragon Marquant. Démarches et actions de l'armée du Centre pendant la campagne de 1792. Publié d'après le manuscrit original, par G. VALLÉE et G. PARISET. 1898. Un volume in-12 de 318 pages, avec une carte, broché . . . . 3 fr. 50 c.

Le Général Curély. Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande-Armée (1793-1815). Publié d'après un manuscrit authentique, par le général Ch. THOUMAS. 1887. Un volume in-12 de 440 pages, avec portrait et fac-similé. . 3 fr. 50 c.

Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat du premier Empire (1803-1814), par le commandant PARQUIN. Avec une introduction par le capitaine A. AUBIER. 1892. Un volume in-8 de 430 pages, avec un portrait, broché. 6 fr.

Lasalle. D'Essling à Wagram. Correspondance recueillie et publiée avec notes biographiques par A. ROBINET DE CLÉRY. 1892. Beau volume in-8, avec 13 gravures, une carte et un tableau généalogique, broché . . . . 5 fr.

L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier. *Ch. Schulmeister*, par Paul MULLER. 1896. Un volume in-12, broché . . . . 3 fr.

La Défense d'Huningue en 1815 et le général Barbanègre, d'après des documents inédits, par M. l'Abbé CASTEIG, directeur de l'école libre de l'Immaculée-Conception de Pau. 1898. Un volume grand in-8 de 138 pages, avec un portrait du général Barbanègre, une photographie de la statue élevée à Pontacq et une réduction phototypique du tableau de Detaille : *La Sortie d'Huningue* . . . . 3 fr. 50 c.

La Prise de Bône et de Bougie, d'après des documents inédits (1832-1834), par le général comte DE CORNULIER-LUCINIÈRE. 2e édition. 1895. Un volume in-12 de 385 pages avec nombreuses illustrations par le lieutenant CLÉMENT, broché . . . . 3 fr. 50 c.

Lettres du Maréchal Bosquet (1830-1858). 1894. Un volume in-8 de 408 pages, avec portrait en héliogravure, broché . . . . 5 fr.

Lettres d'un Zouave. *De Constantine à Sébastopol,* par Amédée DELORME. 1896. Un volume in-12, broché sous couverture illustrée. . . . . 3 fr. 50 c.

Souvenirs de la guerre de Crimée (1854-1856), par le général FAY, ancien aide de camp du maréchal Bosquet. 2e édition. 1889. (Couronné par l'Académie française, concours Thérouanne, 1890.) Volume in-8, avec 1 planche et 3 cartes, broché . . . . 6 fr.

Français et Russes. *Moscou et Sévastopol, 1812-1854*, par Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 5e édition. 1892. Un volume in-12, avec couverture illustrée, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Valentin et les derniers jours du siège de Strasbourg. Un héros de la Défense nationale, par Lucien DELABROUSSE. 1898. Un volume in-8 avec un portrait, un autographe de Valentin et deux cartes, broché . . . . . . 5 fr.

Le Général Bourbaki, par le commandant GRANDIN, lauréat de l'Institut de France et de la Société d'encouragement au bien. 1898. Un volume in-8, avec portrait et fac-similé d'une lettre autographe de Bourbaki à l'auteur, broché . . . . 5 fr.

Mes Campagnes, par une femme (C. VRAY). *Autour de Madagascar.* 1897. Un volume in-12, broché sous couverture illustrée en couleurs . . 3 fr. 50 c.
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

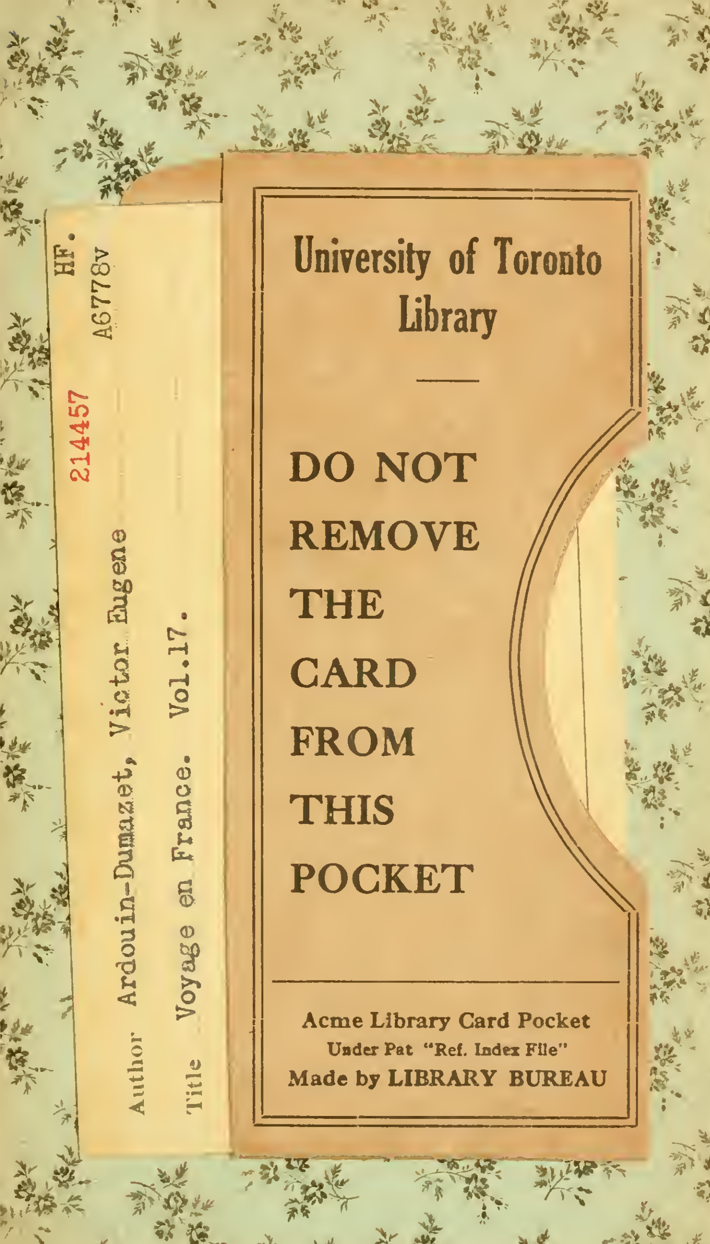
Silhouettes tonkinoises, par Louis PEYTRAL. 1897. Volume in-12, illustré par GAYAC, broché sous couverture illustrée . . . . 3 fr. 50 c.

L'Escadre de l'Amiral Courbet, par Maurice LOIR, lieutenant de vaisseau à bord de la *Triomphante.* 6e édition. 1892. Un volume in-12 avec portrait et 10 cartes, broché . . . . 3 fr. 50 c.

De Hanoï à Pékin, par A. BOUINAIS, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, avec une préface de M. Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1892. In-12 de 428 pages, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
HF.
A6778v
214457
Author Ardouin-Dumazet, Victor Eugene
Title Voyage en France. Vol.17.